Consultation
sur place

BIBLIOTHEQUE SCIENCES PO
1 453 576

p7gbi
2

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Ouvrages de M. DE PRADT *et autres qui se trouvent chez* BÉCHET *aîné.*

1°. Les quatre Concordats, suivis de Considérations sur le gouvernement de l'Eglise en général, et sur l'Eglise de France en particulier, depuis 1515, 4 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

2°. Des Colonies et de la Révolution actuelle de l'Amérique, 2 vol. in-8. (*rare*), 15 fr.

3°. Les trois derniers mois de l'Amérique méridionale et du Brésil, seconde édition, revue, corrigée et augmentée, 1 vol. in-8., 3 fr.

4°. Les six derniers mois de l'Amérique et du Brésil, faisant suite aux deux ouvrages ci-dessus sur les Colonies. Paris, 1 vol. in-8., 4 fr. 50 c.

5°. Pièces relatives à Saint-Domingue et à l'Amérique, 1 vol. in-8., 3 fr.

6°. Antidote au Congrès de Rastadt, suivi de la Prusse et sa neutralité; nouvelle édition de ces deux ouvrages, 1 gros vol. in-8., 8 fr.

7°. Lettre à un Electeur de Paris, 1 vol. in-8., 3 fr. 55 c.

8°. Préliminaires de la Session de 1817, 1 vol., 3 fr. 50 c.

9°. Des progrès du gouvernement représentatif en France, 1 vol. in-8., 1 fr. 25 c.

10°. L'Europe après le Congrès d'Aix-la-Chapelle, faisant suite au Congrès de Vienne, deuxième édit. 1 v. in-8., 6 fr.

11°. Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne, 1 vol. in-8., 7 fr.

12°. Congrès de Carlsbad, 1re et 2e partie, 2 vol. in-8., 6 fr.

13°. Etat de la culture en France, 2 vol. in-8., 10 fr.

14°. Petit Catéchisme à l'usage des Français, sur les affaires de leur pays, deuxième édition, 1 vol. in-8., 3 fr. 50 c.

15°. De la Révolution actuelle de l'Espagne et de ses suites, 1 vol. in-8., 4 fr. 50 c.

16°. De l'Affaire de la loi des Elections, deuxième édition, revue et corrigée, 1 vol. in-8., 6 fr.

17°. Procès complet de M. de Pradt, pour l'affaire de l'ouvrage ci-dessus, 1 vol. in-8., 3 fr.

18°. De la Belgique depuis 1739 jusqu'à 1794, 1 vol. in-8., 3 fr.

19°. L'Europe et l'Amérique depuis le Congrès d'Aix-la-Chapelle, 2 vol. in-8., janvier 1821, 9 fr.

20. L'Europe et l'Amérique en 1821, 2 vol. in-8., janvier 1822, 12 fr.

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LA SOCIÉTÉ, LES MŒURS, LES USAGES
ET LE GOUVERNEMENT DE CE PAYS,

RECUEILLIES EN 1818, 1819 ET 1820,

PAR MISS WRIGHT;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION,

PAR J. T. PARISOT,

Officier de Marine éliminé en 1815, traducteur de FLORENCE MACARTHY, KENILWORTH, etc.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHEQUE SCIENCES
G. 217.

A PARIS,

Chez { BÉCHET aîné, Libraire-Éditeur, quai des Augustins, n° 57;
ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

1822.

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER.

AU GÉNÉRAL LAFAYETTE.

Général,

Il vous a été donné de voir réaliser cet avenir de paix et de bonheur que vous prédîtes à l'Amérique, au moment où elle venait de s'affranchir par d'héroïques efforts auxquels vous aviez pris une si noble part. L'arbre de la liberté a porté ses fruits sur cette terre où des mains courageuses et non moins habiles ont su le planter et le garantir de tous les orages.

Le tableau de la prospérité dont jouissent aujourd'hui les États-Unis vient d'être tracé par une jeune Anglaise, et je me suis efforcé de le reproduire dans notre langue. A qui pouvais-je plus convenablement dédier cette peinture si intéressante de la félicité des Américains et des heureux effets de la liberté, qu'à l'émule

et à l'ami de Washington, au patriote qui proclama le premier en Europe la déclaration des droits de l'homme, au constant défenseur de la liberté française?

D'autres motifs m'y ont encore engagé. La jeune Anglaise dont j'ai traduit l'ouvrage y avait consigné l'expression de ses sentimens d'estime et d'admiration pour vos vertus et votre beau caractère, avant d'avoir eu occasion de former les liens d'amitié qui l'attachent aujourd'hui à vous et à votre famille. Cette double circonstance a décidé ma démarche. Mes sentimens personnels m'en faisaient aussi un devoir; et la bienveillance particulière dont vous m'honorez réclamait de ma part ce faible hommage. Veuillez l'agréer avec l'assurance réitérée de la profonde vénération que vous m'inspirez, et que je partage avec tous les Français amis de leur patrie et de la liberté.

J. T. PARISOT.

Paris, 26 janvier 1822.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

On connaît la prédilection qu'a généralement un traducteur pour son auteur, et sa partialité en faveur de l'ouvrage à la version duquel il a consacré ses soins et ses veilles. Je n'entreprendrai donc pas de faire l'éloge du livre qu'on va lire : il est sous les yeux du public, qui confirmera ou cassera le jugement qu'en ont porté des hommes d'un mérite éminent, et dont le goût a souvent servi de règle au mien ; je me bornerai à exposer brièvement les circonstances auxquelles il doit son existence.

L'orgueil national est de tous, peut-être, le plus susceptible, et celui qui s'irrite le plus vivement lorsqu'il est blessé. L'émancipation des colonies de l'Amérique septentrionale a humilié l'orgueil britannique. Aussi les Anglais (du moins le plus grand nombre) continuent-ils de

nourrir un levain d'hostilité contre leurs frères des États-Unis. Aveuglés par ce sentiment, ou dans la vue de flatter la passion de leurs compatriotes, presque tous les voyageurs qui, par hasard ou par choix, sont partis des bords de la Tamise pour aller visiter les républiques américaines, ont défiguré, dans leurs relations, non-seulement le caractère, les mœurs, les institutions et le gouvernement de la nation américaine, mais même jusqu'au climat et aux productions du sol, en un mot tout ce qu'on trouve aux États-Unis.

Si générale que soit cette disposition, il était néanmoins permis de croire qu'à l'instar de toutes les règles, elle présenterait quelque exception : nous en avons un exemple. Une jeune Anglaise s'embarqua en 1818 pour l'Amérique du nord, avec la résolution de se dépouiller de toute prévention nationale, et d'observer les hommes et les choses tels qu'ils existaient réellement. Ses observations forment

la matière du livre que j'ai entrepris de traduire; et ce qui, je pense, paraîtra extrêmement remarquable, c'est que la correspondance où elles sont rassemblées ait pu être écrite par une jeune personne dans toute la fleur de l'âge, et de plus adressée à une autre femme. La gravité de certains sujets et la manière habile et ferme dont ils sont traités ne méritent pas moins d'être remarquées.

Cette correspondance, tout-à-fait intime, n'était pas destinée à voir le jour; mais quelques patriotes anglais jugèrent que sa publication pouvait être utile, à une époque où la liberté à laquelle aspirent tous les peuples était si indignement calomniée. Le succès a justifié cette opinion; et les lettres de miss Wright, dont il a paru trois éditions en Amérique et deux en Angleterre, viennent d'être traduites dans trois ou quatre langues.

Ces lettres présentent un caractère particulier; elles sont peut-être le premier hommage rendu par une plume anglaise

à tout ce qu'il y a de beau, de bon, d'utile et d'admirable en Amérique. Elles révèlent aux peuples tout ce qu'ils doivent attendre de la liberté. L'état florissant d'une partie si considérable du Nouveau-Monde est une éclatante justification des principes et de la conduite politique des partisans vertueux et éclairés de la révolution française, parmi lesquels se distingue si éminemment le vénérable patriote dont le nom se trouve placé en tête de ma traduction.

Je n'ai qu'un mot à ajouter. D'après les conseils de personnes qui font autorité en pareille matière, j'ai cru devoir ne me permettre aucun retranchement ni aucune altération au texte de l'ouvrage original. Je me suis appliqué à le traduire avec une fidélité scrupuleuse.

J. T. P.

Paris, 26 janvier 1822.

A CHARLES WILKES,

HABITANT DE NEW-YORK.

Mon cher monsieur,

Quoique je sois incertaine jusqu'à quel point les sentimens exprimés dans ce Livre seront d'accord avec les vôtres, je ne puis résister à l'impulsion de mon cœur, qui me porte à vous le dédier.

Ayant observé votre patrie adoptive avec les yeux d'une étrangère, j'ai pu quelquefois être trop prompte, ou me tromper dans mes jugemens. Bien que je ne craigne pas que mes inexactitudes puissent porter sur des faits de quelque importance, il est possible qu'un citoyen de l'Amérique découvre dans ce que j'ai écrit de légères erreurs dont un lecteur étranger ne saurait s'apercevoir, et dont moi-même je n'ai pu entièrement me préserver, quelque authentiques que soient les sources où j'ai puisé.

Si, dans ces Lettres, j'ai émis des opinions qui diffèrent des vôtres, je suis persuadée que vous les verrez avec indulgence, et que, nonobstant les défauts que vous pourrez trouver dans

mon Ouvrage, vous me pardonnerez d'avoir saisi cette occasion de vous témoigner publiquement tout le respect que m'inspire votre caractère, ainsi que mon souvenir reconnaissant pour les nombreuses marques d'amitié dont vous m'avez honorée.

Permettez-moi de me dire, mon cher Monsieur, très respectueusement et très affectionnément,

Votre, etc.

L'AUTEUR.

Londres, 20 avril 1821.

Note du traducteur.

Il paraît que M. Wilkes était lié aux fédéralistes, dans le temps où deux partis divisaient les citoyens des États-Unis. Cette dédicace est une preuve de la candeur et de la droiture des intentions de l'auteur qui, en exprimant avec vivacité ses sentimens à l'égard de certaines nuances d'opinions et de certains actes, n'en a pas moins rendu un juste hommage aux hommes d'état qui ont figuré aux premiers rangs dans le parti fédéraliste, et qu'on verra honorablement cités dans cet Ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

LETTRE I. Traversée. — Glaces flottantes. — Baie de New-York. — Arrivée dans cette ville. page 1

LETTRE II. Aspect général de la ville de New-York et de ses environs. 20

LETTRE III. Mœurs de la classe ouvrière. — Anecdotes. 29

LETTRE IV. Air et manières des jeunes femmes. — Ton de la société. — Réception faite aux étrangers. 40

LETTRE V. Visite à Philadelphie. — Observations sur la société des *Amis*. — Lois et institutions de William Penn. — Code Pénal. — Abolition de la traite des Noirs. — Affranchissement des esclaves dans les états du Nord. — Condition des nègres dans ces états. 63

LETTRE VI. Aspect général de la ville de Philadelphie. — Son architecture. — La maison des États. — Remarques sur la conduite du premier congrès américain. — Anecdotes. — Particularités du caractère politique du peuple de Pensylvanie. — Du gouvernement intérieur des États de l'Union. 104

LETTRE VII. Ton de la société à Philadelphie. — Aventure d'un officier prussien. — Le chevalier Correa de Serra. — M. Garnett. 154

LETTRE VIII. Visite à Joseph Bonaparte. — Remarques générales. — Manière de vivre du *country-gentleman* américain. 173

LETTRE IX. Voyage en remontant la rivière d'Hudson.

Détails sur l'Académie de West-Point. — Défilés des Hauts-Pays. — Trahison d'Arnold. — Albany et ses environs. page 188

LETTRE X. Départ pour le Niagara. — Manière de voyager. — Description du pays. — Canandaigua. 216

LETTRE XI. Genesséo. — Visite à M. Wadsworth. — Le fermier américain. — Etablissement sur le nouveau territoire. — Aspect des forêts. 232

LETTRE XII. Village indien. — Observations sur les Indiens. — Conduite du Gouvernement américain à leur égard. 255

LETTRE XIII. Départ du Genesséo. — Chute de la rivière de ce nom. — Pont singulier. — Auberges américaines. — Service de la poste au lettres dans les districts peu peuplés. — Voyage à Lewiston. — Saut du Niagara. 277

LETTRE XIV. Le lac Erié. — Aspect général des eaux d'Amérique. — Massacre sur la rivière Raisin. — Combat naval sur le lac Erié. — M. Birkbeck. 314

VOYAGE

AUX

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LETTRE PREMIÈRE.

Traversée. — Glaces flottantes. — Baie de New-York. — Arrivée dans cette ville.

New-York, septembre 1818.

Je pense, ma chère amie, que la nouvelle de notre arrivée, saines et sauves, et de l'accueil aimable que nous avons reçu de plusieurs familles de cette ville, est bien près de vous parvenir. J'ai écrit alors trop à la hâte, et la tête encore trop étourdie (comme vous savez qu'on l'a d'ordinaire en sortant d'un navire), pour pouvoir entrer dans de grands détails sur les évènemens, au reste très peu remarquables, de notre traversée; je vais y sup-

pléer. Nous avons vu des baleines, des requins, des souffleurs et d'autres monstres marins en quantité; car les brises étaient assez légères, la mer et le ciel assez rians, pour engager toutes les hordes hideuses des sujets de Thétis à quitter les gouffres profonds de l'humide empire; mais ce spectacle n'est pas extraordinaire. La seule chose digne d'être citée parmi toutes celles que le hasard offrit à notre vue, est une énorme montagne de glace flottante que nous rencontrâmes par 43° de latitude, vers l'extrémité sud du banc de Terre-Neuve. C'est une rencontre très rare par cette latitude, au mois d'août. Je n'oublierai jamais la singulière sensation que produisit cet objet sur le capitaine de notre navire, sur une autre passagère et sur moi. Des vents faibles du nord-est avaient régné pendant toute la journée, et nous faisions si peu de chemin que l'île de glace que nous avions découverte dans la direction de notre route, vers une heure après midi, n'était guère qu'à trois lieues derrière nous, au coucher du soleil. Nous étions assis nonchalamment sur le pont, causant de choses assez insignifiantes, lorsque les yeux du capitaine se portèrent par hasard sur la montagne de glace, qui, à la dernière lueur du crépuscule, paraissait une roche noire dont le triple sommet se détachait sur la teinte

bleuâtre de l'horizon. Une exclamation soudaine du capitaine Staunton nous fit lever brusquement, l'autre passagère et moi, et tourner nos regards du côté qu'il nous indiquait. Nous aperçumes une lueur très vive briller sur la pointe la plus élevée de ce qui nous présentait alors l'aspect d'une roche. Nous demeurâmes muets, et frappés d'une sorte de stupeur; nous respirions à peine, et chacun de nous imaginait avec effroi une cause déplorable au spectacle extraordinaire qui s'offrait à notre vue. Quelques infortunés marins, un seul peut-être, échappé au naufrage qui avait fait périr tous ses compagnons, s'était sans doute accroché à cette masse glacée; mais hélas! pour y prolonger seulement son agonie, et mourir au milieu des horreurs du froid, de la faim et du désespoir; il avait formé une espèce de bûcher avec quelques débris de son navire, et venait d'y mettre le feu, espérant que les ombres qui commençaient à obscurcir le ciel, feraient apercevoir la flamme de plus loin, et que ce signal de détresse frapperait les regards de quelqu'un à bord du bâtiment qu'il voyait s'éloigner depuis le milieu du jour. Telles furent les idées, diversement modifiées peut-être, qui se présentèrent à notre esprit avec la rapidité de l'éclair. Déjà le capitaine se disposait à donner l'ordre de virer de bord, et de mettre un canot

à la mer pour l'envoyer au secours du malheureux, ou des malheureux naufragés, quand une brillante étoile se montra au-dessus de l'énorme masse de cristal, dont le sommet parut trembler pendant quinze à vingt secondes par l'effet de la scintillation. Nous fûmes quelque temps avant de pouvoir sourire de l'explication prompte et naturelle d'un aspect qui, un instant auparavant, avait excité si vivement notre intérêt et notre curiosité.

Il est d'usage de se plaindre des incommodités qu'on souffre à bord d'un navire, et je conviens qu'elles sont nombreuses; mais, pour les personnes qui ne sont tourmentées ni du mal de mer, ni du mal, plus grand peut-être, de la peur, je pense qu'une traversée ne doit pas être sans plaisir, mais surtout sans intérêt. Nos compagnons passagers, presque tous Américains, étaient gais, obligeans, affables et communicatifs, le navire excellent, et le capitaine, aussi brave homme qu'habile marin, s'occupait non-seulement de la sûreté de son bâtiment, mais encore du bien-être et de la commodité de tous les êtres vivans qui se trouvaient à bord. Un moraliseur aurait eu beau jeu pour apostropher la capricieuse fortune, en entendant ce vieux navigateur raconter combien de fois il avait sillonné l'Océan atlantique, et remercier

Dieu d'avoir essuyé mille tempêtes, sans jamais, comme disent les marins, perdre un seul mât, ou, si mieux vous l'aimez, d'avoir couru mille dangers, sans éprouver aucun accident. J'ai causé quelquefois avec des marins plus jeunes de moitié que notre capitaine, et qui n'avaient jamais fait un voyage sans perdre quelque mât, et voir leur existence en péril, par dessus le marché. Mais n'est-ce pas ainsi sur la mer de la vie? Les uns s'embarquent pleins d'ardeur et d'espérance, bravent les vents et les flots, évitent gaîment tous les rochers et les bas-fonds, et viennent enfin jeter l'ancre paisiblement dans le havre de la vieillesse, ridés par l'âge, il est vrai, mais respectés par le sort; tandis que d'autres, sans cesse battus par les élémens, voient leur gouvernail brisé, et leur gréement mis en pièces, échouent sur tous les écueils, et meurent mille fois avant de mourir la dernière.

Ce que j'ai souvent admiré pendant le voyage, c'est la tranquillité et en même temps l'activité sans égale de l'équipage de notre navire. Jamais de reproches de la part du capitaine, jamais de mécontentement de celle des matelots. Le premier exerçait son autorité avec douceur et bienveillance, et, par une conséquence naturelle, l'obéissance des autres était offerte avec promptitude et dévouement. Le navire était parfaitement nommé

la *Concorde* (1), car je n'ai jamais entendu de dispute à bord, excepté une nuit, où, dans la cabine voisine de la mienne, il s'établit, sur un point de controverse, une altercation très vive, qui dégénéra presque en querelle. Les parties étaient, un jeune Ecossais, ferme dans sa croyance sur la grâce et la prédestination, un vieil Anglais, aussi entêté à ne croire ni à l'une ni à l'autre, et un Américain, qui, sans être d'accord avec aucun des deux, s'efforçait de les apaiser. Il y réussit probablement, car, au milieu d'une distinction subtile de l'Anglais sur la préscience, je m'endormis, et, quand je me réveillai, je n'entendis plus que le craquement du navire, et le bruissement de l'eau qui glissait le long de ses flancs.

Chose digne de remarque, tous les gens de l'équipage, depuis le contre-maître jusqu'au mousse, savaient lire et écrire, et, je crois même, étaient en état de converser sur l'histoire de leur pays, ses lois, sa situation présente et sa perspective pour l'avenir. Lorsque notre bâtiment semblait dormir au milieu du calme des vents et de la mer, j'ai souvent passé une heure à m'entretenir avec quelqu'un de ces fils de Neptune, occupé à rac-

---

(1) *The Amity.*

commoder une voile ou un cordage, et je puis vous assurer que je n'ai jamais cessé un semblable entretien, sans avoir acquis quelque notion utile, ou conçu une plus haute idée du pays auquel mon interlocuteur appartenait.

Quelqu'un qui n'a contemplé la mer qu'assis tranquillement au bord du rivage, éprouve une sorte de plaisir et même d'exaltation à se sentir majestueusement transporté sur la surface de ce vaste abîme; à voir l'homme, cette étonnante créature, lutter contre les élémens courroucés, diriger la course de son vaisseau pendant des jours et des mois entiers, sans frayeur et sans incertitude, et en tourner la proue vers le port qu'il veut atteindre, plus exactement encore que l'aiguille aimantée qui le guide ne se tourne vers le pôle.

Pardonnez-moi cet aveu, mais je n'avais jamais bien apprécié l'audace et la persévérance de Colomb, avant de m'être trouvée pendant plusieurs semaines entre la voûte du ciel et l'immense Océan, n'ayant d'autres objets sous les yeux que des flots, des nuages, et des astres que je voyais se lever et se coucher au sein des eaux dont j'étais environnée. Combien alors me parut extraordinaire le génie qui put calculer l'existence d'un monde inconnu ! Combien je trouvai courageux l'homme qui osa s'abandonner à la merci d'une mer non encore explo-

rée, et regardée jusqu'alors comme sans limites! Combien j'admirai cette confiance que n'ébranlèrent ni les fureurs des élémens, ni le choc des passions. En vain la frayeur, la rage et le désespoir d'un équipage ignorant et superstitieux se déchaînent; un homme sait leur résister. Mais quel homme! Seul contre une multitude aveugle et exaspérée par les souffrances, soutenu par son puissant génie, au milieu des périls de la mer, des horreurs d'une révolte et des inquiétudes que ne pouvait manquer de faire naître une espérance qui tardait tant à se réaliser, il demeura ferme dans ses desseins, et mit à fin sa noble entreprise. Le genre humain ignore peut-être encore tout ce qu'il doit à ce grand homme (1).

Le monde qu'un héros découvrit, et que des fanatiques et des brigands souillèrent de crimes pendant un long espace de temps, est devenu

---

(1) Ce passage rappelle les vers suivans de Millevoie :

Voyez-vous ce Génois, l'œil attaché sur l'onde,
Reculer en espoir la limite du monde ?
En vain de rois en rois, huit ans il court offrir
Cet univers caché qu'il saura conquérir;
Il dévore, huit ans, les refus et l'outrage.
Mais l'auguste Isabelle accepte son courage :
Les mers qui l'attendaient s'ouvrent à ses vaisseaux :
Il part. Tous les périls l'assiégent sur les eaux.
Quel bruit sourd et lointain! c'est la trombe rapide

ensuite le refuge des hommes persécutés de tous les pays. Au nord, il présente une nation bien organisée, dans toute la vigueur de la jeunesse et toute la fierté de l'indépendance. Dans sa partie méridionale, un peuple long-temps accablé sous le poids de l'ignorance et de l'oppression, vient de rompre ses chaînes, de revendiquer ses droits, et de fonder des républiques que la génération prochaine verra puissantes, riches, éclairées et protégées par des lois justes, des institutions sages et un généreux patriotisme, contre les efforts de leurs ennemis extérieurs et les machinations des traîtres qu'elles peuvent renfermer dans leur sein.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que vers le soir du trentième jour, après avoir quitté la

---

Qui roule en tourbillon, qui monte en pyramide.
Une flamme sinistre aux mâts vient s'attacher.
O prodige! ô terreur! l'oracle du nocher,
La boussole est muette, et l'aiguille infidèle
S'éloigne, en tournoyant, du pôle qui l'appelle.
Déjà les Castillans, entourés de la mort,
De Palos, à grands cris, redemandaient le port.
Seul contre tous, Colomb les soutient, les console,
Et, pour eux, son génie est une autre boussole.

Ces vers sont extraits du morceau qui a remporté le prix de poésie à l'Académie française en 1807.

(Note du traducteur.)

Mersey (1), j'entendis crier : *Terre !* et tournant les regards du côté où allait se coucher le soleil, j'aperçus les hauteurs de Never-Sink s'élever presque imperceptiblement au-dessus de la mer, et couper d'une ligne noirâtre la nappe pourprée qu'offraient le ciel et l'eau dans cette partie de l'horizon.

Vous vous rappelez trop bien la belle position de New-York, pour que j'aie besoin de vous la décrire. La baie parsemée d'îles et fermée par les hauteurs des Narrows, forme un immense bassin circulaire, qui reçoit les eaux de la rivière d'Hudson. Cette baie magnifique présente un aussi beau coup-d'œil que lorsque vous l'admiriez, il y a vingt ans, excepté qu'elle est peut-être plus garnie qu'alors de bâtimens de toute espèce, depuis la pirogue légère jusqu'au majestueux navire à trois mâts, qu'on voit arriver, toutes voiles déployées, des ports lointains de l'Europe, ou de ceux plus lointains encore de l'Asie.

Tout, dans le voisinage de New-York, a une apparence de vie et de gaîté. La pureté de l'air, la sérénité du ciel, la multitude des navires qui sillonnent la baie dans toutes les

(1) Rivière d'Angleterre sur laquelle est située Liverpool.

directions, soit pour gagner la haute mer, soit pour remonter la rivière d'Hudson, et cette forêt de mâts qui borde les quais à l'entrée de la rivière de l'Est, tous ces objets, et jusqu'à l'air que vous respirez, raniment vos esprits, et redoublent votre attachement pour la vie et votre affection pour vos semblables. Nous approchâmes de ces charmans rivages par un soleil excessivement ardent; mais l'air, quoique d'une température plus élevée que je ne l'avais jamais éprouvé, était si dégagé de vapeurs, que je m'imaginais que c'était la première fois de ma vie que je respirais librement; je ne sentis plus aucune faiblesse de poumons, et, jusqu'à présent, rien ne m'a fait ressouvenir que j'eusse jamais souffert de cette incommodité.

La plupart des maisons dont on aperçoit les murailles blanches à travers des groupes d'arbres qui bordent les rives pittoresques de la baie de New-York, ont probablement été bâties depuis que vous avez quitté le pays. Quand nous entrâmes dans cette baie, la brise qui poussait notre navire était si légère, que je pus admirer à loisir les riantes habitations qui couvraient l'île de Staten et l'Ile Longue (1). On ne voit point là de

(1) *Long-Island.*

grandes propriétés, de ces vastes domaines qui couvrent plusieurs lieues carrées de terrain, mais des milliers de petites *villas* (1), ou de jolies fermes dont l'aspect annonce la résidence du citoyen aisé ou du cultivateur du sol.

Je ne dois pas omettre une autre circonstance qui me parut un signe de l'aisance du peuple de ce pays. Tandis que notre navire s'avançait lentement vers la ville que nous venions de découvrir sur le bord éloigné de la belle nappe d'eau qui se déploya devant nous, en doublant les Narrows, d'innombrables embarcations, conduites par d'habiles rameurs, vinrent de tous les points du rivage nous entourer, et nous saluer du cri : *All-well ?* (Tout va-t-il bien?) ; un dialogue suivait ordinairement cette question et commençait par un échange de congratulations amicales entre les gens qui montaient les embarcations, et les divers habitans de notre navire. D'un côté, l'on s'informait de la longueur de notre traversée, des vents et du temps que nous avions eus, et des dernières nouvelles d'Europe ; de l'autre, on demandait quel était l'état sani-

(1) Nom donné aux maisons de plaisance en Italie, comme la *villa Borghese*, la *villa d'Este*, etc.

taire de la ville, si la saison était belle, la récolte abondante, et une infinité de choses intéressantes pour des hommes qui reviennent de contrées éloignées de leur pays natal. En terminant ce colloque, les marins des canots demandaient si quelqu'un des passagers souhaitait qu'on le mît à terre sur-le-champ ; mais cette demande était toujours faite d'un ton qui annonçait plutôt l'envie de rendre un service que le désir d'obtenir de l'occupation. Ces barques avaient quelque chose de pittoresque et d'étrange à la fois dans leur aspect. Longues et étroites, elles fendaient l'eau avec une étonnante vélocité. Les rameurs grands et minces, mais nerveux et agiles qui les faisaient voguer, étaient vêtus à la légère, ainsi qu'il convient de l'être dans un pays chaud. Le collet de leur chemise était ouvert et rabattu sur leurs épaules, et des chapeaux de paille ou de jonc, à larges bords, ombrageaient leurs figures hâlées. Leurs physionomies me parurent singulièrement expressives et spirituelles. Des yeux gris et perçans qui brillaient sous des sourcils épais et proéminens, des traits assez réguliers et un teint dont la couleur contrastait avec la blancheur éblouissante de leurs vêtemens : telle était leur apparence en général. Je remarquai en outre qu'ils

parlaient tous l'anglais avec une prononciation exacte et un bon accent; j'avais déjà observé la même chose parmi l'équipage de l'*Amity*.

Nous arrivâmes près de la ville au coucher du soleil. L'impression que fit sur moi son aspect, ne s'effacera pas de long-temps de ma mémoire. En contournant lentement la pointe formée par le confluent de la rivière d'Hudson avec ce qu'on appelle la rivière de l'Est, quoique ce soit, à proprement parler, un petit bras de mer, nous admirâmes le superbe panorama qui se déployait autour de nous. En face, était la batterie avec ses belles promenades couvertes d'une foule de personnes élégamment vêtues, qu'on apercevait se mouvant à travers le feuillage, ou qui se pressaient sur le bord de la mer pour voir arriver notre navire. Sur le second plan, on découvrait des maisons peintes avec goût, et la cime des peupliers qui s'élevaient au-dessus des toits, et marquaient la direction des rues. A partir de la pointe, la ville s'étendait en forme de triangle, dont la batterie formait le sommet. A gauche, l'on voyait le large chenal de la rivière d'Hudson, et la côte pittoresque de Jersey parsemée d'abord de villages et de maisons de

plaisance ; ensuite, présentant des falaises escarpées couvertes de bois, et enfin, n'offrant plus qu'une muraille de rochers arides. Sur la droite, serpentaient les eaux de la rivière de l'Est, bordées par les hauteurs boisées de Brooklyn, et les sites variés du rivage de l'île Longue, et de l'autre, par des quais et des magasins qu'on avait peine à discerner à travers la forêt de mâts qui se prolongeait à perte de vue. En arrière, nous avions la vaste étendue de la baie couverte d'îlots couronnés de forts sur lesquels flottait le pavillon national des Etats-Unis. Cette vue était ravissante, et nous partageâmes presque l'enthousiasme de nos compagnons de voyage, lorsqu'en saluant leur ville natale, ils la proclamèrent la plus belle qui existât dans le monde.

Au moment où nous approchâmes le quai, il s'éleva une espèce de petit tumulte occasionné par le déplacement des navires qui se trouvaient entre le nôtre et la cale. Quantité de matelots agiles montèrent sur les vergues et dans le gréement des bâtimens qui nous environnaient, et nous aidèrent à nous frayer un passage sans en heurter ni accrocher aucun ; mais alors, et après que le navire eut été amarré, il ne fut point abordé, et nous, as-

saillis par cette foule de mendians qui, en Angleterre, viennent demander de l'ouvrage par charité, ou la charité pour l'amour de Dieu. Toutefois, nous ne manquâmes pas d'assistance de la part des habitans qui couvraient le quai. Les uns posaient des planches pour aider les passagers à descendre à terre; les autres leur donnaient la main pour soutenir leur marche chancelante; d'autres enfin se chargeaient de leurs paquets et de leurs portemanteaux, et cent visages étrangers, et cent voix inconnues, nous témoignaient que nous étions les bien-venus sur cette terre de la liberté. Quoique vêtus de leurs habits de travail, ces hommes, par leur air et leurs manières, annonçaient plutôt l'intention de nous faire des politesses, que de nous rendre des services qui exigeassent quelque salaire, et nous vîmes clairement qu'un *je vous remercie* était tout ce que nous pouvions leur offrir en retour.

Aussitôt débarquées, nous nous fîmes conduire à un hôtel qui nous avait été recommandé. Nous y fûmes parfaitement accueillies par une jeune personne vive et prévenante, sœur de la maîtresse de la maison. Pendant que nous prenions une légère collation, et que nous nous entretenions avec notre aimable hô-

tesse, un certain son qui n'avait cessé de retentir à nos oreilles depuis que nous avions quitté le fracas du quai, attira toute notre attention. Je me rappelai ce que vous m'aviez raconté du coassement extraordinaire des grenouilles, et de la surprise qu'il vous avait causée en remontant la Delaware. Cependant le son que nous entendions ne répondait pas du tout à l'idée que je m'étais formée d'un concert de grenouilles. Mille voix inconnues répétaient autour de moi : *Tic-a-ti-tic, tic-a-ti-tac.* Je pensai d'abord que j'avais ce son dans la tête par un effet de l'étourdissement produit par le passage subit du navire sur la terre ferme. Cependant je ne tardai pas à me convaincre de sa réalité, et, interrompant le discours de notre hôtesse, je me mis involontairement à répéter : *tic-a-ti-tic, tic-a-ti-tac.* « Je suppose, ajoutai-je, que ce sont des » grenouilles que j'entends ? » — « Des gre- » nouilles ! où donc, répondit la jeune dame ? » — « Je ne sais, repris-je, mais il y en a » quelque part. » — « Pas ici, je vous as- » sure. » — « Quel est donc, je vous prie, le » bruit que j'entends ? » — « Je n'en entends » aucun. » Si ma compagne ne fût pas venue à mon secours, j'eusse conçu des craintes sé-

rieuses sur l'état de mes facultés mentales ; mais, appuyée par elle, je soutins que j'entendais bien certainement un bruit tout-à-fait extraordinaire pour mes oreilles. Notre sémillante hôtesse se mit de nouveau à écouter, et dit : « Je n'entends rien..., à moins que ce ne soient » les *catty-dids* (1). » — « Les *catty-dids*, qu'est-ce que c'est que cela ? » Je ne vous répéterai pas la description qu'on me fit de ces animaux ; vous retrouverez probablement en eux d'anciennes connaissances, bien que je ne me souvienne pas que vous me les ayez cités parmi les mille insectes bruyans de ce pays (2). Leur cri singulier, celui plus bref de la rainette, le chant monotone et continuel du grillon, et le bourdonnement d'une foule d'autres petites bêtes ailées, forment, dans cette saison, un bruit étourdissant pour quiconque n'est pas

---

(1) Nous n'avons pu deviner le nom de ces animaux. Il est même probable que celui par lequel on les désigne ici, n'étant qu'un nom vulgaire, ne se trouve dans aucun ouvrage d'Histoire naturelle.

(Note du traducteur.)

(2) J'ai eu depuis occasion d'examiner un de ces insectes. Il était un peu plus gros qu'une cigale, et d'un vert encore plus vif. Les *catty-dids* ne font aucun mal, et sont, en somme, de *très délicates créatures*.

habitué à l'entendre. Nous commençons déjà à nous y accoutumer, et je ne doute pas que bientôt nous ne soyons dans le cas de dire à un étranger étonné, ce que nous dit la jeune Américaine : *Je n'entends rien.*

LETTRE II.

Aspect général de la ville de New-York et de ses environs.

New-York, octobre 1818.

Nous avons quitté notre première résidence pour venir loger dans une maison plus tranquille, située à l'entrée de Broad-wey. Vous devez vous rappeler cette belle rue, et vous la reconnaîtriez encore, quoiqu'elle ait acquis le double de la longueur qu'elle avait de votre temps. Notre nouvel hôtel s'est rempli d'une manière étonnante depuis que nous y sommes entrées, et quand nous n'avons pas d'invitation pour dîner ailleurs, nous trouvons à la table d'hôte une société très agréable. La mode adoptée ici de manger dans les hôtels, offre de grands avantages aux étrangers qui désirent établir des relations avec les gens du pays, et

observer les mœurs et les coutumes nationales. Depuis le peu de jours que nous habitons cette maison, nous nous sommes rencontrées avec une plus grande variété de personnes de toutes les parties de l'Union, que nous n'en eussions vu en visitant plusieurs mois de suite la moitié des maisons particulières de la ville. Des familles appartenant aux états de l'Est, et des hommes du Midi et de l'Ouest se sont successivement remplacés à notre table, et nous ont invitées à aller visiter leurs diverses résidences, avec un empressement qui ne nous permit pas de douter de la sincérité de leurs offres. Nous avons été particulièrement frappées des manières aimables des habitans de la Caroline, et de l'air décidé, mais adouci par une simplicité républicaine, de plusieurs colons des nouveaux établissemens de l'Ouest. Nous avons appris, de la bouche de ces spirituels étrangers, quantité de faits curieux qui montrent les immenses et rapides progrès de ce pays dans tous les genres, progrès qui le font ressembler à un théâtre où la scène et les acteurs changent à tout instant. Un Américain encore jeune m'assura avoir vu le vaste territoire qui forme aujourd'hui l'état florissant de l'Ohio, complètement désert, ou du moins n'ayant pour habitans que

le chasseur et sa proie. Là, où vingt ans auparavant il n'avait trouvé qu'une vaste forêt presque impénétrable, il venait de voir de riantes campagnes parsemées de fermes, de villages, et même de villes, et peuplées d'hommes vivant sous un gouvernement bien organisé et des lois justes et sages. « J'avais bien entendu parler de toutes ces choses, me dit-il, et je savais qu'elles existaient ; cependant, lorsque je les vis de mes propres yeux, je me sentis dans l'état d'un homme qui se réveillerait après avoir dormi pendant plusieurs siècles, et qui trouverait la terre couverte d'états et d'empires dont il n'avait jamais entendu prononcer les noms. »

Beaucoup de changemens ont eu lieu dans la ville et l'île de New-York depuis que vous ne les avez vues. Quantité de rues ont été ajoutées à la première; quant à l'autre, on a beaucoup travaillé, et l'on travaille encore à en dessécher et niveler le terrain, ce qui l'a considérablement embellie, quoique je trouve qu'on pousse la dernière opération un peu trop loin. J'ai ouï dire que les citoyens de Paris avaient donné naguère aux rues étroites de cette antique capitale le nom de *rues aristocrates*, et avec beaucoup de raison, puisque les piétons

n'y pouvaient circuler qu'au péril de leur vie, et risquaient à chaque instant d'y être écrasés par les carrosses de l'aristocratie. Par opposition, les rues de New-York pourraient justement être nommées *rues démocrates*. Non-seulement des trotoirs élevés mettent le piéton à l'abri des voitures, mais encore les plus petites inégalités de terrain sont aplanies avec un soin extrême, et qui ne laisse pas que d'être dispendieux.

J'ai souvent admiré avec quelle adresse on établit de nouvelles fondations sous une maison de briques, assez solide, afin de l'exhausser, et de lui conserver l'élévation qu'elle avait primitivement au-dessus de la chaussée, après que celle-ci a été remblayée; c'est déjà beaucoup d'avoir vu ceci; mais ce n'est rien, quand je pense que je n'ai pas encore eu occasion de voir une maison en voyage. On m'assure que cela se voit encore, mais très rarement sans doute, parce que l'usage, presque général dans toutes les principales villes des Etats-Unis, de bâtir les édifices en briques, et les perfectionnemens apportés à la construction des maisons en bois dans les petites villes et dans les campagnes, doivent avoir rendu la méthode de voyager *in domo*, et de changer

de voisinage, sans déranger ses dieux pénates, beaucoup moins praticable. Ma confiance dans la véracité de la personne qui me donna ces détails, fut justifiée par des preuves : elle me montra, vers l'une des extrémités de la ville, une maison à deux étages, avec des cheminées en briques et de bons murs en charpente, qui avait subi une translation d'un quart de mille, pour venir prendre place dans l'alignement d'une rue grande et très fréquentée.

Quelque agréable que soit l'aspect général de cette ville, et en dépit de l'air d'aisance et même d'opulence qu'elle offre de toutes parts, un Européen pourrait être tenté de dire que si la nature a tout fait pour elle, l'art n'a encore fait que bien peu de choses, j'entends pour l'orner. Excepte la maison-de-ville, on ne trouve pas un édifice public digne d'être cité; mais, en revanche, et cela vaut beaucoup mieux, à mon avis, on voit des rues entières garnies de maisons particulières, souvent élégantes et toujours commodes. De quelque côté que vous tourniez vos pas, l'industrie heureuse semble y avoir fixé sa demeure. On ne rencontre point de ces ruelles obscures dont l'atmosphère épaisse, affectant désagréablement l'odorat et les poumons, annonce la présence d'une population

exubérante et misérable ; point de ces masures en ruines, dont les greniers ouverts à tous les élémens, et les caves sombres et humides, renferment entassées les victimes de l'infortune et du vice, que la détresse pousse au désespoir avant de leur ouvrir la tombe.

Je ne vous fatiguerai pas par le détail des excursions que j'ai faites dans les campagnes environnantes. Nous avons visité avec plaisir les belles fermes de *Long-Island* et celles de l'état de Jersey, voisin de celui-ci. Les sites sont partout agréablement variés : partout on trouve de jolies collines, séparées par de fraîches vallées qu'arrosent des ruisseaux et des rivières dont les eaux limpides réfléchissent l'image des maisons et des arbres qui bordent leurs rives. Ces maisons, que la blancheur éblouissante de leurs murailles fait apercevoir à une très grande distance, sont en général basses, couvertes d'une toiture qui s'avance en manière de portique, et ombragées de saules pleureurs, arbres exotiques, mais auxquels le sol et le climat paraissent on ne peut plus favorables ; on en plante beaucoup à cause de la rapidité de leur croissance, de l'épaisseur de leur feuillage, et parce que ce sont les premiers arbres qui bourgeonnent, et les derniers à se dépouiller de

leurs feuilles. Je n'approuve pas autant la culture non moins générale du peuplier d'Italie. Cet arbre n'a rien qui le recommande, si ce n'est sa croissance rapide; et c'est bien à lui qu'on peut appliquer le vieux proverbe : *Mauvaise herbe croît promptement.* On doit être d'autant plus disposé à se récrier contre l'emploi de ce vil étranger, que tous les arbres indigènes sont d'une rare beauté, et les nobles enfans des forêts américaines ne devraient pas être négligés sous prétexte de la lenteur avec laquelle ils croissent : c'est en effet une excuse mal fondée; car, dans ce climat et sur ce sol presque vierge encore, la végétation est si active, que, dans très peu d'années, un homme peut s'asseoir à l'ombre du chêne qu'il a planté de ses propres mains.

Il y a, mais en bien petit nombre, des habitations splendides, éparses sur les rives de l'Ile-Longue. Vous savez combien ces rives sont pittoresques; d'un côté, elles sont baignées par les eaux de la majestueuse rivière d'Hudson, et, dans tout le reste de leur contour, par celles du bras de mer nommé rivière de l'Est. Je ne sais si vous avez navigué sur ce singulier canal; les tournans ou gouffres *d'Hell-gate* (1) sont franchis, au moment de la

(1) *Porte ou trou d'enfer.*

pleine mer, par les navires à voiles sans beaucoup de danger, et par les bateaux à vapeur, sans aucun risque, à tous les états de la marée. Ces énormes léviathans dirigent leur course assurée dans l'étroit chenal, situé entre les deux tournans qui bouillonnent, l'un à droite et l'autre à gauche, et que l'on a nommés *la grande* et *la petite chaudière*. Durant la guerre de la révolution, une grosse frégate anglaise, chargée d'argent monnoyé, voulant gagner New-York sans que les forces navales américaines l'aperçussent, tenta de franchir ce dangereux passage, sans être guidée par un pilote expérimenté ; maîtrisée par un de ces courans qui sillonnent le canal dans toutes les directions, elle fut entraînée, par une force irrésistible, dans le plus grand des deux gouffres, et engloutie en un instant.

Les résidences d'été de quelques riches habitans de la ville dominent ces ondes agitées et mugissantes, et présentent un charmant aspect, vues du milieu du canal. En parcourant l'île de New-York, je me suis rappelé à chaque pas ce qu'on m'avait dit, qu'elle ne contenait guère d'arbres plus anciens que l'indépendance du pays. On me montra une demi-douzaine de vieux troncs, échappés par un hasard étrange à la hache des soldats anglais, et dont la verte couronne plane

encore sur une terre que la liberté a régénérée (1). Quand on regarde les arbres qui ombragent les maisons ou qui bordent le rivage, et que l'on songe que les plus âgés d'entre eux ont pris naissance avec l'indépendance des Etats-Unis, on est vivement frappé de la richesse et de l'énergie qu'on aperçoit régner autour de soi; et, pensant aux rapides progrès qu'ont faits ces états, qui du rang de colonies, se sont en moins d'un demi-siècle élevés à celui des plus puissans empires, on ne peut s'empêcher d'invoquer le nom de la liberté, sous les auspices de laquelle toutes ces merveilles ont été opérées.

---

(1) Les Anglais, bloqués dans leur dernière forteresse, la ville et l'île de New-York souffrirent beaucoup du manque de combustible. Ils avaient si complètement déboisé l'île, que, lors de l'évacuation, on n'eût pu y trouver un seul arbre de quelque dimension que ce fût, excepté les cinq ou six mentionnés dans le texte.

LETTRE III.

Mœurs de la classe ouvrière. — Anecdotes.

New-York, novembre 1818.

Vous vous étonnez peut-être que je n'aie encore rien dit de la rudesse et de l'incivilité de ce que l'on appelle chez nous la basse classe, ou la classe pauvre, mais que je ne sais comment nommer ici, où il me semble qu'il n'y a ni pauvres, ni gens mal élevés. Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent me porte à différer de ces auteurs de *Voyages aux Etats-Unis* dont nos journaux se font les échos, et qui se plaignent qu'on est ici coudoyé dans les rues, regardé de travers dans les maisons et mal à l'aise partout. Je dois dire que je n'ai trouvé personne, pas même les domestiques, classe particulièrement décriée par nos *grondeurs*, qui m'ait paru révêche ou impertinent. Il est vrai qu'ici les gens

qui vous servent ne lisent pas vos désirs dans vos yeux; mais je ne les ai jamais vus manquer à les satisfaire, et cela de la manière la plus obligeante, quand votre bouche les a exprimés. La seule exception que je pourrais citer n'a pas été observée par moi, mais est venue indirectement à ma connaissance. Un jeune officier anglais, en route pour le Canada, logea, il y a très peu de temps, dans un hôtel de cette ville. Le lendemain de son arrivée, il descendit de son appartement, la figure toute décomposée et les yeux étincelans de colère, et s'adressant à la maîtresse de la maison, il lui dit que son domestique était un drôle très insolent. Tout ce qu'on put apprendre de la bouche du *gentleman* en courroux, fut, qu'à son lever, le domestique ne lui avait point apporté d'eau chaude. « Je l'appelai, dit-il, et je lui demandai » comment il voulait que je me fisse la barbe, » sur quoi il tourna les talons et ne reparut » plus. » La dame témoigna beaucoup de regret de ce qui venait d'arriver, ajoutant toutefois que jamais cet homme ne lui avait paru insolent, et qu'on ne s'était pas encore plaint de lui; mais que s'il avait changé de ton et de manières, elle allait le renvoyer sur-le-champ. Elle le fit venir devant elle, et, en présence

de son accusateur, elle le tança vertement. Il écouta cette semonce avec un calme admirable; mais enfin la dame lui ayant demandé: « John, pourquoi n'avez vous pas apporté d'eau » chaude à monsieur? » il répondit : « Parce » que je ne suis pas accoutumé à répondre au » nom de damné coquin, » et il quitta la salle avec un air de gravité tout-à-fait stoïque. Je n'ai pas besoin d'ajouter, qu'en éclaircissant la chose, il fut reconnu que le hautain militaire avait en effet gratifié John de ce titre sonore de damné coquin.

Peu de jours après mon arrivée ici, je m'avisai d'un singulier expédient pour sonder le caractère des citoyens de New-York. Je me rendais seule et à pied chez une de mes amies qui habitait un quartier assez éloigné, il est vrai; mais je dois avouer que je n'étais nullement embarrassée pour trouver mon chemin. Cependant je rencontrai un homme qu'à son extérieur je jugeai être un maçon; je l'accostai, en lui demandant : « Mon ami, pourriez-vous » m'indiquer telle rue? » Il s'arrêta et m'expliqua dans le plus grand détail la route que je devais suivre, avec les tours et détours que j'aurais à faire; puis, tout d'un coup il eut l'air de se raviser, et dit : « Je vois que vous êtes étran-

» gère, et comme je n'ai rien de bien pressé à » faire, je puis vous conduire. » Je lui fis tous les remercîmens que méritait son offre obligeante, mais je refusai de l'accepter, en l'assurant que les renseignemens qu'il venait de me donner pourraient me suffire. Un peu plus loin, je me croisai avec une femme qui allait traverser la rue. Elle avait l'air d'une servante, et le panier de provisions qu'elle portait, annonçait qu'elle revenait du marché. Je lui adressai la même question que j'avais faite au maçon. Elle se retourna et, comme lui, se mit à m'indiquer mon chemin de la voix et du geste; comme lui encore, elle s'interrompit pour me dire : « Mais peut-être, vous êtes étrangère ? »—« C'est » vrai, répondis-je. »—« Eh bien, reprit-elle, » attendez un moment. » En disant ces mots, elle traversa la chaussée et posa son panier sur une large pierre qui formait le seuil d'une boutique ; elle me rejoignit ensuite et me dit : « Je » vais aller avec vous jusqu'au bout de la rue, » et de là je pourrai mieux vous montrer votre » route. » — « Mais, votre panier ? » — « Il » restera là où il est. » — « Personne n'y tou- « chera ? » — « Non, sans doute. » — « New-York » est donc une ville bien honnête ? » — « Assez » honnête pour cela. » Je laissai cette brave

femme m'accompagner jusqu'à l'endroit ou je devais changer de direction, car j'étais curieuse de voir si le panier *resterait là*, comme elle l'avait dit. Nous nous en allâmes, et quand nous fûmes parvenues à l'angle de la rue, elle me répéta ses premières indications et me souhaita le bonjour. Je la suivis de l'œil à travers la foule des passans, et bientôt je la vis traverser la rue avec son panier au bras. Vous pensez peut-être que j'avais suffisamment éprouvé le bon naturel des habitans de New-York; cependant je voulus faire encore une expérience. J'entrai dans une boutique, je n'y trouvai qu'un homme assis au comptoir et occupé à lire un journal. A ma question : « Pourriez-vous m'indiquer..... » il se leva, et s'avançant jusque hors de la porte, il m'expliqua ce que je lui demandais; mais craignant que je ne l'eusse pas bien compris, il fut chercher un plan de la ville, l'étendit sur le comptoir, et, avec son doigt, me traça la route que j'avais à suivre. Je le remerciai, et je partis disposée, d'après tout ce qui venait de m'arriver, à déclarer New-York une ville aussi polie qu'aucune des villes de l'Angleterre, et peut-être un peu plus honnête; car, en songeant au panier de provisions, je ne pus m'empêcher de penser qu'il ne fût pas demeuré ainsi sur le

pavé d'une ville anglaise, ou plutôt je jugeai qu'une femme douée de son bon sens ne se serait jamais avisée de le laisser là.

C'est une chose vraiment intéressante que d'entendre un américain intelligent raisonner sur la situation et les ressources de son pays. Je ne parle pas de l'homme qu'on rencontre dans la société, mais de celui qui gagne sa vie, la bêche ou la scie à la main. Je n'ai jamais tenu conversation avec un individu qui n'ait pu me citer quelque fait concernant l'histoire, les institutions de son pays, avec autant de précision qu'un écolier sortant de dessus les bancs répondrait à une question sur les lois de Lycurgue ou la guerre du Péloponèse.

J'adressai dernièrement quelques demandes à un fermier que je trouvai sur un bateau à vapeur. Ses réponses me confondirent. En peu de mots il se trouva avoir fait la description géographique, statistique et commerciale de son pays, avec autant d'exactitude que s'il eût eu devant lui la carte de tous les états et le tableau général des produits du sol, ainsi que celui des importations et des exportations. Enfin il me parut connaître aussi bien les affaires générales de l'Union, que les détails d'exploitation de sa petite ferme.

Au premier abord, l'étranger sourit de pitié, quand il voit comment un artisan ou un laboureur américain parle du premier magistrat et des législateurs de la république, et semble se flatter d'avoir pris part aux mesures qu'ils ont adoptées; mais, après avoir observé et réfléchi, s'il est tenté de sourire, c'est d'avoir taxé de présomption l'homme qui prononce sur le mérite de législateurs dont il a étudié le caractère, et qui se fait honneur de leurs mesures après avoir contribué par son vote libre à leur élection; ou qui décide une question d'intérêt public, qu'il entend parfaitement, parce qu'il l'a murement examinée. J'ai remarqué que les Américains ont coutume de s'exprimer ainsi : *Notre* président a fait cela, *nous* avons passé tel bill, ou *nous* prendrons telles dispositions, etc. En un mot, je ne connais pas de peuple qui s'identifie autant qu'eux avec leur gouvernement. Ils semblent dire : *Il nous appartient; nous l'avons créé et nous le soutenons; il existe pour nous protéger et nous servir; tant qu'il remplira le but pour lequel nous l'avons institué, il sera solide, et rien ne pourra l'ébranler.* Si je puis m'en rapporter au dire général des amis que j'ai dans ce pays, ainsi qu'à mes propres observations, il n'existe plus que

de faibles restes de ce violent esprit de parti qui divisait la société à la fin de la guerre de l'indépendance, et dont les effets vous parurent si désagréables pendant votre court séjour dans ce pays. Cette circonstance parle bien haut en faveur du bon sens du peuple américain et de la sagesse de ses institutions ; et ce n'est pas sans admiration qu'on voit une génération survivre aux orages excités par le choc des passions, des intérêts et des opinions, au milieu d'une grande révolution nationale.

Je fis, il y a peu de jours, une excursion nautique, et je traversai la rivière du Nord dans un de ces sloops excellens marcheurs qu'on trouve ici en si grande quantité. Vers l'une des extrémités de ce petit bâtiment, se trouvait un homme dont l'extérieur m'intéressa ; son costume était celui d'un simple fermier. Sa chevelure argentée et son visage profondément sillonné, annonçaient qu'il approchait du dernier gite de tous les voyageurs humains ; mais l'expression douce et calme de sa physionomie indiquait en même temps, qu'il en approchait sans inquiétude. Je liai conversation avec lui. J'appris que c'était un fermier de l'état de Jersey, qui se souvenait de la déclaration d'indépendance,

et qui s'était armé pour la soutenir. Il se rappelait la première apparition de l'ouvrage intitulé: *le Sens commun* (1), et la commotion électrique qu'il produisit dans tous le pays. Il n'avait pas oublié non plus les chances variées de la guerre, les espérances, les craintes et les réjouissances auxquelles se livrait tour à tour le peuple. « Je me souviens de tout cela, disait-il, » comme si c'était hier. J'ai pu voir mon pays » établi en possession de ses droits, sa popu- » lation triplée, et toutes les factions qui le » divisaient, à jamais éteintes ; je pense, ajouta » le bon vieillard en souriant, que j'ai assez » vécu. » Je me sentis un peu affectée quand il me fit ses adieux. Ses discours avaient naturellement fixé mon attention, ce que, peut-être aussi naturellement, il avait remarqué avec plaisir. Lorsque le sloop toucha le rivage, il m'adressa ces paroles : « Vous êtes étrangère, à ce » que j'ai vu ; je souhaite que vous deveniez bien- » tôt citoyenne de notre pays, car je vous crois » digne de l'être. » Le vieux patriote entendait me faire un compliment, et je vous assure que je l'ai reçu comme tel.

J'ai visité, avec le plus vif intérêt, la petite

(1) Ouvrage de Thomas Payne.

villa que vous avez autrefois habitée. Nous descendîmes le sentier encore sauvage et rocailleux comme lorsque vous le suiviez, et nous arrivâmes devant la porte au moment où le soleil se couchait derrière les falaises de la côte de Jersey. Je pensai que vous aviez contemplé ce spectacle du lieu même où je me trouvais. Je ne puis vous dire combien ce souvenir m'attrista. Si j'eusse été seule, je me serais assise là, malgré le froid qui règne d'ordinaire par une soirée de novembre, et j'aurais moralisé avec Jacques (1) pendant une bonne heure. Vous connaissez les lieux; mais vous vous les figurez sans doute habités par de bons amis, occupés à les embellir et à y exercer cette aimable hospitalité que vous y reçûtes vous-même : nous les avons trouvés déserts. La maison inhabitée depuis long-temps, tombe peu à peu en ruines; les barrières ont été détruites, les haies abattues, et les arbustes abandonnés à leur croissance naturelle. Joignez à ce triste aspect le bruit de nos pas sur les feuilles mortes, qui déjà couvrent la terre; la saison, l'heure, tout contribua à nourrir mes sombres pensées,

---

(1) Allusion à un passage de Shakespear.

et à me faire sentir plus vivement combien est faible le lien qui nous attache à ce monde inconstant, à ses biens et à ses maux, à ses joies et à ses douleurs.

Je finirais cette lettre par quelques réflexions plus gaies, si le navire qui doit vous la porter n'était sur le point de mettre à la voile. L'automne se prolonge encore pour nous, ou plutôt nous sommes ramenés en juillet, par ce qu'on appelle l'été indien. Adieu.

LETTRE IV.

Air et manières des jeunes femmes. — Ton de la société. — Réception faite aux étrangers.

New-York, février 1819.

Jusqu'a présent je ne vous ai entretenu que de nos amis intimes, et je vous ai dit peu de choses sur le ton général de la société dans cette ville. J'ai senti qu'une étrangère ne devait pas se hâter d'émettre une opinion sur cette matière, et d'ailleurs les rigueurs de la saison (quoiqu'on m'assure que l'hiver est très doux cette année) m'ont retenue prisonnière pendant quelque temps.

Bien que les objets qui m'entourent aient aujourd'hui perdu le charme de la nouveauté, ils ont néanmoins conservé cet air riant que j'ai mentionné dans mes premières lettres. Quoi-

que l'atmosphère, de brûlante qu'elle était, soit devenue glaciale, le ciel est toujours aussi serein, et le pavé est encore foulé par une multitude de jeunes gens sémillans et de femmes élégantes, bien qu'il soit tapissé d'une éblouissante couche de neige. Broad-Way, le rendez-vous de la jeunesse gaie et folâtre, semble, par une de ces belles et froides matinées, couvert d'un essaim de brillans papillons. Les femmes surtout s'y montrent en grand nombre. Je tremble quelquefois pour ces jolies créatures (et véritablement elles sont très jolies), quand je les vois s'exposer à la bise piquante de février, avec un costume plus fait pour un hiver d'Italie, que pour une saison qui, malgré sa douceur inaccoutumée, me paraît approcher beaucoup d'un hiver de Norwége. En dépit de cette imprudence, les rhumes ne semblent pas être ici une maladie nationale comme en Angleterre, au dire de certain Français. Ceci est d'autant plus extraordinaire, que la consomption et la phthisie, maladies qui affectent les organes de la respiration, sont très communes, et peuvent être généralement attribuées à quelque imprudence, comme de revenir d'un bal en traîneau découvert, ou de marcher sur la neige avec des souliers très minces.

Je crois avoir déjà parlé de la beauté des jeunes femmes de cette ville ; je devrais presque dire des jeunes filles, car cette beauté est communément sur son déclin à vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Avant cet âge, le teint des femmes est en général charmant ; le rouge et le blanc sont si délicatement mélangés sur leurs joues, qu'on dirait qu'elles n'ont jamais été exposées au souffle d'un vent plus impétueux que le doux zéphir qui fait éclore les roses et les lis ; leurs traits petits et réguliers semblent modelés par les doigts des fées, et leurs physionomies sont aussi vives et aussi riantes que si jamais aucune pensée triste ou inquiète n'avait obscurci l'âme dont elles sont le miroir. C'est vraiment une chose affligeante de voir le soleil, jaloux de ces attraits délicats, les flétrir sitôt ; et ce qui cause peut-être encore plus de peine, c'est de penser que les soins d'une famille bannissent aussi promptement de leur cœur une aimable insouciance et une folle gaîté, pour leur enseigner que la vie n'est pas une scène continuelle de plaisirs, mais un tissu de peines, d'inquiétudes et de trompeuses espérances. Les avantages résultant des mariages précoces sont si réels, et le pays où ils sont licites est dans un état si prospère et si digne d'envie, sous

le rapport des mœurs et de la félicité publique, que je rougis presque de citer les objections qu'un observateur superficiel pourrait faire contre un usage d'où dérive un état de choses si heureux. Les Américains des deux sexes se marient pour la plupart avant l'âge de vingt-deux ans, et même il est ordinaire de voir une jeune personne de dix-huit ans épouse et mère. Il serait sans doute possible, avant cet âge, sinon de donner aux filles le goût de l'étude, au moins d'enrichir leur esprit de notions générales et de connaissances utiles, afin de les rendre propres à devenir non-seulement de bonnes mères, mais encore des guides éclairés pour leurs enfans.

Les hommes dans tous les pays ont nécessairement de plus grandes facilités que les femmes pour s'instruire, surtout dans la meilleure des écoles, le monde. Je n'entends pas parler de ce qu'on nomme le grand monde, mais des réunions des diverses classes de la société, où la jeunesse perd sa présomption, et le préjugé son empire; où la connaissance de nous-mêmes s'obtient par la nécessité de mesurer notre esprit avec celui des autres; ce qui nous fait découvrir le peu de profondeur de nos connaissances et le manque de solidité de nos opinions.

Dans ce pays, où tout homme est appelé à étudier les institutions nationales et à examiner non-seulement les mesures, mais encore les principes du gouvernement, ce sont les lois elles-mêmes qui l'instruisent; et, dans l'exercice de ses droits et de ses devoirs de citoyen, il devient, suivant ses dispositions, plus ou moins habile politique, plus ou moins bon philosophe. Son éducation se prolonge par conséquent pendant tout le cours de sa vie; et, quand même il ne pourrait jamais devenir familier avec les sciences abstraites ou les belles-lettres, la masse des connaissances utiles s'accroît journellement dans sa tête, son jugement s'exerce sans cesse, et son esprit prend par degrés l'habitude de l'observation et de la réflexion.

Jusqu'ici l'éducation des femmes n'a été que légèrement soignée; elles se marient lorsqu'elles ne connaissent encore de la vie que les amusemens et les plaisirs frivoles; et, dès ce moment, absorbées par les soins du ménage et la tâche d'élever leurs enfans, elles n'ont que bien peu de ces occasions qui s'offrent à leurs époux pour perfectionner leur raison et orner leur esprit. Les progrès étonnans que la nation américaine fait depuis vingt ans, non-

seulement en force et en richesse, mais encore dans la culture du vaste champ de l'intelligence, seront considérablement accélérés quand l'éducation des femmes sera devenue une affaire nationale comme celle de l'autre sexe, et quand on leur apprendra non-seulement à goûter, mais encore à apprécier les avantages extraordinaires qui déjà font de leur patrie le plus heureux de tous les pays du monde. Le nombre des écoles et colléges établis dans toute l'Union pour l'éducation des garçons est véritablement étonnant.

Votre ancien et célèbre ami, le docteur Rush, de Philadelphie, dit, dans son *Essai sur le mode d'éducation propre à une république :* « Je suis persuadé qu'il faut que nos femmes concourent à tous nos plans d'éducation pour les jeunes gens, ou bien il n'y a pas de lois qui puissent rendre ces plans efficaces. Afin que nos femmes deviennent propres à remplir ce but, il faudrait non-seulement les instruire dans les branches ordinaires de l'éducation destinée à leur sexe, mais encore leur enseigner les principes du gouvernement ; des idées de liberté et des notions sur les obligations qu'impose le patriotisme, devraient aussi leur être inculquées. » Quant à présent, il me paraît que

les femmes américaines sont aussi ignorantes sur quelques-uns de ces points, que les hommes le sont peu. Elles aiment leur pays et s'en font gloire parce que c'est leur pays ; leurs époux l'aiment et s'en glorifient parce qu'il est libre et bien gouverné. Peut-être, lorsque le patriotisme des deux sexes deviendra également éclairé, le caractère national sera-t-il encore plus prononcé qu'il ne l'est aujourd'hui. Une race nouvelle, élevée sous les yeux vigilans de mères sages et instruites, et suçant, pour ainsi dire, avec le lait, des sentimens de liberté et de patriotisme, pourra montrer dans l'âge mûr une élévation de sentimens qu'on ne saurait aujourd'hui prédire à aucune nation de la terre, sous peine de voir cette prédiction taxée de chimère théorique ou de folle croyance à la perfectibilité de notre espèce. Je dois vous demander pardon de cette digression ; mais avant d'abandonner le sujet qui m'y a entraînée, il est juste que je dise qu'on s'occupe maintenant avec beaucoup d'activité à mettre l'éducation des femmes au niveau de celle des hommes, et que, dans cette vue, on fonde pour elles quantité d'écoles publiques dans les diverses parties de l'Union.

Les manières des femmes me paraissent remarquables par leur douceur, leur innocence et

leur vivacité. Il y a, dans ces manières, du moins à mes yeux, une certaine grâce naïve et une gaîté franche, autant éloignées de la froideur et de l'indifférence étudiées des Anglaises, que de la prétention et du *maniérisme* des Françaises. Les Américaines fréquentent de bonne heure la société, trop tôt, sans doute, pour pouvoir apporter un soin convenable à la culture de leur esprit. Je connais toutefois un certain nombre d'exceptions à cette règle générale. Il y a dans cette ville quelques mères qui président avec un soin extrême à l'éducation de leurs filles, et qui se montrent encore plus jalouses de nourrir leur esprit de connaissances solides, que d'orner leurs personnes de talens agréables. J'espère, et j'ai de fortes raisons pour cela, que dans la génération prochaine, les femmes telles que celles dont je viens de parler, ne seront plus assez rares pour se faire remarquer, comme aujourd'hui, dans la masse de leurs concitoyennes. Ce serait trop espérer dans la vieille et lente Europe ; mais ici une génération voit d'étonnantes révolutions.

La société, je veux dire celle qui se réunit dans les grandes assemblées du soir, est presque exclusivement composée de jeunes personnes non mariées. Un salon rempli de la

sorte peut offrir, pendant une demi-heure, une jolie scène aux regards de l'observateur tranquille; mais, s'il a perdu la vivacité de la première jeunesse, il préfère bientôt retourner chez lui. Je ne dois pas omettre de parler de l'élégance, et, ce qui vaut beaucoup mieux, de la décence du costume de ces jeunes et jolies créatures. Il peut quelquefois paraître plus somptueux qu'il ne convient aux filles d'une république ; mais il ne blesse jamais la modestie, comme celui de nos dames anglaises qui, en vérité, m'ont souvent fait rougir pour leur sexe et pour leur nation.

Les modes ici sont imitées de celles de France ; mais des personnes instruites sur cette matière m'assurent qu'elles ne changent pas très souvent, et qu'on a jugé, sinon plus raisonnable, car je ne crois pas que ce motif puisse influencer la jeunesse, au moins mieux séant aux femmes et plus avantageux au développement des belles formes, de porter la taille comme la nature nous l'a faite, au lieu de l'élever aujourd'hui outre mesure, et de lui donner demain la longueur de celles de nos grand'mères. Les femmes dansent avec beaucoup de légèreté et de grâces, mais surtout avec un aimable et joyeux abandon. Les danses,

comme les modes, sont françaises; les plus en vogue sont les *quadrilles* ou contre-danses, beaucoup plus agréables à voir que ces ennuyeuses *colonnes* (1) qui nous offrent en quelque sorte l'image du temps et de l'espace dont notre imagination ne peut voir le terme.

Les jeunes gens ne m'ont pas paru, en général, égaler leurs jolies compagnes pour la grâce et l'aisance des manières. En abordant une étrangère, ils prennent un air grave et solennel qui ne laisse pas de l'embarrasser. Ils la regardent comme s'ils attendaient qu'elle ouvrît la bouche pour leur débiter des maximes de philosophie, ou comme s'ils recueillaient leurs forces pour entamer la conversation de la même manière. Plus d'une fois je me suis mise en peine de rassembler à la hâte toute mon érudition, pensant qu'on allait m'adresser quelque importante question sur l'histoire des temps passés, ou sur les évènemens probables de l'avenir. Je ne saurais vous peindre le soulagement que j'éprouvais en m'entendant interroger sur les nouvelles du jour ou sur mon opinion du talent poétique de lord Byron. Au surplus, ce n'est pas d'après les jeunes gens qu'on voit promener leur oisiveté

(1) Danse anglaise.

dans un salon, qu'on pourrait tracer le portrait d'un Américain. Il faut les observer lorsqu'ils ont été appelés à exercer leurs droits de citoyens, et alors on s'aperçoit que non-seulement ils ont étudié l'histoire de leur pays, mais encore qu'ils sont imbus des principes de leur gouvernement et de cette philosophie que leurs institutions sont si propres à leur inculquer.

Les jeunes gens des deux sexes jouissent ici d'une liberté de fréquentation interdite par les usages guindés de la vieille Europe. Ils dansent, chantent, se promènent à pied, ou courent en traîneaux ensemble, le jour comme la nuit, sans qu'il en résulte, ni qu'on appréhende même d'en voir résulter rien de contraire à la décence. Dans ce bon pays, les mariages n'étant jamais considérés comme imprudens, l'on ne prend aucune peine pour empêcher les jeunes gens de contracter de bonne heure de semblables engagemens. Il est surprenant de voir avec quelle promptitude ces filles folâtres sont métamorphosées en épouses sages et en bonnes mères de famille, et ces jeunes étourdis en citoyens laborieux et en graves politiques.

Les noces se font ordinairement dans la maison du père de la mariée, et les jeunes époux

continuent d'y résider pendant six mois ou un an. Il est rare qu'une fille apporte une dot à son époux, ou que celui-ci soit autrement riche que de son activité et de ses espérances. Quand il manque de prospérer dans sa profession d'avocat, de médecin ou de marchand, ces espérances ne s'évanouissent pas, car il a encore le vaste champ de la bienfaisante nature ouvert devant lui, et il peut aller, avec l'épouse de son cœur et les fruits de son amour, chercher des trésors dans le *désert* (1).

Il est très commun ici et, d'après ce que l'on m'a dit, dans d'autres villes américaines, d'élever les jeunes gens pour le barreau, non pas toujours avec l'idée de leur faire embrasser cette profession, mais parce que, s'ils montrent des talens et de l'ambition, c'est la meilleure porte pour entrer dans la carrière politique.

M. Wells et M. Emmett, dont le nom renferme l'histoire (2), sont regardés comme les

---

(1) Cette expression, qui revient souvent dans le cours de l'ouvrage, désigne les parties du vaste territoire de l'Union qui ne sont pas encore défrichées, et où il est facile d'obtenir des concessions.

(Note du traducteur.)

(2) C'est le frère de l'infortuné Robert Emmett, con-

avocats les plus distingués du barreau de New-York. D'après les manières douces, l'urbanité et la bienveillance du caractère de M. Emmett, on ne peut concevoir par quel motif l'oppression l'a choisi pour sa victime. Est-ce dans ses grands talens et dans ses sentimens généreux que nous devons chercher le secret de sa persécution ? Il y a dans cette ville d'autres Irlandais bien connus.

Il est probablement inutile de justifier la nation américaine d'une accusation dont je suis tentée de croire que l'absurdité est évidente pour ceux même qui l'ont avancée. On reproche aux Américains d'avoir une prévention injuste contre les étrangers distingués par leurs talens, et de montrer de la répugnance à les employer ; mais, si la chose était nécessaire, je réfuterais cette charge par mes propres observations. Les nombreuses occupations de M. Emmett, et le respect qu'on témoigne pour ses

---

damné au dernier supplice comme chef de l'insurrection qui éclata à Dublin le 23 juillet 1803. On trouve des détails intéressans sur cet évènement et sur la mort héroïque de Robert Emmett, dans le tome XVIe des *Victoires et Conquêtes des Français*, pages 14 et suiv.

(Note du traducteur.)

grands talens et son noble caractère, formeraient ma première preuve; la vogue du docteur M'Neven, comme médecin, sa place de professeur au collége de New-York, et l'empressement avec lequel des habitans de toutes les parties de l'Union recherchent sa société, m'en fourniraient une autre. Mais il est véritablement superflu de citer l'exemple d'une foule d'étrangers naturalisés qui ont acquis la prééminence dans leur profession, et se sont attiré la considération du peuple de leur patrie adoptive. Peut-être l'accusation dont j'ai parlé n'a-t-elle été le plus souvent que l'effet de la vanité déçue. Il est vrai que la nation américaine a une rectitude de jugement tout-à-fait désespérante, et qu'elle estime les hommes et les choses d'après leur valeur intrinsèque; elle a un bon sens qui ne se laisse pas éblouir par les noms et les titres; elle pèse l'homme dépouillé des harnais de la vanité, et si elle ne le trouve pas de poids, elle le laisse passer son chemin. Je suis fière de compter au nombre de mes amis et de mes connaissances plusieurs hommes qui attribuent généreusement à la libéralité de leur patrie adoptive les succès honorables qui ont couronné leurs efforts et leurs talens. Je vous en ai nommé quelques-uns dans mes premières

lettres ; vous savez combien j'ai d'obligations à leur amitié, et combien ma reconnaissance en est vive.

Il y a dans ce pays un étranger avec lequel j'ai envie de vous faire faire connaissance ; c'est le général français Bernard, l'un des plus anciens et des plus savans élèves de l'Ecole polytechnique. Ses manières sont simples et modestes comme celles d'un philosophe, vives et franches comme celles d'un soldat. Ses principes, ses talens militaires et ses connaissances transcendantes et variées font honneur à son école et à sa nation. Après la bataille de Waterloo, où il reçut six blessures à côté de Napoléon, et le retour de Louis XVIII, il donna sa démission, et se retira dans le sein de sa famille. Le Roi le fit deux fois inviter à reprendre du service ; mais il répondit qu'ayant été aide-de-camp de l'Empereur et honoré de sa confiance, il ne pouvait entrer au service de la famille régnante, sans s'attirer le soupçon de s'être laissé guider par l'intérêt personnel. Sa bravoure et ses talens comme ingénieur étaient si bien connus dans toute l'Europe, qu'il reçut des offres de deux cours, celles de Bavière et de Hollande ; mais il refusa de les accepter en alléguant les mêmes raisons qu'il

avait données au roi de France. Il vécut retiré dans sa maison de campagne, et il y serait sans doute encore, sans les vexations que les administrateurs subalternes, pour la plupart serviles instrumens du pouvoir, savaient faire tomber sur ceux qu'on soupçonnait d'être ennemis de la légitimité. « S'ils avaient voulu, dit le général, me laisser au coin de mon feu, sans me dire mot, j'aurais été satisfait, et je leur aurais dit: Allons, mes amis, vous êtes les maîtres, c'est votre tour. Eh bien! jouez, dansez, triomphez et laissez-moi dormir; mais ils ne le voulurent pas. »

L'Angleterre nous offre, aussi bien que la France, des exemples de tyrans du bas étage et de gens sans mission, mais animés d'un excès de zèle, qui, pour s'attirer l'attention des personnes investies du pouvoir, s'informent des actions, ou même, s'il n'y a rien à reprendre de ce côté, des opinions de leurs voisins, et prouvent leur dévouement en dénonçant ceux qu'ils soupçonnent de *désaffection* (1). Le gé-

(1) Ce mot d'origine française, et que nous reprenons plutôt que nous ne l'empruntons aux Anglais, est depuis quelque temps assez fréquemment employé à notre tribune nationale pour qu'il soit inutile d'en expliquer le sens.

(Note du traducteur.)

néral Bernard ne se montra pas disposé à se soumettre aux visites officielles d'un maire et d'un curé de village, non plus qu'à celle de messieurs de la basse police de Paris; mais, quoiqu'en réponse à ses réclamations, les premières autorités aient désavoué toute participation à des actes si vexatoires, un disciple de Carnot, un aide-de-camp du ci-devant Empereur, ne pouvait espérer d'être placé sous l'égide de leur protection. On le tracassa tant et tant, que sa patience s'épuisa ; c'est alors qu'il s'adressa au gouvernement des Etats-Unis, et lui offrit ses services. Ils furent acceptés avec empressement, et le général obtint, dans le corps des ingénieurs américains, le même rang qu'il occupait dans l'armée française. Les Etats-Unis ont acquis en lui un trésor inappréciable. Depuis la dernière guerre, le congrès a eu constamment en vue de fortifier les côtes et les frontières de l'Union, afin que, dans le cas où une nouvelle lutte s'engagerait avec quelque puissance étrangère, le territoire américain se trouvât à l'abri de ces surprises qui causèrent la dévastation de la capitale, et menacèrent la Nouvelle-Orléans d'un sort semblable. Le général Bernard fut chargé de faire une reconnaissance générale du territoire de

l'Union, et de dresser un rapport dans lequel il devait indiquer tout ce qui lui paraîtrait nécessaire pour rendre complet le système de défense nationale, tant sur la côte que sur les frontières du Canada, des provinces espagnoles et des pays habités par les Indiens. Il a déjà inspecté les frontières du côté du midi, et cette année il va explorer les lacs et leurs environs. On ne saurait dire combien ce brave militaire, affaibli avant l'âge par tant de veilles et de campagnes, supporte gaîment les fatigues d'une mission si pénible. Il parcourt le territoire en tout sens, et passe à chaque instant d'un climat sous un autre; les montagnes, les forêts, les marais et les savannes, rien ne l'arrête; et l'orgueil et la satisfaction qu'il témoigne de ce qu'on lui a permis de vouer son temps et ses talens au service de la république, sont vraiment admirables. Ce n'est pas de la bouche du général Bernard que vous entendrez sortir d'injustes accusations dirigées contre le gouvernement et le peuple des Etats-Unis, et ce n'est pas sur le compte d'un militaire tel que lui que les Américains s'exprimeront avec froideur ou manque d'égards. Je les ai souvent entendus prononcer son nom avec admiration, et se montrer aussi fiers qu'un homme si distingué ait choisi

leur pays pour refuge, qu'il se montre lui-même dévoué au service de sa nouvelle patrie.

Quand on considère l'humeur atrabilaire qui généralement s'empare de l'homme dans les pays étrangers au sien, circonstance qui devient la source d'une foule de préventions injustes et de jugemens erronés, on ne peut s'empêcher de penser combien sont grandes les obligations qu'a l'espèce humaine à un individu assez bien organisé, pour parcourir des contrées lointaines, les yeux ouverts et le cœur sur la main. Toutefois ces obligations deviennent encore plus grandes envers celui qui joint à ces heureuses dispositions un esprit vraiment libéral, une vaste étendue de connaissances, et qui inspire aux étrangers un sentiment de respect, non-seulement pour son propre mérite et ses belles qualités, mais encore pour le pays qui l'a vu naître. Si quelques hommes comme le général Bernard visitaient les Etats-Unis, de telles visites feraient plus pour serrer les nœuds d'une amitié réciproque entre les deux hémisphères, que n'a fait le traité de Gand, et que ne pourra jamais faire aucun traité officiel. Ce sont les gouvernemens qui déclarent la guerre et qui concluent la paix ; mais la paix qu'ils font n'est qu'une cessation d'hostilités entre leurs flottes

et leurs armées, et n'établit pas d'amitié entre les peuples ; on dirait même qu'ils prennent à tâche d'empêcher que les peuples ne deviennent amis. Par là se trouve tracée une démarcation telle, que tout ce qu'on peut écrire sur le gouvernement de la plupart des pays n'attaque pas l'honneur national; mais ici où le gouvernement est identifié avec la nation, offenser l'une, c'est outrager l'autre; et les erreurs de l'ignorance, et les calomnies de la méchanceté, ne peuvent être aussi sensibles pour aucun peuple que pour les Américains. Ils ne peuvent pas se dire que les insultes faites à leur caractère leur ont été attirées par les actes d'un gouvernement dans lequel ils n'ont aucune part ; au contraire, ils sont prêts à s'écrier : « La vaste » étendue de l'Atlantique nous sépare de l'Eu- » rope, et nous rend étrangers à ses querelles. » Nous avons fondé nos lois sur l'amour de la » paix, et basé notre constitution sur des prin- » cipes de liberté et de philantropie. Nous avons » ouvert notre pays et tendu nos bras aux in- » fortunés de toutes les nations de la terre. L'é- » tranger vient à nous, et nous le recevons, » non comme un étranger, mais comme un » frère. Il est admis au rang de nos concitoyens, » recueille paisiblement les fruits de son in-

» dustrie, professe ses opinions, et lègue un » héritage intact à ses enfans. » Si les Américains parlaient ainsi, qui pourrait les contredire; quel est l'Européen franc et généreux, l'homme d'honneur, qui ne reconnaîtrait pas la vérité de leurs paroles, et qui ne rougirait pas s'il se trouvait quelqu'un de ses compatriotes parmi les détracteurs de cette nation?

Ces réflexions m'ont été suggérées par un passage de votre dernière lettre. Si vous n'y eussiez pas fait mention du petit volume qui est parvenu ici il y a peu de temps, je n'en aurais rien dit moi-même. La créance que je vois, d'après votre lettre et celle de plusieurs autres personnes, qu'on accorde à M. Fearon, en Angleterre, a pu seule me porter à parler de lui. Lorsqu'un de nos amis me présenta le petit livre en question, et me dit en souriant d'étudier sa nation, j'en parcourus quelques pages ça et là, et je me mis aussi à sourire. « Il est à ré- » gretter, me dit cet ami, que notre pays soit » visité par tant de voyageurs de cette trempe, » et si peu d'une autre espèce. Nous sommes » un peuple jeune, et c'est peut-être pour cela » qu'on nous méprise. Mais nous sommes aussi » un peuple qui croît rapidement en force et » en prospérité, et peut-être à cause de cela

» nous jalouse-t-on. Nous avons sans doute nos
» défauts; quelle nation n'a pas les siens? mais
» il est également vrai que nous possédons des
» vertus. Un ennemi ne verra que les premiers;
» l'ami qui signalerait les uns et les autres *sans*
» *rien atténuer, et sans rien inventer par ma-*
» *lice* (1), nous ferait autant de bien, qu'il se fe-
» rait d'honneur à lui-même. Un tel homme ne
» viendra-t-il jamais dans notre pays? Je regrette
» amèrement que les étrangers qui le visitent,
» surtout les Anglais, soient pour la plupart des
» pauvres ou des gens affairés, et des hommes il-
» lettrés ou imbus de préjugés. Leurs rapports
» sont reçus faute de mieux, et deviennent la
» source où les journaux d'Europe puisent leurs
» jugemens sur le caractère national et les in-
» stitutions du peuple des Etats-Unis. Tout ceci
» serait très ridicule, si ce n'était pas propre à
» produire de très fâcheux effets. Les traits de
» la médisance laissent des traces profondes;
» et je vois avec peine qu'on cherche à nous
» aliéner tout-à-fait d'une nation qui fut au-

---

(1) Les divers passages qu'on trouve en caractères italiques, sont ou des citations, ou des idiotismes, ou des passages écrits en français dans l'original.

(Note du traducteur.)

» trefois la nôtre, pour laquelle nous avons si
» long-temps nourri une affection qu'on eût vu
» s'accroître avec notre force et notre prospé-
» rité, si la plume encore plus que l'épée n'a-
» vait travaillé à la détruire. »

Je vous présente les réflexions de notre ami sous une forme un peu plus oratoire qu'elles n'ont été émises; mais je ne vois pas de raison d'en rompre le fil pour y intercaler les miennes, qui n'étaient certainement ni si bien exprimées ni aussi appropriées au sujet.

LETTRE V.

Visite à Philadelphie. — Observations sur la société des Amis. — *Lois et institutions de William Penn. — Code pénal. — Abolition de la traite des Noirs. — Affranchissement des esclaves dans les états du Nord. — Condition des nègres dans ces états.*

Philadelphie, mai 1819.

Je n'ai pas encore eu un moment à moi depuis mon arrivée dans cette ville. Les familles pour lesquelles nos amis de New-York et de Jersey nous avaient donné des lettres, nous ont accueillies de la manière la plus aimable et la plus empressée; et plusieurs autres, sans avoir besoin d'aucune recommandation de ce genre, et sur notre seul titre d'étrangères, ont imité leur exemple. Elles ne nous ont pas laissé le temps, je ne dis pas de penser à nos amis de

l'ancien monde, mais de leur donner par écrit des marques de notre souvenir.

On m'avait donné à penser que les citoyens de Philadelphie devaient être moins affables envers les étrangers que ceux de New-York : l'expérience n'a pas confirmé l'opinion que je m'étais formée à cet égard. Nous devons rendre un témoignage sincère en faveur de leur urbanité. On trouve, il est vrai, au premier abord, quelque chose de froid et de grave dans l'air et les manières des habitans de cette ville, comparativement aux manières vives et ouvertes de ceux de New-York ; du moins tel est le jugement que nous en portâmes ; mais peut-être ce jugement fut-il influencé par le souvenir de l'aménité si exquise de l'aimable société que nous venions de quitter sur les bords du Rariton et à *** en Pensylvanie. Cette froideur, au reste, se dissipe par degrés à la fréquentation, et ce qui en reste peut être attribué au caractère du grand philantrope fondateur de la ville, et par là excite une sorte de respect.

Bien que nous ayons trouvé quelque *quiétisme* dans la société, nous y avons remarqué moins de *quakerisme* que nous ne comptions; et j'avoue que je fus un peu désappointée, lors-

qu'en faisant pour la première fois le tour d'un salon, mes yeux n'y aperçurent nulle part l'habit brun-clair des fils de Penn. Il est très vrai qu'un homme n'en vaut pas mieux par cela seul qu'il porte un habit de cette couleur ; mais je crois qu'il est souvent meilleur, quand il appartient à la société des *Amis*. Rien ne m'a jamais plus peinée que le ridi- qu'on lance inconsidérément contre les membres de cette société des *Amis*. Je ne veux pas les appeler *quakers*, parce qu'ils repoussent ce nom ; il leur fut donné en dérision par des gens qui remarquèrent la singularité de leur langage et de leurs manières, mais qui n'étaient pas capables d'apprécier les vertus modestes qui les distinguaient bien plus encore de toutes les sectes religieuses et de toutes les associations qui existent sur la surface du globe.

Les enfans du pacifique et bienfaisant William Penn ont hérité non-seulement du costume de ce bon patriarche, mais aussi de ses mœurs simples, de son active philantropie, de sa douce tolérance et de son infatigable charité ; ils ne pensent pas le mal, et ne recherchent pas la louange.

Les annales du genre humain ne nous offrent

pas un nom plus cher à l'humanité et à la liberté, que celui de Penn. Cet ami de ses semblables réunit toutes les vertus, et posséda les qualités grandes aussi bien que les qualités aimables. Son intrépidité brava le courroux du pouvoir ; son humilité chrétienne méprisa les leurres de l'ambition ; et, tandis que son courage résistait à la persécution, sa douce bienveillance ne condamna jamais l'opinion des autres. Sa religion n'était pas dogmatique ni sa vertu austère. Il était tolérant parmi les bigots, inflexible devant les tyrans, patient avec les factieux, humain envers les criminels, franc et juste avec le sauvage comme avec l'homme civilisé. Qu'elle doit être fière la république qui a été fondée par un tel homme, et qui, par son histoire, a constamment honoré le nom de son fondateur ! Et combien elle est digne de vénération cette société, dont il fut l'un des premiers membres ; qui imite ses œuvres de bienfaisance et de miséricorde, et, à son exemple, tempère les rigueurs de la justice envers les criminels, soulage les malades, les pauvres et les prisonniers, enseigne la vertu aux âmes vicieuses, l'humanité aux cœurs durs, et, par ses soins et ses consolations, adoucit toutes les misères de la vie !

Quel calme et quel silence régneraient dans ce monde maintenant si bruyant, si toutes les sectes et les associations se confondaient dans la société des *Amis!* Nous vivrions, il est vrai, sans beaucoup pécher et sans beaucoup souffrir, mais aussi sans exercer la moitié de ces facultés corporelles et mentales que le conflit des passions humaines met en jeu. Serait-ce un bien, serait-ce un mal pour nous? C'est ce qu'il n'importe guère de rechercher, parce qu'il y a aussi peu de chances que nous devenions tous *amis*, qu'il y en a que nous devenions tous des anges; mais, dans l'état où est notre globe, théâtre de bruit et de querelles, il est doux de voir ces enfans de paix s'avancer tranquillement au milieu de la tourbe insensée, et ne songer qu'à pratiquer une vertu sans faste et une charité sans ostentation.

Ce fut avec un grand plaisir que j'appris, au bout de très peu de temps, que beaucoup de gens qui ne se font remarquer par aucune singularité de costume ou de langage, appartiennent néanmoins à la société des *Amis*, se font gloire d'en être membres, et sont fiers de faire remonter leur origine jusqu'aux hommes paisibles qui les premiers s'établirent sur le sol de leur pays.

Ici la société s'est très sagement relâchée sur quelques-unes de ses règles. Il n'est plus nécessaire que ses membres renonçent à d'innocens amusemens, ni à une honnête profession, et ils ne regardent plus comme des choses importantes d'employer, en parlant à quelqu'un, la seconde personne du singulier, et de préférer à tous autres le drap brun-clair et la soie gris de perle. Quant à la pureté de leurs mœurs et à la droiture de leurs actions, ils les ont conservées intactes; c'est là le point essentiel et les seules conditions de rigueur. Un membre de la société doit être honnête homme; après cela, il peut porter tel habit qu'il lui plaît. Il est à remarquer aussi que les *Amis* montrent aujourd'hui beaucoup d'indulgence pour les folies et même les fautes de la jeunesse. Un jeune homme qui se conduit mal est réprimandé en secret, et on lui donne un temps assez long pour rentrer dans les voies de la sagesse et réformer ses habitudes vicieuses, avant de l'expulser de la société. Aussi l'expulsion est-elle regardée comme une tache à la réputation d'un homme, même par ceux qui appartiennent à d'autres sectes, parce qu'il est reconnu qu'on n'y a recours que dans le cas où le vice est fortement enraciné et le manque de probité bien prouvé.

Il est sans doute fort sage, à mesure que les richesses augmentent, et que le luxe et les raffinemens qui en sont la conséquence s'introduisent dans le pays, que cette vertueuse société abandonne quelques-unes de ses règles les moins importantes et qui, dans un siècle moins avancé en civilisation, convenaient à la condition de ses membres, tendaient à leur conserver des mœurs simples, et détournaient leurs pensées de toute espèce de faste et d'amusemens frivoles. Si elle ne se pliait pas jusqu'à un certain point aux usages du temps, ses membres cesseraient de se plier à ses règles, et cette école de vraie philosophie chrétienne serait abandonnée comme le fut celle des inflexibles stoïciens, lorsque les progrès des lumières rendirent ses règles importunes et même ridicules. En applaudissant au bon sens et même à l'esprit libéral des membres de la société des *Amis*, si supérieure en cela à tant d'autres associations où un attachement scrupuleux aux formalités extérieures a trop souvent survécu aux principes et à l'esprit qui leur avaient primitivement servi de base, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que, par cette sagesse, non-seulement elle s'est assuré une existence plus durable, mais encore elle a opposé

un plus grand obstacle aux progrès du luxe, qu'elle n'eût pu le faire par une résistance plus opiniâtre.

Quand on observe avec un peu d'attention les habitans de cette ville morale et bien réglée, on remarque un plus grand soin apporté à la propreté ainsi qu'à la simplicité de la mise chez les membres de la société des *Amis*, que chez ceux de toute autre congrégation. Les jeunes filles, il est vrai, portent souvent des fleurs et des plumes, même dans l'assemblée religieuse; mais il n'est pas rare de les voir s'en dépouiller, lorsque chez elles les ans tuent la vanité en détruisant la beauté. Au reste, à l'air plus posé de la maîtresse de la maison, aux manières plus réservées de toutes les personnes de la famille, et quelquefois par le secours des portraits en bonnets ronds et en fichus bien empesés, qui tapissent les murailles, on peut distinguer la demeure de ces enfans de la paix et des bonnes œuvres, de celle de tous les autres citoyens.

Je n'aime guère les modes de nos ancêtres, et quelque absurdes que soient souvent les nôtres, elles sont en général de meilleur goût. Je ne voudrais donc pas voir tout un peuple sous l'accoutrement des *Amis*; mais j'ai pensé quelquefois que je ne serais pas fâchée de voir

les filles des républiques américaines habillées avec cette simplicité qui forme la beauté essentielle de tout ce qui appartient à une jeune démocratie. Je dirai toutefois des femmes de Philadelphie ce que j'ai dit ailleurs de celles de New-York, que, bien que vêtues des plus riches soieries de France et des Indes, elles sont toujours mises avec une décence convenable, et ne sont pas, comme ailleurs, vêtues de manière à donner mauvaise idée des mœurs de leur nation. Vous me trouverez peut-être un peu pédante pour mon âge, mais je ne puis m'empêcher de juger en partie du caractère national d'un peuple, par la forme générale des vêtemens qu'il porte. On ne saurait toujours prendre des manières froides et une orgueilleuse pruderie pour de sûrs garans de la pureté de l'âme; mais quand les vêtemens sont arrangés avec décence et simplicité, on est disposé à croire à la modestie et à la raison des femmes. Je ne puis encore tout-à-fait accorder la dernière qualité aux jeunes Américaines, mais je leur reconnais pleinement cette innocence de cœur qui empêche leur gaîté d'outre-passer en aucune occasion les bornes de la décence; et quoiqu'elles nous donnent quelquefois lieu de sourire de leur vanité, jamais nous n'avons à rougir de leur immodestie.

Il serait trop long de vous citer les lois humaines et les sages institutions dont ce pays est redevable à la société des *Amis*. Penn fut un de ces hommes rares qui apprirent la charité à l'école de l'oppression. A une époque où les catholiques persécutaient les protestans, ou les protestans les catholiques, selon que l'un ou l'autre parti obtenait la prépondérance ; où les défenseurs de l'église réformée, après avoir combattu pour la liberté de conscience, refusèrent aux autres cette liberté pour laquelle ils avaient versé leur sang, et mirent en vigueur des lois cruelles contre tous ceux qui s'écartaient de ses doctrines et de ses formes, le doux, mais courageux Penn non-seulement défendit pour lui-même le droit de liberté d'opinion religieuse, mais encore le revendiqua pour tous ses semblables. S'étant uni à une secte obscure et persécutée qui professait l'amour de la paix et pratiquait des bonnes œuvres, au milieu d'un monde où régnaient la bigoterie et l'égoïsme, on le vit, avec l'énergie de la vertu insultée et de la liberté outragée, affronter un tribunal inique (1). Après avoir subi des em-

(1) La vigoureuse allocution de William Penn à un jury de Londres ne sera jamais oubliée par les Anglais.

prisonnemens, des amendes et des outrages, et souffert tout ce qui pouvait exciter l'indignation et le désir de la vengeance dans l'âme d'un homme, ce chrétien bienfaisant, ce véritable philosophe, employa sa fortune à procurer un havre de repos, non-seulement à ses frères persécutés, mais encore aux persécutés de toutes les sectes et de tous les pays. Une colonie de ces infortunés fut fondée par lui dans les déserts du Nouveau-Monde. Là, il organisa un gouvernement, tel que le pouvoir fût en vénération au peuple, et que le peuple fût garanti des abus de ce pouvoir ; et il déclara que nul homme reconnaissant l'existence

---

On l'avait traduit devant le tribunal d'Old-Bailey, pour avoir parlé en public conformément aux règles de sa secte. Le jury, après avoir écouté sa magnanime défense, rendit un verdict portant : *Coupable seulement d'avoir parlé dans Grace-Church-Street.* La cour déclara que ce n'était pas un verdict, et ordonna avec menaces aux jurés de reviser leur sentence. Penn alors leur cria : *Vous êtes Anglais! songez à vos priviléges! n'abandonnez pas vos droits!* Aussi pleins de grandeur d'âme que le prévenu lui-même, les jurés demeurèrent enfermés pendant toute la nuit sans feu et sans alimens, et quand la cour s'assembla le lendemain matin, ils rendirent un verdict de *non coupable.* On les condamna à une amende de quarante marcs chacun, et on les envoya en prison avec l'accusé.

d'un Dieu, et vivant paisiblement dans la société, ne pourrait être molesté à cause de ses opinions religieuses, ni forcé de contribuer à l'entretien des ministres d'une religion quelconque.

Ces principes de liberté civile et religieuse ne furent jamais abandonnés par les colons, et formèrent un contraste frappant avec la bigoterie des puritains de la Nouvelle-Angleterre et des luthériens de la Virginie. Penn ne fut pas, il est vrai, le premier à établir l'égalité religieuse comme un droit. Cet honneur est dû à Léonard Calvert, catholique romain, qui, en 1634, environ un demi-siècle avant que Penn vînt s'établir sur la Delaware, avait proclamé les mêmes principes dans la nouvelle colonie du Maryland ; mais les sages décrets de ce fondateur du Maryland furent annulés par l'autorité de la métropole, d'abord pendant le triomphe du puritanisme, sous Cromwell, et ensuite, après celui du luthérianisme, sous Guillaume, quand des évêques protestans furent établis, en vertu d'une loi, dans une province dont les principaux habitans étaient catholiques. La Pensylvanie devint célèbre parmi les autres colonies, comme l'asile des hommes persécutés pour leur croyance. Les calvinistes

pouvaient se réfugier à la Nouvelle-Angleterre, les luthériens en Virginie ; mais les forêts de la Pensylvanie offraient un refuge aux hommes de toutes les sectes ; et, à l'époque de la révolution, cet état fut du petit nombre de ceux qui n'eurent pas à abroger des lois intolérantes contre la liberté religieuse, ni à détruire les priviléges de quelque culte dominant.

L'humanité est aussi redevable à William Penn des premières bases de ce beau code pénal qui fait aujourd'hui l'admiration des publicistes éclairés de tous les pays. En maintenant la peine de mort contre l'assassin, cet homme si doux semble plutôt avoir rendu la sentence du *sang pour le sang*, conformément à la loi divine telle qu'elle est exposée dans l'Ancien-Testament, que d'après la conviction de son utilité. Le code de ce législateur humain fut réformé par le gouvernement anglais, de même que les décrets tolérans de Calvert. Après la révolution, grâce aux efforts de quantité de philantropes, à la tête desquels on distingua le vénérable Franklin, William Bradford, Caleb Lowndes et le docteur Rush, le code du fondateur de la Pensylvanie remplaça encore une fois les lois sanguinaires de la vieille Angleterre. Vous connaissez sans doute les écrits du docteur Rush sur ce

sujet. Je me rappelle d'en avoir lu un où il discute habilement la question de savoir, s'il est juste et politique de punir de mort même un meurtrier. Il s'efforce, je crois, de réfuter l'explication du passage en vertu duque Penn avait adopté cette disposition. Je ne sais jusqu'à quel point la réfutation, en ce cas, est possible, mais elle ne me paraît pas importante. La loi de Moïse n'est ni la loi des chrétiens, ni la loi des nations; et si nous nous dispensons de la suivre dans d'autres cas, on doit nous le permettre dans celui-ci.

La république de Pensylvanie a, dans son code général, comme antérieurement sur la question de la liberté religieuse, donné un bel exemple de sagesse et d'humanité aux autres états; ils ne tardèrent pas à le suivre. Dans toute l'étendue de l'Union, la peine de mort est aujourd'hui abolie pour tous les crimes, excepté le meurtre commis avec préméditation; tous les châtimens publics, et toutes punitions corporelles autres que l'emprisonnement et un travail proportionné aux forces du prisonnier, ont été également abolis (1). Les désirs du docteur Rush et de quel-

(1) Il faut dire que ce code a été modifié dans quelques états du Sud, en ce qui concerne les esclaves. La

ques autres philantropes, n'ont pas encore été remplis, relativement à l'abolition de la peine de mort, pour les cas de meurtre prémédité. En considérant l'atrocité de ce crime, on sent qu'il n'existe pas de châtiment assez sévère pour le punir; mais avec cette conviction, on peut encore demander si la peine de mort a été sagement choisie. *L'emprisonnement solitaire* (ou le secret) est une peine plus terrible et plus redoutée que la mort. Dans les prisons des Etats-Unis elle a dompté les criminels les plus endurcis, et leur a fait souffrir des tortures mentales qu'ils auraient voulu échanger contre les horreurs passagères de l'échafaud (1). Ce n'est donc pas par pitié pour le coupable que la modification dont je parle a été proposée.

---

piraterie, jusqu'à ces derniers temps, avait toujours été punie de mort; une loi du congrès a dernièrement commué cette peine en celle d'un emprisonnement rigoureux, excepté dans certains cas d'une gravité particulière. Un acte de trahison ouverte (pour lequel personne encore n'a été condamné), et le cas d'être arrêté en mer faisant la traite des esclaves, sont les autres crimes auxquels les lois des Etats-Unis appliquent la peine capitale.

(1) *L'emprisonnement solitaire* est quelquefois temporairement infligé, suivant le régime des prisons de Philadelphie, soit dans le cas de crimes très graves, soit surtout

On prétend que le but principal des punitions juridiques est l'exemple. Je ne sais pas jusqu'à quel point le législateur doit se laisser guider par ce principe ; mais ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il doit faire en sorte que l'exemple, c'est-à-dire, que l'effet de la sentence du juge et des souffrances du condamné sur l'esprit des spectateurs, soit moral et puissant. Ne doit-il pas prendre garde que la pitié pour le criminel n'aille jusqu'au point de diminuer l'horreur de son crime, et que notre indignation ne soit détournée de son objet utile et moral par une vive impression sur notre sensibilité physique ? Là où les exécutions sont fréquentes, au reste, on a remarqué qu'elles rendent l'âme insensible aux souffrances du condamné, et par conséquent ne produisent qu'un effet décidément pernicieux. Accoutumer l'homme à voir couler le sang, c'est travailler à rendre son cœur féroce. Une foule immense d'Anglais, hommes, femmes et enfans, entourent l'échafaud de l'assassin ou du voleur, avec une avide curiosité, comme les Français, durant les sanglantes tragédies de Robespierre,

---

pour dompter des caractères extrêmement vicieux. La durée de cette peine est proportionnée à la conduite du prisonnier.

entouraient celui d'un citoyen vertueux, d'un courageux philosophe, uniquement pour se procurer des émotions, ou peut-être pour voir comment la malheureuse victime subirait son sort. Au contraire, là où les exécutions sont rares, elles excitent naturellement une horreur sans mélange; l'atrocité du crime et la perversité du coupable disparaissent par l'effet d'une violente impression sur nos organes; celui que notre bouche maudissait, et dont l'aspect seul glaçait notre cœur, est métamorphosé tout-à-coup en un objet de compassion; et nous oublions ses noirs forfaits quand son sang ruisselle à nos pieds; l'assassin, à nos yeux, n'est plus le misérable auquel on vient d'arracher la vie, mais l'exécuteur mercenaire de cet acte barbare. Est-elle sage la loi qui se joue ainsi de nos sentimens moraux? Pour prouver ce que je viens d'avancer, je n'ai pas besoin de m'appuyer sur les raisonnemens des philantropes; j'ai en ma faveur le témoignage de quantité de citoyens des républiques américaines; et je puis affirmer, d'après eux, que lorsque les exécutions sont rares, comme elles le sont dans cet heureux pays, elles ne produisent d'autre effet que d'exciter de l'horreur à la vue des souffrances infligées au condamné, et de la commisération pour le malheureux qui

les endure. Cela est si vrai, qu'une fois ou deux, l'exécution d'un pirate convaincu des crimes les plus atroces, a offert ici l'apparence d'un martyre : lorsqu'on le tira de la prison pour le mener à la mort, la foule se porta sur son passage, et le contempla avec tout le respect que les citoyens de Rome montraient pour le général vainqueur qui rentrait dans leurs murs, au milieu des honneurs du triomphe. L'enthousiasme général gagna le criminel lui-même, et il monta à l'échafaud avec la majesté de Kemble (1), lorsque, dans le rôle de Coriolan, il vient s'asseoir au foyer de son ennemi ; la scène se termina par une procession du peuple au cimetière, et les rites de la sépulture chrétienne. Une exécution transformée de la sorte en une tragédie héroïque, approche un peu de la farce, et manque nécessairement son but ; mais peut-il en être autrement dans un pays où les yeux de l'homme ne sont point habitués à la vue des souffrances de son semblable ? La faute n'en est pas au peuple, mais à la loi..... Que dis-je ? la loi ici est faite par le

---

(1) Le premier tragédien anglais de l'époque actuelle. Cet acteur a quitté son pays depuis quelques années pour passer sur le continent. Il réside aujourd'hui à Genève.
(Note du traducteur.)

peuple ; la faute est donc à lui, et il est temps qu'il la répare.

Je dois vous faire remarquer qu'il ne me semble pas que la terreur de l'exemple soit l'effet qu'on se propose d'obtenir ici de la peine de mort; et je suis portée à croire que si on la maintient dans le code, c'est d'après la persuasion que, pour le cas le plus grave du crime de meurtre, la justice, abstraction faite de toute considération étrangère, demande *le sang pour le sang*. Mais ce principe de parfaite rétribution, ne peut exiger qu'on produise un effet pernicieux sur les mœurs et les sentimens du peuple, ni qu'un citoyen soit chargé des fonctions de bourreau, fonctions qu'un homme ne devrait jamais être appelé à remplir. Il est rare, à la vérité, que ce ministre de la mort soit mis en réquisition dans ces bienfaisantes républiques; la valeur de la vie d'un être humain y est connue, la dignité de l'homme sentie et appréciée. La loi ne peut le molester sans sujet, et la justice, excepté pour le dernier des crimes, demander le sacrifice de sa vie. Ce n'est pas pour l'avantage des criminels, mais pour celui de la société, que j'unis mes vœux à ceux des philantropes américains qui désirent voir rayer de leur code la peine de mort.

L'humanité a encore de grandes obligations à la société des *Amis*, pour son opposition active et persévérante à la continuation de l'odieuse traite des noirs, et ses infatigables efforts pour obtenir l'abolition de cet infâme trafic ; efforts qu'aucun obstacle ne put ralentir jusqu'à ce qu'ils eussent été couronnés d'un plein succès. Il est beau de voir les simples et modestes amis de l'homme élever leurs voix dans les deux hémisphères contre le plus atroce de tous les crimes qui aient souillé l'histoire moderne. Toutes les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale peuvent prétendre à l'honneur d'avoir cédé, avec une lenteur et une répugnance marquées, à l'exemple des Européens, qui allèrent chercher sur les côtes de la malheureuse Afrique des hommes pour en trafiquer, et d'avoir vigoureusement résisté aux décrets barbares de la mère-patrie, qui fit du nouvel hémisphère le marché où elle vendait les infortunées victimes de son avarice. Les premières lois des colons de la Nouvelle-Angleterre concernant cet objet, réfléchissent sur ce peuple naissant, une gloire dont ses descendans peuvent être fiers. La lutte des assemblées législatives de cette colonie contre l'autorité suprême de la métropole, pour empêcher, dès l'origine de cet abominable trafic, l'importation des

noirs sur le territoire de la colonie, figurera avec non moins d'honneur dans les annales de ce pays, que ses nobles efforts pour conquérir l'indépendance nationale.

Dès que la société des *Amis* se fut établie en Pensylvanie, elle s'opposa au trafic des noirs; et si elle eût formé la majorité de la population (ce que ses institutions libérales tendaient à empêcher), il est probable que les Européens marchands d'hommes, auraient trouvé qu'il était impossible de transplanter des esclaves noirs sur les rives de la Delawarre ; toutefois il faut se rappeler que, sur ce point, la volonté de la métropole était inflexible, et qu'un décret de prohibition absolue, rendu en Pensylvanie, eût été traité comme celui de la province de Massachussets. On ne tenta donc pas l'impossible; mais nombre de dispositions restrictives furent adoptées, et les marchands étrangers ne purent jamais s'assurer d'un marché pour les esclaves africains, au nord du Maryland.

Un fait remarquable, et qui plaide fortement en faveur de la liberté civile et religieuse (si dans le siècle présent ces deux libertés peuvent avoir besoin d'être défendues par des argumens), c'est que dans les provinces où l'autorité de la métropole fut impuissante pour établir une église

privilégiée, le commerce des esclaves fut regardé, dès le principe, avec horreur. La religion y fit naître dans tous les cœurs des scrupules qui fixèrent promptement l'opinion sur un trafic si odieux, quand on le considère sous le rapport moral et politique; tandis que, dans les états européens soumis au joug d'orgueilleuses hiérarchies, et dans les colonies où la suprématie de l'église anglicane avait été établie par la loi, les esprits furent lents à reconnaître tout ce qu'il a d'infâme et d'abominable. On ne saurait douter cependant que la différence de climat entre les provinces du midi et du nord de l'Amérique anglaise n'ait contribué encore plus que la différence de principes religieux de leurs habitans respectifs, à produire une répugnance plus marquée pour le commerce des esclaves dans une région que dans l'autre. Nous ne pouvons néanmoins interroger l'histoire des divers états de l'Union, sans compter pour quelque chose la différence d'influence de la religion dans les pays où ses principes furent inculqués librement dans les esprits, et dans ceux où ses formes furent établies par des édits coercitifs.

Les terres basses et marécageuses qui s'étendent le long des côtes et des grandes rivières des provinces du Sud, chargent l'atmo-

sphère de miasmes putrides qui engendrent des maladies fatales à la population blanche. Cette circonstance fit naître la tentation d'employer des Africains, au tempérament desquels le climat devait être moins pernicieux, et les colons ne surent pas résister aux offres des marchands d'esclaves (1). Il ne faut pas oublier cependant que la Virginie, lorsqu'elle était encore une colonie anglaise, eut horreur du crime qu'on l'avait engagée à commettre. Les amis de l'humanité se rappellent avec plaisir ses représentations adressées au trône britannique pour qu'il la délivrât de l'esclavage, de ce fléau domestique dont on l'avait affligée : quant à la manière dont ces représentations furent écoutées, les amis de ce trône n'aiment pas à se la voir rappeler.

L'histoire de l'esclavage des noirs est à la fois la honte et l'honneur de l'Amérique : la honte, elle la partage avec le reste du monde civilisé ; l'honneur lui appartient tout entier. Placée dans une position qui lui offrait toutes les tentations possibles de recourir à l'impor-

---

(1) Il est honorable pour la Géorgie d'avoir résisté pendant plusieurs années à l'importation des esclaves sur son territoire.

tation des esclaves ; sollicitée d'abord par les voies de la persuasion et de la flatterie, et ensuite contrainte par l'autorité de la métropole d'adopter cette mesure inhumaine, elle protesta hautement lorsque toutes les nations de la terre gardaient le silence, et elle osa, sans consulter sa faiblesse, prendre contre un puissant empire le parti des malheureux esclaves jetés sur ses bords. Elle fut la première à abolir la traite, d'abord par les lois des divers états, parmi lesquels celui de la Virginie donna l'exemple, et ensuite par une loi du gouvernement fédéral : plus de douze ans avant que le parlement anglais ne décrétât l'abolition de la traite, elle avait été abolie en Amérique par un acte du congrès. Il y a vraiment quelque chose de grand, de beau et d'admirable dans l'effet de la liberté sur le cœur humain. Ce congrès était composé en grande partie de représentans des états où l'esclavage était en vigueur, d'hommes qui possédaient des esclaves. Si, pour prononcer l'abolition de la traite, les Anglais eussent attendu que les planteurs des Indes occidentales votassent en faveur de cette mesure, quand aurait-elle été adoptée? Je ne cherche pas à faire une comparaison injurieuse. Je sais qu'il y a eu parmi

les planteurs des Indes occidentales quelques hommes qui, par leurs vues nobles et désintéressées, se sont distingués de la tourbe des opposans à l'abolition de la traite; si, chez les Américains, c'est le petit nombre qui formait l'opposition et la masse qui penchait du côté de l'humanité et d'une sage politique, il faut l'attribuer aux institutions plus libérales sous l'empire desquelles vivaient les planteurs des Etats-Unis.

Aujourd'hui que la question de la traite a été tant discutée, et qu'on s'étonne qu'on ait pu mettre en doute l'illégalité et l'inhumanité de cet infâme trafic, il est difficile de bien apprécier la conduite des colonies américaines qui, plus d'un siècle avant que l'attention de l'Europe fût tournée sérieusement vers les horreurs de ce criminel négoce, rendaient des décrets pour le prohiber. Quoi qu'il en soit, il fut impossible à aucune des provinces d'obtenir du gouvernement britannique la sanction d'une loi d'abolition de la traite, et elle ne fut sanctionnée qu'à l'époque de la révolution, où les gouvernemens des divers états de l'Union prirent pour règle la volonté nationale. A partir de cette époque, toutes les assemblées portèrent l'une après l'autre des peines contre un

crime qu'elles avaient si long-temps dénoncé en vain; et là où les circonstances permettaient la prompte application du remède, elles fixèrent l'année de l'affranchissement des esclaves noirs. Dans les états situés au nord du Susquehanna, où les esclaves étaient en petit nombre, cette mesure fut exécutée presque sans inconvéniens, ou du moins ceux qui en résultèrent ne furent que passagers. Dans le midi, où la population noire est très nombreuse, et pour ainsi dire enracinée sur le sol, il faudra peut-être attendre encore bien des années pour pouvoir concilier les intérêts des maîtres avec la justice due aux esclaves, et établir entre toutes les républiques confédérées cette glorieuse égalité à laquelle elles aspirent dans leur régime moral et politique.

Il n'appartient pas à une étrangère jeune et inexpérimentée de suggérer des remèdes à un mal qui long-temps a fixé l'attention des philantropes et des hommes d'état du pays, et qui a jusqu'à présent résisté à leurs efforts sans fatiguer leur persévérance. Ces remèdes ne sauraient non plus être proposés par des hommes qui habitent des contrées éloignées ; la plupart savent seulement que les républiques du Sud sont déshonorées par l'esclavage des noirs;

ils ne réfléchissent pas à la manière dont il y fut introduit, ni à l'époque de cette introduction ; ils ne s'enquièrent pas de tout ce qu'on a essayé pour soulager la misère des esclaves, et finalement compléter leur affranchissement ; et ne considèrent pas les difficultés qui peuvent arrêter les efforts de la philantropie, les incertitudes et les craintes qu'il faut éprouver, les intérêts qu'il faut sacrifier, les conséquences qu'il faut braver. Tous ceux qui ne connaissent pas, ou qui ne pèsent pas avec calme toutes ces circonstances, ne sauraient, à mon avis, juger impartialement la conduite des planteurs américains ; et, quoiqu'ils puissent être au nombre des hommes généreux qui déplorent le plus sincèrement l'existence du mal, ils ne sont probablement pas, je le répète, les plus propres à en indiquer le remède.

Il y a véritablement dans l'histoire de l'esclavage des Africains, quelque chose de si révoltant, que l'on peut bien pardonner un excès de zèle qui, prenant sa source dans une vertueuse indignation, oublie la stricte mesure de l'équité, et fait tomber trop fortement le poids du crime sur ceux qui en souffrent la continuation avec crainte et regret. Avec un peu de bonne foi, il n'est pas permis de douter que tels ne soient les sentimens de la majeure partie des blancs qui com-

posent la population de la Virginie. Il n'est pas nécessaire de s'en rapporter à l'opinion qu'ils expriment dans la conversation; il suffit de consulter l'histoire de leur pays, les divers édits rendus par leurs législateurs, leurs inutiles pétitions au trône, et la mention faite de la continuation forcée de la traite parmi les griefs qui justifièrent la séparation des colonies américaines d'avec l'empire britannique, pour reconnaître combien peu ils tardèrent à déplorer le mal, et avec quelle ardeur ils cherchèrent à l'étouffer dès sa naissance. La première assemblée de la république devenue indépendante, s'occupa d'en arrêter les progrès au milieu des embarras de la guerre et de la révolution; elle prohiba à jamais la traite, et presque toutes les sessions ultérieures offrent quelque preuve que l'esprit public était toujours tourné vers les moyens d'adoucir les rigueurs de l'esclavage, ou plutôt de l'abolir complètement. Les esprits les plus éclairés pensent que c'est là où il faut en venir, et que des demi-mesures ne peuvent améliorer la situation de l'esclave ni celle du maître. Tous les écrits que j'ai lus sur le sujet de l'esclavage, et même les lois qui ont d'abord prescrit, puis rapporté, comme inefficaces ou pernicieuses, des mesures qui n'allaient pas droit à la racine du mal, semblent indiquer l'af-

franchissement des esclaves, comme l'unique remède, et celui qu'il faudra définitivement adopter.

Depuis plusieurs années, on a suivi avec vigueur un plan de colonisation. Les partisans de ce système, et les principaux membres des sociétés formées pour le mettre à exécution, étendent leurs vues jusqu'à proposer l'éloignement d'une portion assez considérable des esclaves, pour rendre l'affranchissement des autres praticable; il est clair, toutefois, que pour que ces vues produisent un avantage national, il faut qu'elles deviennent une affaire nationale. Le rapport du comité nommé par la première assemblée de la Virginie (après la révolution) pour réviser les lois de la république, contient un amendement par lequel on proposait d'instruire tous les noirs aux frais de l'état, et ensuite de les expédier dans des navires pourvus d'armes et d'instrumens aratoires, à la côte d'Afrique, ou ailleurs, en leur assurant la protection de la république, jusqu'à ce qu'ils se fussent établis en corps de nation. Après une longue discussion, ce projet fut abandonné, soit par le manque de fonds, soit par le défaut de persévérance dans les intentions bienveillantes en faveur des esclaves. On a aujourd'hui conçu l'idée d'ap-

proprier à cet objet les fonds provenant de la vente des terres nationales. Diverses circonstances me portent à penser que ce projet, loin d'être chimérique, est très praticable, surtout s'il trouve des partisans parmi les planteurs du midi (1).

Je n'ai pas encore répondu à vos questions, ni à celles de votre ami, concernant l'état de la population noire dans la partie des républiques du Nord que j'ai visitées jusqu'à présent; si j'ai tardé à aborder ce sujet, c'est uniquement parce que je n'ai pas voulu le faire avec précipitation.

Il m'a paru, autant que mes propres observations et les informations que j'ai prises peuvent justifier cette opinion, que, sur aucun point, la conduite des Américains n'a été représentée sous de plus fausses couleurs, qu'en ce qui concerne le traitement qu'ils font éprouver aux nègres, et la condition de cette partie de la population des Etats-Unis. Les impressions qu'éprouve un Euro-

---

(1) Une motion sur ce sujet fut faite à la dernière session du congrès, par M. Meigs de New-York. Il proposa d'acheter tous les esclaves à un prix réglé d'avance, de les équiper convenablement, et de les envoyer à la colonie établie sur la côte d'Afrique, en leur assurant la protection de la république, comme on l'avait proposé antérieurement dans l'assemblée de la Virginie.

péen en débarquant dans une des villes du nord de ce pays, sont diverses, et parfois contradictoires. Lorsqu'il voit une foule de nègres assemblés au coin d'une rue, ou qu'il découvre la face de *sable* (1) et les traits grossiers d'une négresse sous un chapeau de satin amaranthe, cette vue le blesse et lui inspire un dégoût subit pour le pays dont la population offre un mélange si bizarre. D'un autre côté, ce sont des étrangers qui manifestent une répugnance extrême à être servis par des mains noires, que j'ai entendus se plaindre des préventions des Américains contre les nègres. J'ai eu si peu d'occasions de remarquer ces préventions chez eux, qu'en me rappelant combien il y avait peu d'années que les citoyens noirs étaient leurs esclaves, j'ai été long-temps sans pouvoir comprendre comment ils n'en montraient pas davantage. Je crois, au reste, que la cause même que je m'étais attendu à voir agir d'une manière opposée, est précisément celle des sentimens doux et bienveillans qu'ils témoignent pour leurs esclaves affranchis. On avait tant parlé et tant écrit en faveur des malheureux

---

(1) Cette figure est empruntée à l'art héraldique : en termes de blason, le *sable* est la couleur noire.

(Note du traducteur.)

Africains ; on les leur avait si souvent présentés comme des objets de compassion ; la traite avait été pendant tant d'années continuée, au mépris des lois de leurs assemblées coloniales, qu'il est permis de penser que la majeure partie d'entre eux a été graduellement conduite à les aimer par un esprit d'opposition politique, plutôt que par la douce impulsion de la pitié et de l'humanité.

Il y a une autre cause qui, dans les états du Nord, excite généralement l'intérêt en faveur des Africains ; c'est leur condition dans les vieilles républiques du Sud. La compassion que l'on ressent en Angleterre pour la population noire des Antilles, ne peut égaler celle qu'on éprouve aux Etats-Unis pour des hommes qui sont retenus en esclavage dans le sein même de ce pays. La chaîne fédérale qui lie entre eux les divers états de ce vaste empire, semble rapprocher les uns des autres les habitans des extrémités les plus opposées, et leur inspirer une conformité d'opinions et de sentimens. Ce qui déshonore une partie de l'Union, est ressenti comme une honte par la nation entière. L'impression de ce genre, produite dans les états du Nord et de l'Ouest par le tableau de l'esclavage qui existe dans les états du Sud, tout en redoublant leur désir de hâter le

jour qui doit y mettre un terme, éveille et nourrit une animosité peut-être déraisonnable et injuste envers les malheureux maîtres d'hommes plus malheureux encore. Les planteurs des états du Sud ont bien mérité de leur pays pour l'énergie et le patriotisme qu'ils ont montrés à l'heure du danger. Ils ont défendu la patrie dans le sénat, et sur le champ de bataille, lorsqu'un ennemi formidable est venu des bords opposés de l'Atlantique menacer les droits et la vie des citoyens de l'Amérique. S'ils ont encore à rougir d'une institution qui est à la fois pour eux un fléau et une honte, tandis que leurs frères, plus heureux, en sont affranchis, que ceux-ci n'attribuent pas cet avantage à une plus grande somme d'humanité ou de justice, mais à des circonstances plus favorables qui leur permirent, dans le principe, de résister à l'invasion du mal, d'en arrêter les progrès, et ensuite de le réparer ; les conseils, et peut-être l'assistance des grands et nombreux états du Nord et de l'Ouest pourront, avec le temps, contribuer à délivrer les républiques du Midi de cette plaie honteuse, si les premiers sont donnés avec mesure, et l'autre offerte avec une modeste générosité.

Je crois que les amis de l'humanité peuvent envisager, avec une grande satisfaction, la con-

dition des noirs dans la partie septentrionale de l'Union. Partout des écoles leur sont ouvertes, et, dans les petites villes et les villages, ils sont instruits par le même maître, et vont à la même église que les blancs. Ne serait-il pas plus sage de se réjouir de cet affaiblissement visible du préjugé de la couleur, que de se récrier contre ce qui peut encore en rester, comme de placer les enfans blancs et noirs sur des bancs différens, à l'école ainsi qu'à l'église ? Dans les grandes villes, les Africains ont des églises et des prédicateurs à eux ; et je cite ce fait uniquement comme une preuve palpable des progrès rapides qu'ils font dans la civilisation. Un Européen a peut-être ouï dire, avant de débarquer sur ces rivages, que les domestiques blancs et noirs ne mangent pas à la même table. S'il vient à trouver cet usage établi dans le premier hôtel où il loge, il le note sur ses tablettes avec un point d'admiration, et il y joint quelques réflexions sur les opinions libérales qui règnent dans une république démocratique. S'il méditait sur l'histoire de ce pays et sur l'histoire de l'Africain transplanté dans quelque contrée que ce soit, et s'il consultait ses propres sentimens qui, je crois, lui permettent rarement de reconnaître, je ne dis pas l'égalité, mais une

similitude de race entre lui et le nègre, il ne trouverait, dans la circonstance en question, rien qui prouvât un défaut marqué de libéralité dans les sentimens du peuple américain. Je suis prête à convenir que de sages institutions peuvent contribuer puissamment à améliorer la condition physique et les qualités de l'homme; mais je ne crois pas qu'elles puissent les porter au dernier degré de perfection. Il semble cependant qu'une telle espérance avait été conçue par ceux qui sont surpris de trouver ici une certaine répugnance à s'associer avec le nègre, et à le traiter sur le pied d'une parfaite égalité. La nature a marqué le malheureux Africain d'un sceau particulier; et quoique les hommes éclairés et libéraux regardent sa couleur comme une distinction purement accidentelle, le vulgaire la considère comme un symbole d'infériorité. Si les Européens, dans un siècle moins philantrope, n'eussent pas ravalé l'Africain au-dessous de la nature humaine, et comprimé son intelligence, il est probable que le moins éclairé d'entre nous n'eût vu dans une peau noire rien autre chose qu'un caprice de la nature, et n'aurait attribué l'ignorance et la servitude dans lesquelles languissent les tribus africaines sur leur propre territoire, à aucune

autre cause que celles qui opèrent d'une manière si diverse sur le genre humain, sous les divers climats et dans différentes contrées du globe.

On a souvent établi une comparaison entre le noir et le blanc ; mais, en considérant la condition réelle du premier, on reconnaît qu'il n'y a ni sagesse ni humanité à le faire. Dans les républiques du Nord, les seules où l'on puisse essayer, avec quelque plausibilité, d'établir une semblable comparaison, mille causes secrètes conspirent pour retenir l'Africain à un degré beaucoup plus bas de l'échelle humaine que l'Américain. Le dernier voit autour de lui un monde qu'il a pour ainsi dire créé, une race d'hommes, ses frères et ses égaux, qui, comme lui, ne reconnaissent point de supérieur, excepté le grand Etre qui a béni les efforts héroïques de leurs pères, et vers lequel ils élèvent leurs cœurs pleins de reconnaissance pour les bienfaits qu'il a répandus sur leur patrie. Hélas ! ces grandes pensées, ces pensées encourageantes, sont inconnues aux fils des esclaves. Hier encore, comme les Israëlites en Egypte, ils coupaient du bois et tiraient de l'eau sur cette terre qui fournit aujourd'hui à leur subsistance. Les droits mêmes dont ils sont investis (et qu'ils peuvent à peine comprendre

et apprécier), en un mot, tout ce qu'ils connaissent, tout ce dont ils jouissent, ils en sont redevables à la justice et au repentir de leurs *maîtres*. Quelque absolu que soit ce repentir, il n'a pu tout d'un coup effacer les torts d'une longue suite d'années, transformer un esclave abject en un citoyen vertueux, bannir de son esprit l'idée que naguère il tremblait au seul aspect de ceux dont il est maintenant l'égal, ni faire oublier à ceux-ci que c'est seulement par une loi émanée d'eux qu'il a cessé d'être l'instrument de leur volonté. Il ne faut pas avoir une connaissance bien approfondie des secrets de la nature humaine, pour sentir les conséquences d'un tel état de choses. Il doit inévitablement exister entre l'Américain et le nègre une barrière semblable à celle qui sépare les classes les plus pauvres et les moins civilisées, d'avec les classes les plus riches et les plus élevées de la société en Europe. Les noirs et les blancs forment deux races distinctes, et jusqu'à présent la distinction n'a pas été moins marquée par les qualités intérieures que par les formes extérieures. Il n'est pas aisé de juger jusqu'à quel point l'approche graduelle vers une conformité d'idées et de sentimens pourra par la suite contribuer à renverser la barrière élevée

entre les deux races. Je dois dire que, eu égard au rang inférieur que les Africains occupent encore dans la société, et à la fraction assez considérable qu'ils forment dans la masse de la population, il est très honorable pour les mœurs des Américains, que la différence entre les deux races continue d'être si bien marquée (1).

Nonobstant le moindre cas que l'on fait ici des noirs, moins à cause de leur couleur et de la grossièreté de leurs traits, qu'à raison du relâchement de leurs mœurs, on peut dire qu'ils forment plutôt une race distincte des blancs, qu'une race dégradée. Ils sont également placés sous la protection de lois douces et impartiales ; ils possèdent en général les mêmes droits que la masse de la société; ils sont plus particulièrement les objets de la commisération des hommes bienfaisans et religieux, et ils peuvent, d'après la situation du pays, pourvoir facilement à leur subsistance en dépit de leur paresse et

(1) On voit ici que l'auteur fait allusion au commerce scandaleux qui existe entre les noirs et les blancs dans les colonies anglaises où le mariage entre les deux couleurs n'est jamais permis. C'est sans doute par égard pour ses compatriotes qu'elle ne s'est pas exprimée d'une manière plus précise.

(Note du traducteur.)

de leur insouciance. Quoique les nègres ne puissent, ni pour la frugalité, ni pour la rigidité de mœurs, être comparés aux Américains, ils sont doués d'un bon naturel, et se montrent très attachés les uns aux autres. Le fond de leur caractère est une excessive gaîté ; ils aiment passionnément la danse ; et lorsqu'ils se rassemblent pour se livrer à ce plaisir dans la salle d'une taverne ou dans la cuisine d'un des habitans qui les emploient, ils étalent dans leur parure une recherche bizarre qui émerveillerait Arlequin lui-même. C'est toujours ainsi que l'homme, arraché à la condition de sauvage et d'esclave, s'abandonne aux plaisirs frivoles, et se laisse éblouir par le clinquant du luxe avant de découvrir la valeur des jouissances plus pures qui dérivent de l'acquisition de connaissances utiles, et de la pratique de sentimens nobles et délicats. En dépit des nombreux désavantages contre lesquels les Africains ont eu à lutter jusqu'à présent, il ne manque pas d'exemples de nègres qui ont acquis de grandes richesses et une haute considération, particulièrement, je crois, dans les états de la Nouvelle-Angleterre. Dans ce pays, en effet, pour que le nègre s'élève graduellement dans l'échelle humaine, rien ne lui est nécessaire que ses propres efforts. L'exer-

cice de ses droits doit, avec le temps, éveiller en lui cette ambition politique dont il s'est jusqu'à présent montré généralement dépourvu. Dans quelques-uns des états de l'Union, les noirs exercent aujourd'hui en assez grand nombre le droit de suffrage; et l'on peut citer comme un fait curieux que, dans l'état de Massachusset, quelques votes de nègres furent donnés lors de l'élection d'une convention générale des états chargée de tracer le plan du gouvernement fédéral. Dans plusieurs des états du Nord, le droit de suffrage est encore interdit aux noirs, et avec une apparence de raison; car il est évident qu'ils ne sont encore que très peu propres à l'exercer. Là où le nègre jouit de ce droit, je ne pense pas que la loi l'exclue d'aucun emploi public; mais les conditions exigées sont telles, qu'il n'est pas probable qu'il les possède. Cette circonstance et la coutume suffisent pour assurer son exclusion (1).

---

(1) Malgré toute sa philantropie, la spirituelle anglaise, auteur de cet ouvrage, ne se montre peut-être pas entièrement affranchie du préjugé de la couleur. Il est permis de penser qu'elle ne rend pas aux noirs toute la justice qui leur est due, et qu'elle leur suppose une trop grande infériorité sous le rapport intellectuel et moral. L'histoire nous four-

Je me suis laissée entraîner à des considérations plus générales que je ne comptais en commençant cette lettre ; mais comme elles dérivent naturellement d'un sujet sur lequel vous m'aviez témoigné de la curiosité, j'espère qu'elles ne vous paraîtront pas tout-à-fait déplacées.

---

nit, chez les noirs, mille exemples de belles actions et de sentimens nobles et généreux. Quant à ce qui regarde leur esprit, on peut consulter l'ouvrage curieux intitulé : *De la littérature des noirs*, par un philantrope dont le nom sera éternellement cher aux Africains, M. Grégoire, ancien évêque de Blois.

(Note du traducteur.)

LETTRE VI.

Aspect général de la ville de Philadelphie. — Son architecture. — La maison des Etats. — Remarques sur la conduite du premier congrès américain. — Anecdotes. — Particularités du caractère politique du peuple de Pensylvanie. — Du gouvernement intérieur des Etats de l'Union.

Philadelphie, mai 1819.

Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération et la description des édifices et des établissemens publics de cette ville. Quantité de voyageurs qui n'ont pas voulu voir l'ordre et la beauté qui règnent dans l'organisation politique et morale de la nation américaine, ne laissent pas de rendre justice aux vertus pacifiques et à l'active bienfaisance du peuple de Philadelphie (1).

(1) Parmi ces voyageurs, il en est cependant qui, pour calomnier les mœurs des Américains, révoquent en doute

Vous pouvez consulter l'ouvrage du lieutenant Hall (1) ; vous y trouverez une description exacte et très intéressante de la *prison de l'état* (2), objet qui mérite de fixer l'attention de tous les voyageurs. Je profite de cette occasion pour déclarer que je distingue cet officier de la tourbe des voyageurs qui ont défiguré ce pays dans leurs relations ; non, toutefois, que je sois disposée à approuver tout ce qu'il a dit de la nation américaine, car je pense qu'il n'a pas toujours rendu justice à son caractère et à ses mœurs. Les mêmes objets paraissent

---

jusqu'au témoignage de leurs sens. M. Fearon, par exemple, dit quelque part : « Quoique les yeux et les oreilles d'un étranger ne soient pas offensés en plein jour par les signes évidens d'un libertinage effronté, j'ai des raisons de croire qu'il est porté ici à un point extrême. » Ces insinuations vagues ne sont toutefois pas aussi déshonorantes pour leur auteur que les faits matériellement faux qu'il lui arrive souvent de rapporter.

(1) *Voyage au Canada et aux Etats-Unis*, par M. Hall, lieutenant au 14e de dragons.

(2) Maison centrale de détention pour l'état de Pensylvanie. Il convenait de traduire, comme nous l'avons fait, les mots *state-prison*, et de ne pas les rendre par l'expression française *prison d'état*. Les Américains sont assez heureux pour ne pas posséder d'édifices de ce genre.

(Note du traducteur.)

souvent si différens à deux personnes qui les examinent avec la ferme intention de les voir tels qu'ils sont, qu'on est tenté de devenir pyrrhonien et de douter si l'on a l'esprit sain et les yeux bons. Quand même nous parviendrions à nous dépouiller de tout préjugé national et individuel, il pourrait encore se trouver, dans notre caractère et notre tempérament, dans certaines circonstances fortuites, telles que le mauvais temps, un compagnon ennuyeux, la fatigue du corps ou de l'esprit, et mille accidens qu'il est inutile de citer, mais à l'influence desquels les faibles mortels sont malheureusement soumis, de quoi troubler notre vue et notre jugement. Un voyageur est, de tous les humains, le plus à la merci de cette multitude de circonstances imprévues. Pourquoi faut-il que la réputation des peuples en dépende également, ou plutôt que cette réputation tienne au jugement d'un homme dont le plus souvent le corps est fatigué et l'esprit malade? Ne serait-il pas raisonnable, lorsqu'un voyageur prend la plume pour émettre son opinion sur les objets dont il est environné, qu'il s'adressât quelques questions comme celles-ci? Suis-je bien portant et de bonne humeur? suis-je dans une chambre commode et assis dans un bon

fauteuil? suis-je en paix avec moi-même et avec tout ce qui m'entoure? J'ai quelque idée qu'un petit examen de ce genre suffirait pour empêcher de publier une foule de livres remplis de faits inexacts et de portraits dépourvus de ressemblance, et conséquemment, pour maintenir la paix non-seulement entre les individus, mais encore entre les nations : manière qui ne conviendrait guère aux hommes d'état, et à laquelle les philosophes n'ont pas pensé. Je ne prétends point appliquer rigoureusement ces réflexions au lieutenant Hall, dont les remarques font autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit. La seule chose que je serais tentée de lui reprocher, c'est d'avoir jugé les hommes et les institutions de ce pays un peu trop à la hâte; mais peut-être cette opinion provient-elle de ce que je suis portée à juger les mêmes objets d'une manière différente.

Je vous ai déjà dit avec quel plaisir on se souvient de vous dans plusieurs maisons de cette ville, et particulièrement dans celle de votre digne ami, feu le docteur Rush. Je regrette infiniment que ce vénérable philantrope ait succombé sous le poids des années, avant notre arrivée en Amérique. La jeunesse elle-même oublie sa légèreté, et médite sur la marche ra-

pide du temps, lorsqu'elle voit cette terre désertée par les hommes qu'on lui avait enseigné à révérer. Ici, en effet, une foule de choses contribuent à rappeler que le temps a des ailes ; mais ce qu'une semblable réflexion peut avoir de triste est compensé par l'idée que les années valent des siècles pour cette nation jeune et vigoureuse. Washington, Hamilton, Gates, et tous les autres vétérans de la révolution, qui figuraient encore sur la scène quand vous visitâtes ce pays, ont été rejoindre leurs ancêtres depuis peu d'années, et leurs noms sont encore dans toutes les bouches comme leur souvenir dans tous les cœurs ; mais s'ils pouvaient sortir de leurs tombeaux, ils auraient peine à reconnaître leur Amérique, dans ses heureux et rapides progrès.

Il serait curieux de comparer ce qu'était Philadelphie quand le jeune Franklin, sans un ami et sans un denier, y vint chercher fortune, avec ce qu'elle est aujourd'hui, ou même avec ce qu'elle était déjà lorsque, chargé d'ans et de gloire, il descendit dans la tombe. Il vécut assez pour la voir, de petite ville de province, sans bibliothèque ni établissement public d'aucun genre, devenir non-seulement la capitale populeuse et florissante d'un état indépendant,

mais encore le siége d'un gouvernement qui, par la nouveauté de ses principes, fixa les regards de toutes les parties du monde civilisé. Aujourd'hui, elle a l'aspect d'une magnifique et riche capitale, bien qu'elle ait perdu l'intérêt qu'elle vous inspirait comme siége du gouvernement fédéral, et centre politique de l'Union. Elle n'est plus le siége de ce gouvernement général, ni même celui du gouvernement particulier de l'état de Pensylvanie. La législature de cet état s'assemble maintenant à Lancaster, à soixante milles d'ici; mais déjà cette dernière ville ne se trouve plus au centre de la partie habitée d'une république dont la population s'étend de plus en plus vers l'intérieur du continent; et en vertu d'un acte récent de l'assemblée législative, le siége du gouvernement doit être transféré plus à l'ouest, et fixé définitivement à Harrisburgh, sur la branche orientale du Susquehanna. Cette ville, m'a-t-on dit, a été bâtie sur un plan à peu près semblable à celui de la belle cité de Philadelphie, et promet de la surpasser par la splendeur de ses édifices publics.

Je n'ai jamais parcouru l'intérieur d'aucune ville avec autant de plaisir que celui de Philadelphie. La propreté de tous les objets animés et inanimés qu'on rencontre, ne saurait être

surpassée; les rues, les maisons, les habitans, tout y est d'un aspect agréable. Philadelphie n'est pas située comme New-York, dont la belle position excite l'admiration de tous les étrangers; mais elle a plus l'air d'une capitale. Je ne sais pourtant si ses rues ne sont pas trop droites et coupées d'une manière trop régulière pour plaire à l'œil, qu'un excès de symétrie fatigue; mais elles sont si propres et si bien bâties, qu'on ne peut en vérité s'empêcher de leur pardonner cette régularité monotone; les trottoirs sont lavés tous les matins par les domestiques des maisons qui les bordent, et cette coutume peut être incommode pour les dames qui sortent en petits souliers, mais je pense qu'indépendamment de la propreté, elle entretient encore la salubrité de la ville. Les murs de briques des maisons, ainsi que les charpentes de celles bâties en bois, sont peints tous les ans. Les portes sont généralement blanches; cette couleur, unie à celle du marbre blanc, qui en forme le seuil, et à la verdure des arbres qui bordent les trottoirs, donne aux maisons un air d'élégance bien différent de celui des maisons noires et mal-propres des grandes villes de l'Europe. Le plan tracé par Penn, et qui fut généralement suivi, a éprouvé de bonne heure une altération importante. Au lieu

de ménager, sur le bord de la rivière, un talus de gazon qui eût laissé la ville ouverte à la vue ainsi qu'aux brises raffraîchissantes et salubres, on a couvert le rivage de quais et de laides masures qui deviennent des foyers d'infection pendant les chaleurs de l'été. Heureusement elles sont bâties en bois, et ne dureront qu'un temps limité, au bout duquel, s'il n'est pas jugé convenable de revenir au plan du bienfaisant fondateur de la ville, il est à présumer qu'on prendra quelque moyen pour remédier à l'inconvénient dont je viens de parler. Penn lui-même ne voudrait pas aujourd'hui qu'on se passât de quais et de magasins; mais il recommanderait de les bâtir d'une manière plus élégante et plus solide, et surtout avec d'autres matériaux que du bois. Tout ce qui retient le limon et les végétaux pourris, comme le font certainement les pilotis et les bordages des quais, ne doit point être employé dans les constructions sous un climat où le soleil est si ardent pendant l'été. L'aspect de cette portion de la ville forme un contraste bien étrange avec celui qui s'offre aux regards dès qu'on s'en éloigne. Les citoyens de Philadelphie, si amis de la propreté, feront bien de reconstruire ces quais et ces magasins, sans quoi la fièvre jaune viendra souvent assiéger leurs demeures.

Les édifices publics sont tous remarquables par le soin avec lequel ils sont entretenus, et quelques-uns se distinguent par une architecture élégante, et d'un goût tout-à-fait classique. On va bâtir une seconde banque sur le plan de celle de Pensylvanie. Je souhaite que les habitans de Philadelphie ne s'écartent pas du genre d'architecture qu'ils ont adopté maintenant, et dont le style me semble assez pur; je les engage surtout à ne jamais essayer d'employer le gothique: échouer dans ce genre, ce serait échouer dans le sublime, et de toutes les fautes c'est la pire qu'on puisse faire. L'Académie des arts possède une collection de tableaux peu nombreuse, mais bien choisie; ceux que j'ai remarqués avec le plus de plaisir sont une Niobé, par Rehberg, et un sujet de l'Ecriture peint par un artiste américain nommé Allston. C'est une chose tout-à-fait surprenante de voir combien ce pays naissant a déjà été fécond en bons peintres: Leslie, West, Coppely, Trumbull et Allston sont des noms connus et respectés dans les deux hémisphères. Le dernier des artistes que je viens de citer, semble destiné à acquérir une haute réputation. Ses tableaux se distinguent par un génie de composition, une facilité d'exécution et une vérité de coloris qui promettent un maître dans son art. Il est main-

tenant à Boston, et l'on assure qu'il a résolu, en bon patriote de n'exercer son art que, dans son pays.

La maison des Etats, qui n'en a plus aujourd'hui que le nom, est un objet de curiosité et d'intérêt pour l'étranger, et un temple sacré aux yeux des Américains. Je vous avoue qu'en visitant cet édifice, je fus un peu scandalisée de trouver des oiseaux empaillés, et des squelettes de mammouth à la place qu'occupèrent des sénateurs qui méritèrent le nom de sages. Il eût été d'un meilleur goût peut-être, de faire de ce sanctuaire abandonné des lois et du patriotisme, une bibliothèque, au lieu d'un muséum d'histoire naturelle, ou si l'on peut s'exprimer ainsi, de *catacombes animales* (1). J'aurais jugé que les citoyens de Philadelphie avaient moins de respect pour ce vénérable monument qu'ils ne le devaient, si tous ceux de mes amis à qui il arriva, dans leurs courses avec moi, de passer auprès, ne se fussent arrêtés pour me dire, l'un : « Voici les fenêtres de la salle où notre premier congrès s'assembla »; un autre : « Là fut signée la déclaration de notre indépendance »;

(1) Les salles inférieures ont reçu une destination plus convenable ; elles sont occupées par les cours de justice.

un troisième : « C'est du haut de ces degrés qu'on lut la déclaration d'indépendance au peuple assemblé. » Ah ! combien elle a dû faire tressaillir le cœur de tous les citoyens! c'est un beau moment à rappeler, un moment dont le souvenir élève notre âme, et nous rend fiers d'appartenir à l'espèce humaine.

Peut-on penser sans attendrissement et sans admiration à la démarche héroïque de ce petit sénat qui, assemblé au nom d'un peuple jeune et sans expérience dans l'art de la guerre, ose braver la puissance d'un grand empire ? Il ne le fait point avec précipitation et témérité, mais avec calme et réflexion. Après avoir pesé la force de son adversaire et sa propre faiblesse, reconnu quelle immense responsabilité attire sur lui la décision qu'il va prendre, calculé les conséquences d'un défaut de succès dans sa tentative, et s'être convaincu que presque toutes les chances sont contre lui, il déclare qu'*ayant compté ce que doit coûter la lutte, et ne trouvant rien d'aussi terrible que la servitude volontaire, il en appelle* solennellement *au Juge suprême du monde, de la droiture de ses intentions.* On voit ces sénateurs vouer à la patrie leur vie, leur fortune et leur honneur, se ranger avec leur jeune nation sous les bannières de la liberté, et

proclamer leurs oppresseurs *ennemis dans la guerre, amis à la paix* (1).

Je ne sais si dans toute l'histoire du genre humain on trouve rien d'aussi grand, d'aussi sublime que la conduite du congrès américain pendant le cours de cette lutte inégale d'où dépendait non-seulement la liberté d'un peuple, mais celle de l'humanité entière. Quelle admirable modération marqua ses premières délibérations! quel calme et quelle fermeté il opposa à l'orgueil et à l'entêtement ministériels! comme il sut tempérer la vigueur par la prudence, et allier l'inflexibilité de principes avec le respect à l'autorité suprême! quelle dignité surtout il montra, lorsqu'enfin il fut appelé à décider entre *une soumission absolue* et *la résistance par la force!* Avec quelle stoïque énergie il fit son noble choix, et quand il l'eut fait, avec quelle imperturbable courage il soutint toutes les vicissitudes de la fortune! Les chances variées de la guerre, les clameurs des factieux, les craintes des timides, le découragement des plus braves eux-mêmes, rien ne put l'ébranler, et on ne le vit ni se

(1) Les expressions soulignées sont extraites de la déclaration d'indépendance, ou des représentations adressées par le congrès américain au gouvernement anglais.

laisser abattre par des revers réitérés, ni trop s'enorgueillir de succès momentanés. Quand le peuple expulsé de ses foyers, fuyait en troupeaux devant les envahisseurs ; quand les soldats sans solde et sans habits demandaient en vain des secours à leur général, qui les cherchait vainement lui-même dans le trésor épuisé ; quand l'épée tombait de leurs mains défaillantes, et que le désespoir semblait s'emparer de leur cœur, ces sénateurs patriotes firent tête à l'orage ; ils conservèrent la confiance dans la justice de leur cause, et nautonniers habiles, les yeux fixés sur l'étoile polaire de la liberté, et fermes au gouvernail, ils surent faire braver au vaisseau de l'état les tourmentes de la guerre et de la révolution, et le conduire au port glorieux qu'ils n'avaient jamais désespéré de lui faire atteindre.

Les annales de tous les pays peuvent nous offrir quelques personnages supérieurs aux petites passions qui maîtrisent l'âme des hommes ordinaires, et trop souvent même influent sur le caractère des peuples ; mais combien il est rare de trouver dans les pages de l'histoire une masse d'hommes réunissant toutes les qualités des sages et des héros, prudens et calmes dans leurs délibérations, fermes et unis dans leurs mesures, et d'une probité au-dessus de tout soupçon.

C'est au courage inflexible, et à l'intégrité parfaite des membres du congrès, que la nation américaine doit en grande partie d'avoir échappé, non seulement à la conquête et aux chaînes étrangères, mais encore aux dissentions intestines. Au milieu des vicissitudes de la guerre, le peuple tournait ses regards avec espoir et confiance vers la salle du sénat. Les Américains voyaient-ils leurs petites armées défaites, leurs généraux battre en retraite, après une résistance héroïque, leurs villes prises, leurs maisons en flammes, le commerce détruit, le trésor épuisé et le crédit anéanti, ils comptaient sur cette magnanime assemblée, dont les intentions étaient si nobles et si pures, et qui mettait tous ses efforts à soulager les maux qu'elle ne pouvait prévenir.

Je me figure avec intérêt les pensées et les sentimens qui ont dû agiter ces modernes Romains pendant la durée de cette terrible lutte, leur anxiété sur son issue, et enfin la joie qui a dû inonder leur cœur à la nouvelle de la grande victoire qui l'a terminée. Le vieux portier de la maison du congrès tomba mort en apprenant la reddition de Cornwallis. L'émotion à laquelle ce bon vieillard ne put résister, m'offre l'image de celle des membres de l'assemblée dont il avait été le fidèle serviteur.

Je ne sais ce qu'on doit le plus admirer dans l'histoire de la révolution américaine, ou de l'intégrité du congrès, ou de la confiance du peuple dans cette intégrité. La première fut si pure, qu'au milieu de circonstances qui pouvaient offrir de si fortes tentations à l'homme cupide ou ambitieux, on ne vit aucun membre de cette noble assemblée en butte même à un simple soupçon; l'autre fut si entière, qu'aux jours les plus désastreux de cette époque orageuse, jamais les malheurs publics ne furent imputés à crime au gouvernement; pas même lorsqu'on vit sa foi violée par la dépréciation graduelle et le discrédit total d'un papier-monnaie émis sans hypothèque, et qui cessa de circuler sans qu'on pût conserver le moindre espoir d'un remboursement futur. « La mort d'un roi, dit Ramsay dans sa succincte, mais classique histoire de ce pays, et le couronnement de son légitime successeur, ont souvent excité de plus grandes commotions dans les monarchies, que celle qui se manifesta aux Etats-Unis lors de l'extinction soudaine du papier-monnaie. Le peuple sentit la nécessité qui avait forcé ses gouvernans à agir comme ils l'avaient fait, et convaincu que le bien du pays était leur grand et unique but, il se soumit paisiblement

à des mesures qui, dans d'autres circonstances, auraient peut-être coûté la vie à leurs auteurs. »

Le gouvernement avait été constitué au milieu du chaos de la révolution, lorsqu'un ennemi formidable était sur les plages américaines, que les émissaires de cet ennemi intriguaient au sein même du pays, et que, du côté de l'intérieur, les Indiens se préparaient à porter le ravage sur le territoire des états confédérés, tandis que du côté de l'Atlantique, des flottes menaçaient d'une prompte et terrible destruction et les villes maritimes et les navires qu'elles recelaient dans leurs havres. Organisé à la hâte, ce gouvernement n'était pas habitué à l'exercice du pouvoir dont on l'avait investi ; les soldats, sans instruction, étaient en outre sans pain et sans habits ; et loin de pouvoir fournir à leur solde, le trésor n'était pas en état de faire face à une seule des nombreuses demandes dont il était assailli de toutes parts ; le commerce avait été détruit tout d'un coup, les terres restaient sans culture, et l'on n'eût pu trouver une seule guinée dans tout le pays, excepté entre les mains de ses ennemis. Qu'à une pareille époque et dans de telles circonstances, la confiance publique se soit soutenue, j'y vois la preuve d'une

modération de la part du gouvernement, et d'une raison et d'un dévouement de la part de la nation qui, à aucune époque de l'histoire ancienne ou moderne, ne furent peut-être égalés, et certainement n'ont jamais été surpassés.

Il est à remarquer que, pendant tout le cours d'une lutte d'où dépendait d'abord la liberté, ensuite l'existence même de la jeune Amérique, son congrès ne déploya pas moins de prudence que d'intrépidité. Imitant la conduite d'un habile général, il s'avançait lentement, mais ne cédait jamais un pouce du terrain qu'il avait une fois occupé. Assemblé par le vœu des citoyens sans le consentement ou plutôt contre la volonté des autorités existantes, dont la légitimité demeura toutefois incontestée, il examina avec calme tous les griefs des diverses colonies, et en sollicita le redressement, en se fondant sur les principes constitutionnels reconnus par une monarchie lointaine, dont ses membres se déclaraient (ainsi que réellement ils avaient paru l'être jusqu'alors) les loyaux et affectionnés sujets. Sans s'arroger le pouvoir de faire de lois, ils adoptèrent des résolutions, et promirent de les maintenir jusqu'à ce qu'on eût fait droit à leurs plaintes; ils se le jurèrent les uns aux autres, au nom de

l'honneur et du patriotisme. Ces simples et nobles engagemens formèrent un lien suffisant pour cimenter l'union entre les habitans de provinces qui avaient jusqu'alors été trop souvent divisées d'opinions et d'intérêts, et pour donner aux décisions de quelques hommes privés, autant d'autorité qu'aux ordres absolus du despote le mieux établi. Combien l'obéissance est prompte et entière, lorsque le cœur des citoyens est à ceux qui les gouvernent! Cet attachement du peuple américain pour ceux qui devinrent ensuite ses législateurs, triompha de toutes les passions humaines; il fut plus fort que l'avarice des hommes et que la vanité des femmes, fit oublier à tous leurs misères et leurs souffrances, et transforma une nation de citoyens industrieux en un peuple de zélés patriotes et d'intrépides soldats.

La situation de l'esprit public à cette époque, est parfaitement dépeinte par le modeste historien que j'ai déjà cité (1). « De quelque cause qu'elle provînt, il est certain, dit-il, qu'une disposition à tout faire et à tout souffrir pour le bien futur du pays, s'étendit d'homme à homme et de province à province, avec une incalculable rapi-

(1) Ramsay.

dité ; on eût dit qu'un seul esprit animait toute la nation américaine ; les marchands renoncèrent aux bénéfices de leur négoce, et se soumirent gaîment à une suspension totale du commerce, d'après l'invitation d'hommes qui n'étaient pas investis du pouvoir législatif ; les cultivateurs consentirent unanimement à ce que leurs récoltes ne fussent point exportées, bien qu'ils sussent que, dans le cas d'une libre exportation, on les leur eût payées d'avance à des prix très élevés. Les riches renoncèrent à une foule d'objets de luxe ou d'agrément, et s'engagèrent volontairement à se nourrir et se vêtir avec les seules productions du pays. Cette époque de détresse générale offrit une grande leçon aux peuples qui aspirent à être libres. On vit alors combien il est facile à l'homme de sacrifier son aisance, ses plaisirs et ses intérêts, quand son cœur est animé du noble amour de l'indépendance et de la liberté. Au milieu des souffrances et des privations de toute espèce, la gaîté était sur tous les visages. Les Américains ne voyaient rien de comparable à la liberté, et de bon cœur ils sacrifiaient tout ce qui pouvait la compromettre. Une noble émulation s'empara de tous les esprits ; l'enthousiasme qui se manifesta à cette époque éleva les hommes au-dessus d'eux-

mêmes, et les porta à des actes de désintéressement auxquels on a peine à croire, dans les temps calmes, où l'esprit est dominé par les calculs de l'intérêt personnel. »

Ce qu'il y a de plus admirable peut-être dans la conduite du premier congrès américain, c'est d'avoir su résister à l'entraînement de semblables circonstances. Quoiqu'investis de toute la confiance de leurs concitoyens, dont l'exaltation était portée au plus haut point, les membres de cette vertueuse assemblée ne dépassèrent jamais ce qu'exigeait l'urgence du moment. Ils défendirent avec zèle les intérêts et l'honneur du peuple, mais ils surent en même temps réprimer ses passions. Tant qu'ils gardèrent le plus léger espoir d'obtenir la reconnaissance de leurs droits, ils conservèrent le langage et l'esprit de sujets britanniques.

Dans leur seconde réunion, tout en invitant leurs concitoyens à repousser la force par la force, et en prenant des mesures pour activer les préparatifs d'une guerre défensive, ils supplièrent respectueusement le gouvernement de la métropole de rendre ces préparatifs inutiles. Le ton de leur supplique était propre à apaiser l'orgueil irrité de la Grande-Bretagne : après avoir exposé les griefs qui pro-

voquaient leur résistance, ils déclaraient que, malgré tout ce qu'ils avaient souffert, ils gardaient trop de respect et d'attachement au royaume d'où ils tiraient leur origine, pour rien réclamer d'incompatible avec sa dignité et ses intérêts. Le mépris avec lequel on accueillit leurs remontrances, et le langage insolent tenu au vénérable Franklin, contribuèrent encore plus à aliéner de la mère-patrie l'esprit du peuple, que le glaive dont elle les menaçait. L'opinion publique se trouva de la sorte disposée à bien accueillir les nombreux pamphlets qui commencèrent à conseiller la séparation des colonies d'avec l'empire britannique. L'effet de l'écrit intitulé *le Sens commun* fut rapide comme l'éclair : des milliers d'individus furent convaincus par sa logique simple et claire, mais un plus grand nombre furent entraînés par le sentiment qu'il respire au plus haut dégré. Dans cet état de choses, la déclaration d'indépendance ne tarda pas à être publiée. Les vœux du peuple avaient devancé la démarche de ses chefs, et la teneur de cet acte célèbre réalisa tous ces vœux (1). L'exposé simple et sans art de

(1) Voyez à la fin du volume la traduction de la déclaration d'indépendance.

vérités morales et politiques, qui en forme le début, éleva encore l'opinion publique déjà si exaltée; l'énergique énumération des griefs nationaux placée de manière à présenter un contraste avec ces grandes lois de la nature, ralluma l'indignation nationale ; l'appel solennel au puissant auteur de l'univers, et l'engagement sacré d'exposer vie, fortune et honneur, qui le terminent, firent éclore tout le zèle et le dévouement qui peuvent naître dans des cœurs mâles et généreux ; l'enthousiasme ne connut plus de bornes, et, certes, jamais il n'avait été excité en faveur d'une plus noble cause. Ce n'était pas en effet, la cause des Américains seuls, mais celle du peuple même à l'injustice duquel ils résistaient ; c'était la cause de tous les peuples de la terre, de la race humaine tout entière. Un homme d'état célèbre, un grand patriote, lord Chatham, avait raison de s'écrier en plein parlement et à la face des ministres anglais : « Je me réjouis de voir l'Amérique nous résister. Trois millions de nos semblables, assez lâches pour abandonner la défense de leurs libertés, contribueraient puissamment à rendre tout le reste esclave. » Si l'Amérique s'était bassement soumise aux empiétemens de parlemens ministériels, ces mêmes parlemens auraient tenté de

semblables attaques contre les libertés de l'Angleterre ; ou, si la nation américaine eût succombé sous les coups des armées jetées sur ses rivages, les champs ensanglantés, théâtre de sa défaite et tombeau de sa liberté, fussent devenus en même temps le tombeau de l'honneur et de la liberté britanniques.

Contre les droits d'autrui l'homme qui peut s'armer,
Pleurera doublement ce crime détestable.
Hélas ! en préparant des fers à son semblable,
Il s'en forge à lui-même.....

(Pensées d'une recluse.) (1)

Quand on songe à la fragilité humaine, on a lieu de s'étonner de la droiture et de la probité générales des premiers chefs de la confédération américaine ; mais Ramsay nous explique ce phénomène d'une manière toute simple : « La voix publique, dit-il, n'éleva jamais à un siége dans

---

(1) Poème inédit de l'auteur de ce voyage. Pour la satisfaction des personnes qui connaissent la littérature anglaise, nous citons ici le passage original :

men who other's rights invade
Shall doubly rue the havoc they have made;
And, in a brother's liberties o'erthrown,
Shall weep to find that they have wreck'd their own.

(Note du traducteur.)

cette auguste assemblée (le premier congrès américain) aucun homme qui, outre de grands talens, ne possédât, sur l'esprit de ses concitoyens, cet ascendant que ne donnent ni la naissance, ni la richesse. »

La faiblesse que montra parfois le gouvernement central, pendant le cours de la grande lutte qu'il eut à soutenir, peut être attribuée autant à la crainte de s'arroger trop de pouvoir, qu'à la difficulté d'assurer l'exécution de ses ordres, et d'obtenir cette unité d'action, si nécessaire en pareil cas, d'une population disséminée sur un vaste territoire attaqué de toutes parts. Les vrais patriotes qui composaient le congrès s'appliquaient à protéger la liberté civile aussi bien que l'indépendance de leur pays. C'était pour la première qu'ils avaient commencé la lutte, et quand ils eurent été contraints de combattre pour la dernière, ils ne perdirent pas un moment l'autre de vue. Ils semblaient toujours avoir devant les yeux cette page de l'histoire de leurs ancêtres, les Anglais, où on les voit, après s'être levés contre la tyrannie d'un monarque, retomber sous celle d'un soldat. Tels sont en effet les deux grands écueils entre lesquels il est si difficile à une nation de se diriger pendant la tourmente révolutionnaire : l'Angleterre dans

l'avant-dernier siècle, et la France dans celui que nous avons vu finir, n'évitèrent l'un que pour faire naufrage sur l'autre. S'il n'est pas absolument impossible, il est au moins d'une difficulté incalculable d'établir les libertés d'un pays sur une base solide, à l'aide d'une armée. C'est, il est vrai, la meilleure arme pour combattre la tyrannie; mais c'est une arme à deux tranchans : elle force les portes du temple pour y donner entrée à la Liberté, mais elle l'immole à l'instant où elle monte sur son trône.

Il est peut-être permis de penser que le premier congrès américain a poussé trop loin les scrupules et les précautions; qu'il a exercé, si je puis m'exprimer ainsi, une autorité un peu trop paternelle pour une époque si critique et qui exigeait tant d'énergie; on pourrait lui reprocher d'avoir trop compté sur la force morale qu'il voyait agir autour de lui, et d'avoir pensé que l'énergie naturelle et non stimulée des habitans du territoire, suffirait pour en expulser les envahisseurs. Il reconnut lui-même que ce dernier calcul était erroné, et l'expérience d'une seconde campagne le décida à adopter des mesures plus vigoureuses; mais sa vigueur fut toujours tempérée par tant de prudence, et son activité pour délivrer le pays d'une domina-

tion étrangère, contre-balancée par une si grande crainte d'armer trop fortement le bras du pouvoir, qu'on a souvent blâmé son excessive modération et qu'on lui a reproché de s'occuper de théories abstraites, lorsque l'existence nationale était en péril. Les Américains les plus sensés, juges compétens d'évènemens dans lesquels eux ou leurs pères ont joué un rôle, attribuent au premier congrès une grande sagesse pratique. Il ne s'occupait pas seulement, comme on le dit, de théories abstraites, il veillait au maintien des droits réels du peuple et à la conservation des mœurs nationales. Il regarda une légère prolongation de la guerre comme un moindre mal, que de voir un mauvais système politique germer sur le sol de l'Union. Il jugea qu'il était impossible de rendre esclave un peuple qui a la ferme volonté d'être libre, et le résultat prouva qu'il avait jugé sagement. La tactique de Fabius employée par le général de l'armée américaine dans la conduite de la guerre, fut aussi adoptée par le congrès dans la direction du gouvernement. Cette assemblée prit pour maxime de ne rien faire qu'on pût être obligé de défaire par la suite; et la stricte observation de cette règle assure plus de force et de durée à un gouvernement, que tout ce qu'on a jamais su ima

giner. Il est à propos de remarquer qu'à cette époque les pouvoirs du congrès n'étaient pas encore clairement définis; et si, par imprudence, il les eût étendus trop loin, il aurait pu créer une opposition, et occasionner une scission entre les différens états. Il sut les maintenir unis; et l'unanimité de sentimens qui régna dans tous les états, durant le cours d'une lutte si opiniâtre et si longue, est peut-être le trait le plus caractéristique de cette époque mémorable. Aucun sentiment de jalousie envers le gouvernement ou le général de l'armée fédérale, ne mêla jamais son levain au patriotisme des citoyens. Les chefs de l'état et celui des troupes de l'Union étaient si purs, qu'il était en effet impossible d'élever le moindre soupçon contre eux; c'est ce qui déconcerta tous les efforts de l'ennemi, et ce qui fit que les soldats expérimentés d'armées pourvues abondamment de tout ce qui est nécessaire à la guerre, tombèrent sous les coups des citoyens américains, comme les feuilles de la forêt tombent au vent d'automne (1).

Il faut que je vous rapelle un beau trait de

(1) Un illustre vétéran de la révolution américaine a fait observer à l'auteur qu'en rendant un hommage éclatant aux vertus du sénat, elle avait, en quelque sorte, laissé dans l'ombre celles de l'armée. Peut-être a-t-elle

patriotisme qui date de la septième année de la guerre, peu après la révolte du contingent

---

été entraînée à cet apparent oubli envers des guerriers patriotes, tels, que ni la Grèce ni Rome n'en offrirent jamais de plus dévoués, par la persuasion que leurs hauts-faits et leurs souffrances étaient généralement connus et justement appréciés. En eût-il été autrement, elle aurait trouvé impossible de rendre dans ses lettres toute la justice due au courage aussi patient qu'héroïque, et au patriotisme pur et désintéressé des soldats de la révolution américaine. Ils ne se sont pas seulement immortalisés dans les champs d'un nouveau Marathon : Saratoga et York-Town furent témoins de leurs moindres actions. Il faut les voir lorsque, dans les Jerseys, leurs rangs sont éclaircis par les fatigues, le manque de subsistances et les ravages de la petite vérole; quand ils endurent toutes les privations dans les barraques de Valley-Forge; les suivre en Virginie pendant la pénible, mais décisive campagne de 1781; se les représenter près de succomber à la faim et aux plus pressans besoins de l'existence dans les marais des deux Carolines; il faut surtout les admirer, lorsque, environnés de tous les dangers et en proie à tous les maux faits pour triompher des forces physiques et morales de l'homme, ils méprisent et repoussent avec indignation toutes les séductions d'un ennemi riche et puissant, et souffrent pour leur noble cause avec le dévouement, le courage et la patience de véritables martyrs. Ce n'est qu'en parcourant dans tous ses détails l'histoire de leurs héroïques travaux qu'on peut apprécier tout le mérite de ces soldats républicains.

de Pensylvanie. Vous vous souvenez de la cause de cette insurrection : succombant sous le poids des fatigues et de la misère, manquant de vivres et d'habits, les soldats pensylvaniens se séparèrent du gros de l'armée, en demandant à leurs officiers l'impossible, c'est-à-dire, de pourvoir sur-le-champ à tous leurs besoins. Le général Wayne, voulant, par la crainte, les retenir dans les voies de l'obéissance militaire, leur présenta ses pistolets; ils tournèrent aussitôt leurs baïonnettes contre sa poitrine : « Nous vous aimons et nous vous respectons, lui crièrent-ils; mais si vous tirez, vous êtes mort. Nous ne passons pas à l'ennemi, mais nous sommes déterminés à obtenir ce qui nous revient de droit. » Ils se retirèrent alors en bon ordre, avec armes et canons, vers une petite ville des environs, sans commettre aucune déprédation, mais persistant obstinément dans leurs demandes. Le congrès expédia aussitôt quelques-uns de ses membres vers ces mutins; mais avant leur arrivée, des émissaires de l'ennemi s'étaient présentés à eux et leur avaient fait les offres les plus tentantes; ils leur avaient proposé de l'or, de l'avancement et la protection d'un corps de troupes anglaises déjà en marche pour les joindre. Pour toute réponse, ils arrêtèrent les agens qui cherchaient à les séduire, et les envoyèrent

sous bonne escorte à ce même général qui les avait menacés de ses pistolets. A l'arrivée des commissaires du congrès, les griefs des Pensylvaniens insurgés furent reconnus justes, et l'on fit droit à leurs réclamations; mais quand le président Reed leur offrit de sa propre bourse cent guinées, comme une récompense de la fidélité qu'ils avaient montrée en livrant les émissaires de l'ennemi, ils répondirent : « Nous n'avons fait que remplir notre devoir envers la patrie, et nous ne voulons d'autre récompense que l'approbation de cette patrie pour laquelle nous avons tant de fois versé notre sang » (1). On pouvait envahir un pays peuplé par de tels hommes, mais non pas le soumettre. Cette conviction soutint la fermeté des membres du congrès dans les circonstances les plus critiques. Ils conservèrent toujours les mêmes espérances et réclamèrent les mêmes droits, soit que leurs concitoyens fussent vainqueurs ou vaincus. Ils semblaient avoir prévu que la conséquence d'une défaite serait une nouvelle ardeur pour la cause de la liberté ; l'évè-

(1) Parmi ces soldats se trouvaient quelques Irlandais naturalisés. L'Irlande a fourni quantité de bras à l'Amérique; elle lui a aussi envoyé beaucoup de personnes d'une naissance distinguée, que les persécutions politiques et religieuses forcèrent d'émigrer.

nement justifia leurs espérances ; l'esprit national parut toujours prendre une nouvelle énergie dans les momens d'adversité; et comme plus un ressort est pressé et plus il réagit, de même plus les bienfaits de la paix et de l'indépendance paraissaient s'éloigner, plus le désir de les posséder s'accroissait dans le cœur des Américains.

Vous trouverez peut-être que je m'appesantis trop sur des évènemens passés depuis long-temps ; mais ils sont si glorieux, que l'esprit prend plaisir à s'y reporter. De telles actions offrent des leçons que nous ne recevons à aucune école; leur souvenir charme la triste monotonie de la vie ordinaire, réfute le misanthrope, et encourage l'espérance des gens de bien. Les actes de dévouement et de patriotisme furent nombreux pendant le cours de la révolution américaine, et plusieurs citoyens des Etats-Unis marchèrent sur les traces de Régulus. J'admire ce membre du congrès qui, sollicité de trahir sa patrie, répondit: « Allez dire au roi d'Angleterre que je ne suis pas un homme assez précieux pour qu'on cherche à m'acheter; mais que, tel que je suis, tous ses trésors ne suffiraient pas. » Je trouve aussi sublime la conduite d'Henry Laurens dans sa prison. Ce martyr de la liberté américaine

avait été député par le congrès dans les dernières années de la guerre, pour négocier un traité d'alliance entre les Etats-Unis et la Hollande. Il fut pris dans la traversée et emprisonné à la tour de Londres. On lui fit plusieurs propositions qu'il repoussa avec une noble indignation. Enfin on apprit que son fils aîné, jeune homme doué de si rares talens, de sentimens si élevés, et d'un extérieur si agréable, qu'une sorte d'intérêt romantique est encore attaché à son nom, avait été chargé d'une mission spéciale près la cour de France, et y plaidait la cause de sa patrie avec une éloquence persuasive. On l'engagea à écrire à ce fils de quitter la France et de retourner en Amérique, et on lui fit sentir qu'étant détenu en qualité de rébelle, sa vie dépendrait de son obéissance. « Mon fils est majeur, répondit-il, et doit avoir une volonté à lui. Au surplus, je connais ses sentimens ; il m'aime tendrement et donnerait sa vie pour sauver la mienne ; mais je suis sûr qu'il ne voudrait pas le faire au prix de son honneur, et je l'en approuve. » Henry Laurens fut mis en liberté peu de mois après, et prié, par lord Shelburne, de passer sur le continent pour faciliter les négociations entamées entre la grande Bre-

tagne d'une part, et les Etats-Unis et la France, leur alliée, de l'autre (1).

C'est une chose singulière et un peu difficile à expliquer, que l'état de Pensylvanie, colonisé par les hommes les plus paisibles de toute la terre, ait été le théâtre de plus de dissentions politiques qu'aucun autre des états de l'Union. Il est vrai que la société des *Amis* ne forma que pendant un très petit nombre d'années la majorité de la population de cette province; on ne saurait néanmoins expliquer ce fait par l'humeur turbulente des Pensylvaniens. Que cela vienne de ce que leurs premiers législateurs étaient moins versés dans la science du gouvernement que ceux des autres colonies, ou de quelques causes accidentelles, c'est ce qu'on ne peut découvrir; toujours est-il que, dès les premières pages de leur histoire coloniale, on les voit se disputer avec leurs gouverneurs et vice-gouverneurs, et avec William Penn lui-même. Il est rare qu'un peuple se plaigne, disons mieux, un peuple ne se plaint jamais sans cause, et Penn semble avoir reconnu la

(1) Le colonel Laurens, fils d'Henry, après avoir rempli sa mission en France, était revenu prendre son poste dans l'armée américaine. Il fut tué dans une légère escarmouche qui eut lieu vers les derniers jours de la guerre, et lorsque les libertés de sa patrie étaient conquises.

vérité de cet axiome politique. Il modifia fréquemment la constitution que les colons avaient reçue de ses mains, et toutes ses modifications paraissent avoir été des perfectionnemens ; mais toutes les fois qu'il délégua le pouvoir qu'il s'était réservé comme propriétaire du territoire de la colonie, il paraît qu'on abusa de ce pouvoir ; tant il est vrai qu'une autorité non-responsable ne peut être remise entre les mains d'aucun individu, quelque bon et quelque sage qu'il puisse être, sans compromettre le repos de la société. Il est possible qu'un peuple se gouverne mal, quoiqu'il soit toujours probable qu'il entendra ses intérêts mieux que personne ; mais n'ayant à blâmer que lui-même, et pouvant appliquer à volonté le remède au mal, il doit en résulter moins de trouble dans l'état, et son mécontentement doit être moins durable. Jusqu'à la révolution, l'on n'employa dans ces combats politiques d'autres armes que la langue et la plume, et à l'exception de quelques querelles avec une province voisine sur la délimitation des frontières, chose qui intéressait plus les propriétaires que le peuple en général, les disputes, en Pensylvanie, ont toujours eu pour objet les libertés les plus importantes pour les citoyens.

Si je suis entrée dans des détails assez étendus sur l'histoire politique de la Pensylvanie, c'est qu'elle présente quelques particularités remarquables. Le peuple de cette république paraît avoir toujours été singulièrement jaloux de ses libertés, et en même temps plus lent à découvrir le meilleur moyen de les garantir de toute atteinte, que les habitans des autres états. Bien que l'intention du premier législateur de la Pensylvanie ait été d'établir une forme de gouvernement propre à rendre l'autorité respectable au peuple, et à mettre le peuple à l'abri des excès de cette autorité, ni lui ni ses successeurs immédiats ne purent atteindre ce but si désirable. La convention convoquée à l'époque de la révolution, ne pouvait manquer d'obtenir plus de succès, puisqu'il n'y avait plus à prendre en considération ni les intérêts d'un homme ou d'une classe d'hommes, ni les actes d'un gouvernement éloigné de quinze cents lieues. Comme le peuple se donnait des lois lui-même, ce qu'elles pouvaient offrir de défectueux était corrigé sur-le-champ; aussi, depuis cette époque, nous voyons que les disputes politiques en Pensylvanie, ainsi que dans les autres républiques, ne durèrent guère plus d'un jour. Plusieurs états ont convoqué d'autres conventions, pour

amender les constitutions qu'ils s'étaient données en se confédérant; et les modifications apportées à quelques-unes de ces constitutions ont été importantes.

A l'exception de deux, les treize états qui composèrent primitivement l'Union, adoptèrent dans leurs constitutions deux branches législatives, une chambre des représentans et un sénat; la Pensylvanie et la Géorgie n'instituèrent qu'une assemblée. Les auteurs des constitutions de ces deux états pensèrent que, comme il n'existait aucune distinction de rangs dans les républiques américaines, il n'était pas facile de créer deux chambres de représentans qui différassent essentiellement l'une de l'autre, et qu'elles ne seraient que deux portions d'un même corps législatif, exerçant leurs fonctions dans des salles séparées. On m'a assuré que Franklin fut d'abord au nombre des partisans du système législatif le plus simple; mais qu'après une courte épreuve, il demeura convaincu que ce système avait ses désavantages; le peuple pensa de même, et au bout de quelques années, la Pensylvanie et la Géorgie adoptèrent un sénat, à l'instar de celui des autres états. Quoique les membres des deux chambres soient choisis par les mêmes électeurs, et que

ces chambres puissent être considérées comme formant un même corps divisé en deux parties (1), les discussions sur chaque bill ayant lieu successivement, il en résulte que la confection des lois est plus lente. L'expérience a appris aux sociétés que, bien que dans quelques cas urgens, mais fort rares, une décision prompte soit très utile au bien public, en général, il vaut mieux faire les lois trop lentement, que trop vite. Le peuple de Pensylvanie paraît s'être pénétré de la bonté de cette maxime, et pour se mettre en garde contre un excès de précipitation dans les mesures législatives, il eut recours à un expédient singulier, et qui est plus conforme à l'esprit des anciennes démocraties de la Grèce, qu'à celui des républiques modernes. Il fut décidé que tout bill serait publié après sa seconde lecture dans la chambre, et qu'on accorderait un certain temps au corps politique de l'état (les citoyens jouissant de la plénitude de leurs droits) pour faire connaître

---

(1) On a essayé dans un petit nombre d'états d'établir une différence entre les deux chambres, en exigeant un cens plus fort pour être sénateur que pour être représentant; dans quelques autres on exige aussi que les sénateurs soient plus âgés que les membres de l'autre chambre.

son opinion à la législature. Cet expédient, comme on peut le penser, ne tarda pas à être abandonné, ainsi qu'un conseil de censeurs, dont les fonctions consistaient à s'assembler périodiquement pour examiner tous les actes de l'autorité, soit législative, soit exécutive, et en faire leur rapport au peuple. Après la révolution, peu d'années suffirent pour calmer l'esprit de controverse politique qui avait si long-temps animé le peuple de Pensylvanie. Aujourd'hui que les droits des citoyens sont bien établis et à l'abri de toute atteinte, les animosités de parti sont appaisées, et la machine du gouvernement, mue par l'impulsion de l'opinion publique, marche sans bruit et sans obstacle.

Les constitutions des républiques confédérées diffèrent bien peu les unes des autres. Le pouvoir législatif y est conféré à un corps composé d'un sénat et d'une chambre de représentans (1), et le pouvoir exécutif à un gouverneur tantôt seul, tantôt assisté, ou, pour parler plus correctement, entravé par un conseil. Cette restriction apportée à l'exercice du

---

(1) A l'exception du seul état de Vermont, qui a jusqu'à présent maintenu le système adopté dans le principe par la Pensylvanie et la Géorgie, et n'a pas de sénat.

pouvoir exécutif, fut primitivement adoptée par les treize états ; mais plusieurs l'abolirent ensuite, et elle n'a pas été adoptée par les états qui furent successivement annexés à l'Union (1). La majorité des treize états anciens conserve encore ce frein à la volonté du premier magistrat. Cependant, en considérant la courte durée de ses fonctions et les faibles pouvoirs dont il est investi, quelques-uns regardent ce frein comme inutile, et d'autres comme pernicieux, en ce qu'il tend à retarder les opérations du gouvernement ; mais c'est précisément en cela qu'un certain nombre de citoyens le trouve salutaire. Au fond, la chose est de peu d'importance. Et, en effet, l'autorité suprême réside dans le corps législatif, qui n'est autre chose que le peuple parlant et agissant dans la personne de ses représentans. Le pouvoir exécutif, il est vrai, possède un droit de véto sur la décision des deux chambres ; mais ce véto n'est pas définitif. Le gouverneur doit, au bout d'un temps donné, renvoyer le bill avec l'exposé des motifs de son refus de le sanctionner. La question est discutée de nouveau, et une majorité des deux tiers des membres de chaque cham-

(1) Excepté par l'état de Vermont.

bre est nécessaire alors pour donner au bill force de loi ; mais comme dans ce cas la sanction du pouvoir exécutif devient inutile, rarement il la refuse de prime abord ; je crois même que cela n'arrive jamais. Il est clair, au reste, que le refus de sanction ne pourrait avoir lieu que lorsque les voix des législateurs se trouveraient partagées presque également, et que la sagesse de la loi proposée pourrait, jusqu'à un certain point, être mise en doute. Il n'y a pas de mal alors, qu'un moyen existe pour que cette loi soit discutée de nouveau ; d'un autre côté, on doit supposer que le pouvoir exécutif n'adopte jamais la mesure extrême d'un refus de sanction, que dans un cas de la plus grave importance, et à l'égard d'une loi dont la bonté peut être contestée. La constitution anglaise accorde au monarque un véto absolu, et qui le dispense de recourir une seconde fois à la décision des chambres du parlement. Si ce véto n'est jamais exercé, c'est évidemment parce que l'influence royale a préalablement affecté la décision du parlement, et fait connaître la volonté du monarque d'une manière qui le dispense de se mettre en opposition formelle avec le vœu de la nation. Ici la chose est tout-à-fait différente. Le gouverneur est aussi impuissant pour influencer le

vote de l'assemblée qu'aucun autre citoyen de la république, tandis que l'assemblée peut rendre nulle la volonté de ce premier fonctionnaire. Les pouvoirs du gouverneur varient dans les divers états, et ce qui peut paraître singulier, c'est qu'en Pensylvanie, où l'on a toujours montré une extrême défiance à l'égard du pouvoir exécutif, son autorité est plus grande que dans les autres états. Il n'y est point entravé par un conseil; ses fonctions durent trois ans, et il dispose de plusieurs emplois publics pour lesquels, dans les autres états, les nominations ont lieu par le vote combiné des deux chambres législatives.

On pourrait penser que les citoyens de Pensylvanie avaient tant de goût pour les disputes politiques, qu'ils n'ont voulu rien négliger de ce qui pourrait les occasionner. En accordant à leur premier magistrat le choix des juges, des maires, etc., ils se sont réservé le droit de le quereller sur la manière dont il exercerait cette prérogative. On pourrait en dire autant des habitans de l'état de New-York, où la nomination à quelques-uns des principaux emplois publics appartient aussi au gouverneur, quoiqu'avec le concours d'un conseil. La polémique et la guerre de gazettes, auxquelles ces dispositions constitutionnelles donnent lieu, peuvent être fort amu-

santes pour ceux qui prennent parti dans la querelle, mais les spectateurs désintéressés doivent trouver tout cela fort ridicule et contraire à la dignité de ces deux importantes républiques.

Tous les fonctionnaires, qu'ils soient nommés par le gouverneur, par la législature ou par le peuple, ne peuvent conserver leurs emplois qu'en se conduisant bien, et tous, sans en excepter le gouverneur, peuvent être accusés devant la chambre des représentans. Une majorité des deux tiers de cette chambre est nécessaire pour porter une sentence qui n'a d'autre effet que le renvoi du fonctionnaire coupable, et la déclaration de son incapacité à remplir à l'avenir aucun emploi honorable ou lucratif.

Il est statué partout qu'aucun individu, tenant un emploi du gouvernement particulier de l'état ou du gouvernement central de l'Union, ne peut être membre d'aucune des deux chambres; c'est une disposition d'une importance majeure, et sans laquelle il est absolument impossible de compter sur la pureté du système représentatif. Le serviteur du peuple ne doit être à la solde de personne, ou bien son intérêt pourrait se trouver en opposition avec son devoir. La cumulation d'emplois est sévèrement interdite

dans toutes les branches du gouvernement américain ; il en reçoit une vigueur et une *intégrité* (1) qu'aucune autre mesure ne lui pourrait assurer. Voici une anecdote qui prouve quel soin on apporte à empêcher qu'aucun fonctionnaire ne puisse se trouver dans le cas de transiger avec son devoir. Un maître de poste de New-York perdit dernièrement son emploi, parce qu'on découvrit qu'il était entrepreneur des malles. Le maître de poste général, à Washington, motiva son renvoi sur ce que, le maître de poste étant le surveillant de l'entrepreneur, lorsque le même homme exerçait les deux fonctions, le public n'avait plus aucune garantie de sa probité dans l'exercice de la première.

On peut généralement considérer la chambre des représentans de chaque état comme la branche la plus populaire de la législature. Les membres de cette chambre sont élus annuellement (2)

---

(1) Il y a dans l'original, CLEAN-HANDEDNESS (*netteté de mains*) ; cette expression si pittoresque ne pourrait s'employer dans notre langue.

(*Note du traducteur.*)

(2) Excepté dans les états de la Caroline du sud, de Tenessée, et d'Illinois, où les élections n'ont lieu que tous les deux ans.

par tous les hommes libres de l'état, excepté dans deux ou trois des anciennes républiques du Sud. Le mode employé pour l'élection des sénateurs varie un peu dans les différens états. Dans quelques-uns, leurs fonctions ne durent qu'un an, dans d'autres, trois, quatre, ou, comme dans le Maryland, cinq années ; au reste, on ne peut juger parfaitement de la popularité de l'élection des sénateurs par son retour plus ou moins fréquent ; cette popularité dépend de la plus ou moins grande extension du droit de suffrage. Quelques constitutions exigent d'un citoyen des conditions plus rigoureuses pour être apte à élire un sénateur que pour participer à l'élection d'un représentant ; suivant d'autres constitutions, ces conditions sont les mêmes, quoique l'élection arrive plus fréquemment dans un cas que dans l'autre. En Virginie, le gouverneur, les sénateurs et les représentans sont élus annuellement, et cependant la constitution de cet état est la moins démocratique de toutes. Dans les états de l'Est, du centre et de l'Ouest, les élections sont tout-à-fait populaires ; en Virginie et dans les deux Carolines, le droit de suffrage requiert plus d'extension, avant qu'on puisse dire que les législatures de ces états sont établies d'après les vrais principes américains.

La plus admirable disposition dans l'organisation des gouvernemens de l'Union, est celle qui assure à tous les états le moyen de modifier et d'améliorer leur constitution. La *convention* (1) est en même temps le fondement et la pierre angulaire de l'édifice du gouvernement américain. Par elle, la constitution d'un état est mise en harmonie avec les vœux du peu-

---

(1) Assemblée convoquée pour réviser la constitution du gouvernement fédéral, ou d'un des états de l'Union. Cette idée de révision est d'une grande sagesse.

On retrouve ce principe américain dans la première déclaration des droits présentée à l'assemblée constituante, le 11 juillet 1789.

« Et comme l'introduction des abus et le droit des » générations qui se succèdent, nécessitent la révision de » tout établissement humain, il doit être possible à la na- » tion d'avoir, dans certains cas, une convocation extraor- » dinaire de députés dont le seul objet soit d'examiner et » corriger, s'il est nécessaire, les vices de la constitution. »

Quoique la déclaration des droits du général Lafayette ait servi de base à celle qui est en tête de la constitution de 1791, cet article a été omis; mais on trouve dans la constitution elle-même des moyens légaux et paisibles de révision. Néanmoins, dans les discussions qui eurent lieu à cet égard, il avait été reconnu désirable que la nation n'usât pas de ce droit avant un terme de trente années.

(Note du traducteur.)

ple aussi facilement et aussi paisiblement que les lois ordinaires ; elle est à la fois la sauvegarde des droits de la nation, et la conservatrice de la paix publique. Les droits de la société américaine ne sont fondés ni sur des chartes, ni sur des usages antiques, mais sur des principes immuables, qui parlent à tous les esprits et à tous les cœurs. Il n'y a pas moyen ici de subtiliser sur le sens des mots, d'opposer les traditions à la raison, ni d'appeler de la sagesse du présent à celle du passé; la sagesse du jour est souvent ignorance le lendemain ; ce qui est vérité à une époque devient par comparaison préjugé à une autre époque; ce qui est humanité devient cruauté ; la justice devient injustice; la liberté, servitude ; et je dirais presque la vertu, vice, et le bonheur, misère. L'homme qui appartient à la génération actuelle avec des vues et des sentimens inconnus à une époque antérieure, se sent trop resserré dans une sphère d'activité que ses ancêtres ont trouvée assez étendue pour leurs facultés et leur ambition. Si la loi oppose des barrières à l'essor de son intelligence, cette intelligence est comprimée, mais non pas étouffée. Le torrent des connaissances se grossit, prend de la force, et la digue est rompue avec une violence qui ébranle jusqu'aux fondemens

de la société, et répand momentanément le ravage dans le vaste champ de la civilisation (1). Le pouvoir arbitraire et la liberté, existans dans un même état, doivent être perpétuellement en guerre ; ce n'est qu'où l'une ou l'autre règne sans partage et sans contestation, que la paix publique peut être maintenue ; dans un cas, par le libre exercice de toute l'énergie humaine, dans l'autre, par son extinction totale.

---

(1) Ce passage rappelle de beaux vers de M. Viennet, dans son Epitre au roi d'Espagne. L'auteur parle de la liberté, et dit :

Il faut ou prospérer ou succomber par elle ;
C'est le torrent fougueux qui du sommet des monts,
Du fermier de ses bords menace les moissons.
S'il ouvre vingt canaux à cette onde indocile,
S'il lui creuse des lits et de mousse et d'argile,
Et, trompant avec art son cours impétueux,
La divise et l'égare en détours sinueux,
Le torrent adouci va féconder la plaine,
Du fermier vigilant enrichir le domaine,
Et ses fertiles bords, aimés des voyageurs,
Se couvrent de verdure et de fruits et de fleurs;
Mais, s'il croit, élevant une digue impuissante,
Refouler vers les monts cette onde menaçante,
Sur la foi des étés il goûte un vain repos;
Quand l'orage et l'hiver auront grossi les flots,
Il verra tout périr sous la vague irritée;
Et, parmi les débris de la digue emportée,
Ne laissant après eux que des ravins déserts,
La ferme et l'habitant rouleront dans les mers.

(Note du traducteur.)

Les avocats du despotisme ont souvent prétendu que les élémens de la liberté étaient rudes, grossiers, et ne pouvaient être mis en œuvre. Cela est très vrai, lorsqu'ils se trouvent dans une atmosphère étrangère à leur nature, où ils ont à lutter contre d'autres élémens avec lesquels ils ne peuvent jamais s'amalgamer, et qui les repoussent sans cesse. On a coutume de nous citer les républiques anciennes, et de nous répéter que Rome fut désolée par les factions et les guerres civiles. Sans énumérer les causes nombreuses (telles que la distinction des rangs, la jalousie qui régnait entre les divers ordres de la nation, et ces armées formidables commandées par des chefs ambitieux) qui se réunirent pour plonger la société dans le chaos, nous dirons qu'une seule eût suffi pour enfanter les désordres dont la maîtresse du monde fut le théâtre; cette cause est l'ignorance de la doctrine de la représentation. Cette doctrine que nous trouvons si simple, une fois qu'elle nous a été révélée, forme toute la science du gouvernement; c'est elle qui donne à la liberté moderne un caractère différent de celui qu'elle avait dans les temps anciens, qui la réconcilie avec la paix, et les fait régner toutes deux de concert.

Le système représentatif établi en Angleterre par un concours de circonstances fortuites, a été porté jusqu'à la perfection en Amérique. Par lui, le peuple dirige tout ; il établit sa constitution, fait des lois conformes à cette constitution, et la modifie elle-même, suivant les progrès de l'esprit public en sagesse politique. De la sorte, quoiqu'un gouvernement puisse paraître défectueux dans quelqu'une de ses formes, comme la porte est ouverte aux améliorations, on peut le déclarer parfait. « *Quelle republiche che, s'elle non hanno l'ordine perfetto, hanno preso il principio buono e atto a diventare migliore, possono, per l' occorrenza delli accidenti, diventare perfette* (1). »

En considérant combien l'âme de l'homme est ennoblie par la liberté, et avec quelle rapidité son cœur s'humanise à mesure que la science pénètre dans son esprit, on ne saurait calculer les progrès en vertu et en puissance d'un peuple dont les générations successives s'élèveront à l'ombre de lois bienfaisantes et d'institutions libérales. Qui ne se sentirait pas disposé à former un souhait pareil à celui que Franklin fit un jour en badinant? Ce grand patriote voyant une

(1) *Machiavelli, sopra la prima Dec. di Tito-Livio.*

mouche s'échapper d'une bouteille où elle avait été long-temps emprisonnée, s'écria : « Je voudrais pouvoir être enfermé comme tu l'étais, et délivré dans cent ans, pour voir comment ira ma chère Amérique. »

LETTRE VII.

Ton de la société à Philadelphie. — Aventure d'un officier prussien. — Le chevalier Correa de Serra. — M. Garnett.

Philadelphie, mai 1819.

Je n'ai pas voulu quitter cette ville sans obserserver plus particulièrement que je ne l'avais fait les caractères que présente la société. Il est rare que les observations que l'on fait sur les habitans d'un district particulier, ne puissent s'appliquer plus ou moins à la nation entière. Cela arrive dans tous les pays, mais surtout aux Etats-Unis. La diffusion générale des connaissances utiles et d'une bonne instruction pratique, l'exercice de droits politiques étendus, et, comparativement parlant, l'égalité de condition, donnent aux Américains une physionomie nationale bien prononcée. L'homme de loisir, qui est le plus souvent

homme de plaisir, se trouverait un peu isolé dans ce pays. Tous les bras travaillent et toutes les têtes pensent ; tout le monde s'occupe non-seulement des soins actifs de la vie humaine qui, en général, paraissent peser plus légèrement sur ce peuple que sur beaucoup d'autres, mais encore de choses relatives au bien général d'un vaste empire. Tout citoyen étant une fraction du souverain, est non-seulement politique, mais encore législateur; en un mot, c'est un associé dans les grandes affaires de l'état, non point un associé passif, mais un actionnaire qui inspecte soigneusement les opérations des gérans de l'association, vérifie leurs comptes, maintient leur autorité, et juge des intérêts de tous. Un peuple ainsi occupé n'est pas celui au milieu duquel un fainéant pourrait se plaire : il cherche des amusemens, et il trouve des affaires ; de l'esprit frivole, et il trouve du bon sens, du pur et véritable bon sens. Les Américains sont de très bons parleurs et d'admirables auditeurs ; ils entendent à merveille cet échange de connaissances pour lequel, et pour lequel seul, ils font usage de la conversation. Ils ont une étonnante provision de connaissances ; mais ils ne les ont guère récoltées dans les domaines de l'imagination; des faits forment ordinairement la substance de leurs

discours. Ils sont accoutumés à baser leurs opinions sur les résultats de l'expérience plutôt que sur des théories ingénieuses et des raisonnemens abstraits, et c'est ordinairement à l'aide des premiers, qu'ils combattent les autres. Ils ont en général beaucoup d'instruction; mais ils sont le plus versés dans les sciences physiques, l'histoire, l'économie politique et la science du gouvernement. Le monde est le livre dans lequel ils lisent le plus attentivement, et ils ont généralement l'habitude d'y chercher la page de l'homme qui se présente à eux; ils le font, au reste, avec beaucoup de politesse, et vous laissent parfaitement libre d'en agir de même à leur égard. Ils sont tout-à-fait sans mauvaise honte, et également exempts de cette familiarité et de cette *officieuseté* si importunes. L'exercice constant de leur raison et de leur jugement donne à leur caractère et à leurs manières cette bonhommie, cette franchise et cette inaltérable douceur qu'on remarque si souvent en Europe chez les hommes qui se sont voués à la culture des sciences abstraites. Les Américains montrent une patience et une bonne foi étonnantes dans la discussion; ce sont des argumentateurs pressans, des observateurs fins et des penseurs originaux. Ils n'entendent guère ce que les Fran-

çais appellent le *badinage;* et vraiment, lorsque j'ai vu nos Américains aux prises avec quelque frivole Européen, ou quelque femme légère de sa nation, j'ai pensé voir un quaker se lançant au milieu d'une gigue écossaise. Les Américains n'ont rien du poète ni du bel-esprit, et je pense qu'ils deviendraient très ennuyeux s'ils essayaient de singer l'un ou l'autre. Il est juste de dire que rarement ils l'essaient, du moins, passé l'âge de vingt-cinq ans. En revanche, ce sont des hommes instruits et des philosophes libéraux, et l'on gagne plus d'instruction solide en les écoutant pendant une heure, qu'on ne ferait dans toute une soirée au milieu du premier corps littéraire ou diplomatique de l'Europe. On dit que tout homme a son fort, et peut-être aussi toute nation ; celui des Américains est le bon sens ; cette qualité précieuse est la monnaie courante du pays, et il est curieux de voir comme elle leur sert à juger de quel alloi est l'esprit des étrangers. En vérité, je ne connais pas de gens qui vous fassent apercevoir plus vîte de votre ignorance. En causant, même avec un simple fermier, il m'a semblé souvent que je n'avais été toute ma vie qu'un être frivole courant après de brillans papillons, tandis que lui, semblable à la fourmi, avait amassé des provisions intellectuelles,

utiles pour tous les temps et toutes les circonstances.

Je dois ajouter que les Américains possèdent une constante gaîté d'esprit, une imperturbable égalité de caractère, et une grande dose de ce que nous nommons *humour* (1), arme défensive qu'ils emploient d'ordinaire lorsqu'ils sont assaillis par la sottise ou l'impertinence. J'en ai vu maints exemples, et vous en trouverez dans les écrits de Franklin, dont l'*humour* était vraiment indigène. Je me rappelle en ce moment une aventure où j'eus l'occasion de remarquer ce trait du caractère national.

Un officier prussien, en route pour Venezuela, débarqua il y a quelque temps à New-York. Etant descendu à un hôtel dans Broad-way, il trouva dans la salle deux officiers anglais et un *gentleman* américain qui était assis tranquillement dans une embrasure de croisée, et lisait la gazette de Washington. Le Prussien n'entendait pas un mot d'anglais; il remarqua néanmoins que les deux étrangers, en causant ensemble, se servaient

---

(1) Ce mot, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue, désigne une sorte de jovialité fine, satirique et spirituelle. Un ouvrage plein d'*humour* est celui où l'on trouve partout le cachet de la bonne plaisanterie.

(Note du traducteur.)

à tout moment du mot *Yankee*. Ils le répétaient à satiété et paraissaient l'appliquer à chaque citoyen qu'ils voyaient passer sous la fenêtre par laquelle ils regardaient. « *Yankee! Yankee!* s'é» cria à la fin le Prussien; que veut dire ce *Yan*» *kee?*» Il adressait, d'un air étonné, cette question à l'Américain qui semblait ne pas prendre garde à ce que disaient les deux Anglais. « Je » vous apprendrai, monsieur, répondit-il gra» vement et en levant les yeux de dessus son » journal, que cela veut dire un homme d'une » sagesse parfaite, d'un talent extrême, jouis» sant des biens de la fortune et de la considé» ration publique. » — « En un mot, un sage » et un homme distingué? » — « Précisément. » — « Mais, monsieur, que la république est riche » en sages et en hommes distingués! » — « Ces » messieurs nous font l'honneur de le croire ré» pliqua l'Américain, en faisant une inclination » de tête aux deux officiers anglais » (1).

Vous rirez en apprenant que le Prussien prit cette explication au sérieux (car vous pouvez penser que nos deux compatriotes étaient trop stupéfaits pour contredire l'Américain). Il ne man-

---

(1) Ce petit dialogue est en français dans l'original.
(Note du traducteur.)

qua pas d'employer le mot *Yankee* à tout bout de champ, pour marquer son étonnement, et de la surabondance d'*hommes distingués* qu'on trouvait dans la ville, et de la concision du langage américain, qui permettait d'exprimer tant d'idées en un seul mot. Je fus long-temps avant de comprendre le sens des paroles du Prussien. Lorsqu'enfin je lui eus fait conter son histoire, et que je fus au fait du mystère, la plaisanterie me parut trop bonne pour y mettre fin. Cependant, comme je vis qu'il s'était mis dans la tête d'appliquer ce mot dans sa nouvelle signification à tout citoyen auquel il voulait faire un compliment, et que, dans le cas où il aurait une entrevue avec le président, il ne manquerait pas, pour faire preuve de politesse, de l'appeler le chef des *Yankees*, je jugeai à propos de rendre à ce mot son acception primitive (1).

J'ai déjà parlé du *quiétisme* qu'on remarque dans cette ville; il y existe néanmoins beaucoup

---

(1) L'étymologie du mot *Yankee* n'est peut-être pas généralement connue, même en Angleterre. Les Indiens l'ont tiré par corruption d'*English* (Anglais), *Yenglees*, *Yangles*, *Yankles* et finalement *Yankee*. Aux Etats-Unis, ce sobriquet n'est donné, par manière de plaisanterie, qu'aux citoyens de la Nouvelle-Angleterre, dont les premiers colons

de gaîté parmi la jeunesse, et de relations sociales entre les personnes d'un âge mûr. Ici, comme ailleurs, j'ai observé qu'il existait une ligne de démarcation entre les jeunes gens et les personnes âgées ; rien effectivement n'est plus opposé que leurs caractères. Ceux qui sont à la fleur de l'âge paraissent vifs, animés, et chantent comme de jeunes alouettes au printemps ; les autres sont paisibles, graves et occupés, les femmes des soins domestiques, les hommes de leurs affaires privées et des affaires publiques. Quelques étrangers ont prétendu qu'en Europe il y a du plaisir sans bonheur, et en Amérique du bonheur sans plaisir. Ils ont en cela sacrifié une partie de la vérité à l'exactitude de l'antithèse. Je suis disposée à penser que le plaisir se trouve également dans les deux hémisphères, mais que dans l'un il est le partage de la jeunesse, et dans l'autre, celui de l'âge mûr. En France, par exemple, une femme commence rarement à jouir de l'existence avant qu'un monsieur lui ait mis une bague au doigt ;

---

furent ainsi nommés par les Sauvages. Les Pensylvaniens sont connus chez les Indiens sous le nom de *Quekels*, corruption de *Quakers;* les Virginiens, sous celui de *Long Knives* (Longs Couteaux), je pense, à cause des guerres sanglantes et continuelles que les premiers colons de cette mère de l'Union eurent à soutenir contre les Indigènes.

ici, c'est dans son printemps qu'elle goûte les plaisirs de la vie. C'est vraiment une chose charmante de voir ces jeunes beautés, vives et enjouées, agir et parler avec une grâce que l'art n'enseigne pas, et qu'il chercherait vainement à imiter. Je ne sais si le plaisir est une divinité qu'il faille beaucoup adorer ; peut-être son culte enivre-t-il un moment l'esprit pour le laisser vide ensuite, et le législateur ferait peut-être sagement de lui interdire l'entrée du Panthéon national ; mais, après tout, s'il faut absolument s'approcher des autels de ce dieu, il semble plus dans l'ordre de la nature de choisir l'heureux instant de la jeunesse et de la santé ; la folie peut alors trouver son excuse dans la vivacité de l'âge, et ses joyeux écarts peuvent faire rire Héraclite lui-même. La jeune fille insouciante perd sans doute des momens précieux, mais la femme dissipée néglige des devoirs importans, et encore elle ne poursuit que l'ombre d'une ombre ; voyez, pour preuve, les joues fanées et le cœur flétri d'une petite maîtresse anglaise de trente à quarante ans. La jeune fille américaine, quelques passagères que soient ses jouissances, en goûte néanmoins de pures et de vives, que la sagesse d'un autre âge pourrait envier.

De notre enfance, ô jours heureux !
Jours de promesse et d'espérance,

De paix et d'heureuse ignorance,
Où sur les ailes du désir,
Des ris, des jeux, l'aimable troupe
Nous guide à l'autel du plaisir;
Et du doux nectar de sa coupe
Nous nous enivrons à loisir!
Vive joie et peines légères,
Pensers doux et rêves charmans
Marquent alors tous nos momens;
Et, dans nos douleurs passagères,
Nos larmes ne sont point amères
Comme les pleurs dont sont mouillés
Nos yeux, dans l'été de la vie,
Quand, par la raison dessillés,
L'espérance nous est ravie.

(Pensées d'une recluse.) (1)

Rarement il arrive ici que des regrets amers

---

(1) Voici le passage original, dont nous n'offrons qu'une faible imitation :

Bless'd hour of childhood! then, and then alone,
Dance we the revels close round Pleasure's throne,
Quaff the bright nectar from her fountain springs,
And laugh beneath the rainbow of her wings.
Oh! time of promise, hope and innocence,
Of trust, and love, and happy ignorance!
Whose every dream is Heaven, in whose fair joy
Experience yet has thrown no black alloy;
Whose pain, when fiercest, lacks the venomed pang
Which to maturer ill doth oft belong,
When, mute, and cold, we weep departed bliss,
And Hope expires on broken Happiness.

succèdent aux brillantes illusions de la jeunesse; la coquetterie fait place de bonne heure aux affections de famille, et les plaisirs frivoles aux jouissances domestiques. Le bonheur paisible de la vie matrimoniale se goûte ici dans toute son étendue. En rira qui voudra; mais ce bonheur est à coup sûr le plus précieux des dons que le ciel a faits à l'homme.

A propos de la jeunesse et de ses folies, il ne faut pas que j'oublie de vous parler de quelque chose que je doute que vous ayez vu ici. Je l'ai vu moi, en plein jour, et dans Chesnut-street. C'est la promenade à la mode, comme Broadway, à New-York, et l'on y rencontre la même gaîté et la même élégance. Je me promenais là un matin avec une de mes amies, lorsque nous vîmes s'avancer vers nous un groupe de jeunes gens dont l'air et la mise étaient si différens de ceux des habitans du pays, que je doutai d'abord si je n'avais pas été transportée par quelque enchantement dans New-Bond-street, ou sur le boulevard des Italiens. Aucun *dandy* de Londres, aucun fat de Paris, n'eût pu les surpasser par la tournure, ni les manières affectées et ridicules. « Quels sont ces étrangers? demandai-je. » — « Ce sont des Américains, répondit ma compa- » gne en riant; mais les fous sont rares, et j'es-

» père qu'ils continueront de l'être, pour l'honneur
» de notre ville. »

Il y a ici quelques cercles composés de la société la mieux choisie. Je connais surtout une dame qui rassemble souvent tous les talens de la ville dans son salon ; et, par parenthèse, elle fournit elle-même un très fort contingent. J'ai rarement trouvé une femme plus richement dotée par la nature, et qui fît usage de ses dons avec moins d'ostentation. Si le soir elle fait le charme de la société réunie chez elle, ses matinées sont entièrement consacrées à l'éducation d'une nombreuse famille, qui ne peut manquer de recueillir d'heureux fruits d'une instruction digne d'un pays tel que les Etats-Unis.

Nous trouvâmes, il y a peu de jours, chez cette dame, un personnage pour lequel on a dans ce pays la plus grande vénération ; c'est le chevalier Correa de Serra, ministre portugais. M. Brackenridge de Baltimore, en lui dédiant son petit ouvrage sur la Louisiane, le proclama l'un des étrangers les plus éclairés qui aient jamais visité les Etats-Unis. Ce qu'il ajoute à ce compliment est conforme à ce que j'ai généralement entendu dire ici sur le compte de cet estimable philosophe. « L'aimable simplicité de vos manières, dit M. Brackenridge, nous rend notre Franklin. Dans

toutes les parties de notre pays que vous avez visitées (et vous les avez visitées presque toutes), votre compagnie a été aussi agréable au cultivateur et à l'homme illettré, qu'au savant et au philosophe. La manière libérale et bienveillante avec laquelle vous avez coutume d'envisager tout dans nos états, l'intérêt que vous prenez à notre bien-être, et les sages et profondes maximes que, semblables aux disciples de Socrate, nous recueillons de votre bouche, nous autorisent à vous réclamer comme un des pères de notre patrie. »

Après de pareils témoignages rendus par des hommes qui peuvent se glorifier de relations intimes avec ce respectable Européen, les remarques d'une jeune étrangère seraient une addition très inconvenante. Je me bornerai à dire (en ma qualité d'étrangère) que je fus extrêmement frappée de la simplicité de manières et de la modestie d'un homme auquel tout le monde ici s'accorde à reconnaître tant de talens supérieurs et de connaissances transcendantes. La bonté avec laquelle je l'entendis parler de la nation américaine, l'admiration qu'il témoignait pour son caractère et pour les institutions qui, disait-il, avaient formé et perfectionnaient chaque jour ce caractère, m'inspirèrent, dès les premiers momens de notre entretien, une admiration au moins égale à celle des

Américains pour les sentimens généreux de ce vénérable étranger.

En nous en retournant à pied (car ici la considération n'est pas attachée à un carrosse, comme Brydone trouva qu'elle l'était en Sicile), il m'arriva de m'extasier sur la beauté du ciel, et de dire que pour une personne née dans un pays brumeux, cette vue n'avait pas encore perdu le charme de la nouveauté. M. Correa répondit de l'air le plus doux : « Et sur quel pays devraient » briller le soleil et les étoiles, sinon sur celui-ci ? » La lumière y existe partout, et chaque jour elle » devient plus éclatante, et s'étend de plus en » plus. » — « N'avez-vous pas peur, repris-je en- » couragée par la douceur de ses paroles à oublier » l'intervalle qui séparait nos âges et nos esprits, » n'avez-vous pas peur de trop aimer cette répu- » blique ? » Il répondit plaisamment : « De même » que le galant Melville déclarait Elisabeth la plus » belle femme de l'Angleterre, et Marie la plus » belle en Ecosse, je tiens ce pays-ci pour la » plus belle des républiques, et le Portugal, » comme de raison, pour la plus belle des monar- » chies. » Il était impossible de converser une heure avec ce respectable philosophe sans parler de la situation présente et de la perspective future du pays qui lui avait donné naissance. En dé-

veloppant mes idées sur ce sujet, je remarquai avec chagrin les rides qui sillonnaient son front. Je me disais en moi-même : un tel homme est-il né en vain pour le bonheur de sa patrie? Devance-t-il trop la génération actuelle, et doit-il aller sommeiller auprès de ses pères, avant que la lumière qui a si vivement pénétré son esprit lance un faible rayon sur ses compatriotes (1)?

Il est certainement glorieux pour les Américains d'attirer dès l'aurore de leur existence comme nation, les regards des hommes d'état et des sages des contrées étrangères, et de voir leur pays devenir non-seulement le refuge de l'homme persécuté, mais encore la résidence librement choisie du philosophe. L'Amérique n'a pas à se plaindre. Si elle est dénigrée par des gens qu'aveuglent l'ignorance ou la prévention, elle est louée par ceux dont les éloges font hon-

---

(1) Lorsqu'à mon retour en Europe j'appris la nouvelle de la révolution portugaise, mes pensées se reportèrent vers le chevalier Correa. Si ces pages insignifiantes tombent par hasard sous ses yeux, il ne se souviendra sans doute point qu'il a daigné perdre une heure de loisir à converser avec celle qui les a écrites; mais elle se le rappelle avec fierté, et ce n'est pas sans une vive émotion qu'elle retrace les pensées et les sentimens de ce bienveillant ami de l'humanité.

neur, par ceux qui ont observé attentivement le caractère de ses habitans, et dont la raison mûre et impartiale est capable de juger de leurs qualités. Un peuple qui a pour lui les suffrages d'un Correa, d'un Bernard et d'un Garnett, peut sourire des diatribes d'un Ashe ou d'un Fearon (1).

Le nom de Garnett que je viens de citer appartient à un personnage dont le portrait demanderait à être tracé par une main infiniment plus habile que la mienne. Ceux qui ont vu l'original trouveraient toute copie une esquisse imparfaite; ceux qui ne l'ont pas vu, penseraient que l'artiste a peint d'imagination. M. Garnett est natif d'Angleterre, et était connu dans ce pays, comme il l'est dans celui-ci, pour un homme doué de toutes les qualités et de toutes les vertus qui peuvent orner et ennoblir l'esprit et le cœur humain. Sa réputation dans le monde est celle d'un savant; mais les scientifiques travaux qui l'ont rendu célèbre comme mathématicien, astronome et mécanicien, n'ont révélé qu'une faible portion de ses connaissances nombreuses et variées. Il serait superflu d'en faire l'énumération; la difficulté serait d'en imaginer quelqu'une qu'il ne possédât pas. Jamais on ne vit un esprit plus riche, un cœur

(1) Anglais, auteurs d'ouvrages sur les Etats-Unis.

plus rempli de bienveillance, ni une âme plus éprise de l'amour de la liberté, et, en général, de tout ce qui est grand, beau et utile.

Si l'on essayait de décrire les éminentes qualités qui distinguent ce philosophe, on en trouverait qui sont au-dessus de toute description; telles qu'une simplicité aimable et une grâce attrayante qui charment également l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr, mettent l'ignorance à l'aise en sa présence, et lui donnent l'air d'un disciple, quand il parle le langage de la sagesse même. La figure, dont la beauté, alors qu'elle était unie à la jeunesse, fixa les regards de Lavater, et lui servit de modèle pour peindre la bienveillance, pourrait lui en servir encore. Jamais en effet joyaux précieux ne furent renfermés dans une plus belle boîte (1); jamais la bonté ne brilla aussi bien dans les yeux d'un homme; jamais la pensée ne siégea plus majestueusement sur son front; jamais la sagesse ne se montra plus riante

(1) Quelques figures de ce genre ne sauraient manquer de rappeler au lecteur, s'il avait pu l'oublier, que le livre qu'il a sous les yeux est une traduction. Loin de chercher à le disssimuler, nous nous sommes attaché, autant que le permettait notre langue, à conserver la couleur de l'original.

(Note du traducteur.)

et plus aimable sur ses lèvres; jamais enfin des talens aussi supérieurs et une instruction si vaste et si universelle ne furent accompagnés d'autant de douceur et de modestie. Combien les mots sont faibles pour exprimer le charme que répand autour de lui cet enfant de la science et de la nature! Comme ses accens vont de l'oreille au cœur, et comme sa conversation plaît, intéresse et instruit! les momens passés dans sa société sont comptés par des grains de sable d'or (1); la mémoire les conserve pour les offrir à l'esprit et au cœur lorsqu'ils ont besoin de soulagement. Si le spectacle de la faiblesse et de la perversité humaines pouvait nous faire douter un moment de l'excellence de notre nature, en nous rappelant qu'il existe un Garnett (2) nous sentirions notre

---

(1) Allusion au clepsydre, ou horloge de sable.
(Note du traducteur.)

(2) M. Garnett est maintenant au rang des morts. Quarante-huit heures après que l'auteur de ce livre s'était séparée de lui, et lorsqu'à peine elle avait perdu de vue les rivages américains, il n'était plus. Il mourut en pleine possession de sa raison, mais sans agonie, dans la nuit du 11 mai 1820, à sa ferme de New-Jersey. Avoir connu ce sage, et avoir été honorée d'une faible part dans son amitié, sera toujours l'un des souvenirs les plus glorieux de ma vie, quoiqu'en même temps un des plus tristes.

confiance dans la vertu humaine renaître, notre philantropie se réveiller, et toutes nos espérances pour le bonheur de notre espèce se ranimer plus ardentes que jamais.

Je demande pardon aux personnes qui, dans l'un et l'autre hémisphère, ont connu cet homme si instruit et si aimable, pour ce faible tribut que je paie à sa mémoire. Je ne suis nullement digne d'être la panégyriste de ses vertus, à moins que la vénération et la tendresse presque filiale que je lui portais ne semblent des titres valables. Je pourrais paraître, dans cette circonstance, m'être écartée de la règle que doit suivre tout écrivain délicat, de s'abstenir de remarques qui pourraient tendre à attirer l'attention publique sur ses amis particuliers, mais je ferai observer que le rang distingué qu'occupait M. Garnett dans le monde savant lui avait, en quelque sorte, donné un caractère public. En outre de cela, il est perdu pour ce monde et pour ses amis. S'il en eût été autrement, cet humble témoignage d'admiration de la part d'une personne qui se sent meilleure pour l'avoir connu, et dont le suffrage ne saurait rien ajouter à sa réputation, ne serait jamais venu affliger sa modestie.

LETTRE VIII.

Visite à Joseph Bonaparte. — Remarques générales. — Manière de vivre du Country-Gentleman *américain* (1).

De la Pensylvanie, juin 1819.

Une chose que je ne dois pas oublier, ma chère amie, en retraçant ce qui me frappe dans ce pays, c'est qu'une foule de voyageurs l'ont parcouru avant moi ; aussi évité-je autant que possible d'entrer dans des détails qu'ils ont déjà recueillis et qu'on peut trouver dans leurs relations. Je pense que

(1) Nous éprouvons ici le même embarras qu'il nous arrive d'éprouver chaque fois que nous rencontrons le mot *gentleman*. La traduction littérale *gentilhomme campagnard* ne saurait convenir, puisqu'il n'y a pas de noblesse en Amérique. Le *country-gentleman* est un homme qui vit à la campagne, soit de ses rentes, soit en faisant valoir ses terres.

(Note du traducteur)

le récit de notre visite à Joseph Bonaparte n'aura pas cet inconvénient. Nous fîmes cette partie, il y a quelque jours, avec les personnes chez lesquelles nous logeons maintenant. Nous remplîmes un carosse et une voiture légère appelée un *dearborn*(1); nous gagnâmes le bord de la Delaware, et là nous prîmes un bateau qui nous conduisit à Bordentown, petite ville située sur la rive opposée et dans l'état de Jersey. Nous nous rendîmes ensuite à pied à la résidence du ci-devant roi. C'est une jolie *villa* d'où l'on a en vue une portion du cours de la rivière. Le terrain qui l'environne est stérile. Cependant les pins dont il est en partie couvert lui donnent un aspect assez agréable. En entrant sur la pelouse, nous trouvâmes les plus jolis arbustes des forêts américaines, les Magnolias, les Kalmias, etc., plantés avec goût sous les arbres plus élevés qui bordaient et ombrageaient, çà et là, le tapis vert au-delà duquel s'élevaient les murailles blanches de la maison. Bientôt nous aperçûmes de toutes parts des dieux et des déesses du paganisme dans une nudité que je n'appellerai pas *majestueuse*,

---

(1) Cette voiture a emprunté son nom d'un général américain, auquel le fermier et le propriétaire habitant la campagne ont de grandes obligations pour cette invention utile.

car ces statues étaient pour la plupart grossièrement faites.

Le général Moreau, par l'effet d'une de ces vicissitudes assez ordinaires dans le cours des révolutions, devint habitant des États-Unis, et résida paisiblement dans ce voisinage jusqu'à l'époque où il repassa l'Atlantique, pour aller chercher la mort dans une des batailles dont les suites amenèrent ici en exil le frère de l'Empereur des Français. Ce général laissa, en quittant le pays, une légion de divinités payennes, avec quantité de lions et de chiens qu'on trouve aujourd'hui épars dans les fermes des environs. Deux de ces muets cerbères sont maintenant placés à droite et à gauche de la porte d'une maison voisine de celle qu'occupa n'aguère le général, et les enfans du propriétaire en font leurs dadas. Les amusemens des enfans sont quelquefois plus raisonnables que ceux des hommes. L'enfant gouverne son dada, tandis que souvent c'est le dada qui emporte l'homme, et si c'est l'ambition qu'il a choisie, il écrase ses semblables. Heureux le pays où, sans être courbés sous une verge de fer, tous les hommes se tiennent en bride les uns les autres! Je fis cette réflexion en entrant dans la maison du frère de Napoléon.

Jusqu'à l'arrivée du comte, qui était occupé

à diriger les travaux d'agrandissement qu'on faisait alors à sa maison, nous employâmes le temps à considérer les tableaux et les Canovas; ces derniers formaient une collection peu nombreuse, mais très intéressante. Elle consistait principalement en bustes des divers membres de la famille Bonaparte. Je fus frappée de la ressemblance qu'ils avaient entre eux, ainsi que d'un certain air classique qu'offrait l'ensemble de leurs traits, et je leur trouvai à tous quelque chose de vraiment impérial. Comme c'étaient les premiers ouvrages du Phidias italien que je voyais, je les regardai avec beaucoup de curiosité. Il y a, parmi ces chefs-d'œuvre, deux morceaux surtout qui m'ont paru d'un travail exquis : le premier représente un enfant nu (le petit roi de Rome) couché sur un coussin qui cède à la pression d'un des pieds, avec une vérité qui fait douter si c'est du marbre qu'on a sous les yeux. Je me rappelle que dans un tableau très prisé de Rubens, on trouve un enfant dans la même posture, et ma première pensée fut que le sculpteur avait puisé là son idée; mais en étudiant la nature, le génie est souvent original lorsque le critique vulgaire suppose le contraire. La même idée s'est présentée à des esprits qui n'avaient jamais eu aucune communication entre eux, et

cela, non pas une seule fois, mais assez fréquemment. L'autre figure, qui me parut plus jolie encore, est celle d'une jeune fille qui caresse un lévrier. Il y a peut-être de la présomption de la part d'une personne aussi peu versée que moi dans les beaux-arts, de hasarder cette remarque; mais j'ai toujours eu la vue offusquée par la blancheur trop éclatante des sculptures modernes. Peut-être l'action du temps est elle aussi nécessaire au marbre qu'à la toile.

En détournant mes regards de dessus ces sculptures, je les portai sur le tableau de David, représentant Napoléon au passage des Alpes. J'avoue que je ne fus pas satisfaite de l'expression donnée au jeune guerrier. Le cheval est beaucoup plus animé que le cavalier, qui paraît négligemment posé sur son coursier. Je n'ai vu là qu'un beau jeune homme imberbe montrant ses légions rangées sur des rochers escarpés, comme si elles étaient montées sur les degrés d'un escalier commode. Telle fut du moins l'impression que fit sur moi la vue de ce tableau.

Le comte de Survilliers (qui peut-être a pris ce titre pour sauver ce qu'il y avait de gauche à s'appeler *M. Bonaparte*) ne tarda pas à paraître. Il quittait ses ouvriers et était vêtu d'une vieille redingote dont il avait légèrement secoué

le mortier. Il nous salua, mais ne nous fit point d'excuses, ce qui caractérise un homme bien élevé. Son air et ses manières ont beaucoup de ressemblance avec ceux du *country - gentleman* anglais ;(1) ils offrent autant de franchise, de simplicité et d'indépendance ; mais peut-être plus de douceur et de suavité. Si le comte n'etait pas un peu trop corpulent, je trouverais peut-être qu'il tient encore plus des Américains chez qui ces dernières qualités de douceur et de suavité se rencontrent plus fréquemment que chez nos compatriotes. Sa figure est belle, et ressemble si fort à celle de son illustre frère, qu'au premier coup-d'œil il me fut difficile de distinguer, parmi les bustes qui se trouvaient dans l'appartement, le sien d'avec celui de Napoléon. L'expression du premier est néanmoins plus bénigne et vous prépare admirablement aux paroles aimables qui sortent de la bouche de l'original. Au premier abord, la rondeur et l'urbanité des manières du comte me causèrent une impression où la surprise l'emporta sur le plaisir ; et ensuite, lorsqu'en souriant, je me demandai à moi-même : Que m'attendais-je donc à voir ? je ne pus m'empêcher de

---

(1) Voyez la note placée en tête de cette lettre.

(Note du traducteur.)

reconnaître que je n'avais pas précisément compté voir l'homme que je voyais. Les idées de batailles et de dangers, d'ambition et d'intrigues, de couronnes et de sceptres, se pressèrent en foule dans mon imagination ; tout le grand drame de la vie du frère se déroula devant moi, et je fus frappée du singulier contraste existant entre toutes ces idées et l'homme avec lequel je conversais.

Le comte discourut sur divers sujets avec facilité, mais toujours avec calme et modestie ; il me parut dire et faire peu de choses à la manière des Français, quoiqu'il en parlât toujours la langue, parce qu'ainsi qu'il l'avoua lui-même, il entendait très peu l'anglais et ne le parlait pas du tout. Il témoigna le désir de faire connaissance avec nos poètes vivans ; mais il se plaignit de les trouver difficiles à entendre, et demanda si, généralement, leur style n'était pas plus obscur que celui de nos anciens auteurs : j'appris qu'il voulait dire ceux du temps de la reine Anne. En parlant des membres de sa famille, il évitait soigneusement de leur donner des titres ; il disait toujours mon frère Napoléon, ma sœur Hortense, etc. Il nous montra les embellissemens qu'il faisait faire tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de sa maison, et nous dit qu'il se trouvait plus heureux dans sa petite *villa* qu'il ne

l'avait jamais été au milieu de la pompe des cours et du tumulte des affaires publiques. Il cueillit une fleur champêtre, et en me la présentant, il traça sans affectation une comparaison entre ses beautés simples et inaperçues, et les plaisirs de la vie privée, comparant les jouissances de l'ambition et du pouvoir aux fleurs plus orgueilleuses du parterre, qui brillent d'avantage à une certaine distance et qui perdent de leur éclat lorsqu'on les approche. Il dit tout cela d'un air si naturel et avec un accent si doux, qu'il était impossible de lui supposer la moindre prétention. Lorsqu'il sut que j'étais étrangère, il me dit qu'il espérait que j'étais aussi contente du pays qu'il l'était lui-même. « Cette terre, ajouta-t-il, est la patrie du grand nombre et non la propriété de quelques individus ; elle donne la liberté à tous et le pouvoir à personne ; le bonheur s'y trouve plus que partout ailleurs, et je suis très satisfait que le sort m'y ait fixé. »

L'humanité et la bienfaisance sont les deux traits les plus remarquables du caractère de cet exilé. Il s'attache surtout à soulager les malheureux de sa nation, je veux parler des français. Il procure du travail aux pauvres émigrans ; il loge les autres et leur fait souvent des avances considérables en argent. Avec de semblables dispositions, il n'est pas surprenant qu'on ait parfois abusé de sa con-

fiance, et dans certains cas d'une manière si indigne, qu'on lui a appris à avoir de la circonspection, sans néanmoins refroidir son humanité : je tiens ces détails de ses voisins.

Je quittai le comte de Survilliers, persuadée que la nature l'avait formé pour la vie qu'il mène maintenant, et que la fortune lui a joué un mauvais tour en le faisant le frère de l'ambitieux Napoléon. En passant en revue les singulières destinées de cette famille, je suis forcée de reconnaître qu'elle n'a pas fait, du pouvoir immense que les circonstances lui avaient donné, un aussi monstrueux usage que beaucoup d'autres enfans gâtés de la fortune. Quand on parcourt en idée la brillante carrière du vainqueur de l'Europe, on regrette amèrement qu'au lieu d'ambitionner la renommée d'un conquérant, il n'ait pas mis toute sa gloire à relever en France les autels de la liberté, et à donner ainsi au monde un exemple qui aurait eu la plus heureuse influence sur les destinées du genre humain (1).

---

(1) Les pensées qui terminent ce paragraphe sont exprimées dans l'original par les vers suivans :

Ah! how did'st thou o'erleap the goal of Fame!
Had'st thou but propp'd expiring Freedom's head,
And to her feet again the nations led;
Had'st thou, in lieu of War's blood-dropping sword,

Tout cela est facile à dire aujourd'hui ; il est plus aisé d'être philosophe dans le cabinet que sous la tente, et le vrai sage évite le plus possible de mettre sa vertu à l'épreuve. Si Napoléon avait été tel que je viens de le supposer, jamais le destin de l'Europe n'eût été entre ses mains. Enfant de la Fortune, il s'éleva en combattant : c'eût été un miracle que l'ardente ambition qui attira tout d'un coup sur lui les regards du monde, se fût éteinte à l'époque la plus brillante de sa vie. Tout ce qu'il fit était dans l'ordre des choses. Il osa tout pour gagner un trône ; il l'obtint, et alors il tenta tout pour l'entourer de splendeur. C'était une fausse splendeur, dira-t-on : sans doute ; mais ce fut une fausse gloire qui le séduisit et lui fit désirer un trône ; et puisqu'il avait tant fait que de le vouloir, il devait le vouloir brillant. Au lieu de quereller l'ambition heureuse, il serait plus raisonnable et en même temps plus utile, de gourmander les nations qui s'abaissent devant elle. Si les despotes font quelquefois des esclaves, il n'en est pas moins vrai que ce sont en général les esclaves qui font les despotes. Si les peu-

---

Seiz'd her white wand, and given forth her word;
Bid the mad tumult of the nations cease,
And loud from realm to realm cried LIBERTY *and* PEACE.
(Thoughts of a Recluse.)

ples n'attachent pas de prix à leurs libertés, doivent-ils compter qu'elles seront respectées ? Ils trouveront sans peine des hommes qui gagneront pour eux des batailles, mais ils n'en trouveront guère qui protègent leurs droits. Les vrais héros sont plus rares que les grands guerriers. Il y a des milliers d'hommes qui peuvent commander aux autres; mais il en naît à peine un par génération, qui puisse se commander à lui-même. La chute de Napoléon est une grande leçon pour les nations : puissent-elles la mettre à profit.

Au premier abord, on n'imaginerait guère qu'il est plus aisé de spéculer sur les destinées futures de l'Europe dans cet hémisphère que dans le vôtre : la chose est pourtant ainsi. Cela vient d'un côté, de ce que les préventions et l'esprit de parti fascinent les regards de l'observateur rapproché, et l'empêchent d'examiner avec calme la tendance définitive de ces grands principes qui, bien que plus ou moins explicitement reconnus partout, se trouvent en conflit avec certains intérêts du moment; de l'autre côté, de ce que le bruit des combattans se perd dans l'éloignement, et de ce que les personnages inférieurs et les scènes épisodiques disparaissent du théâtre, ne laissant en vue que les principaux acteurs et le but général du grand drame qu'on représente ; une

autre raison est que les diverses révolutions qui ont tourmenté l'Europe ont jeté en Amérique quantité d'hommes d'état, de militaires et de publicistes, qui peuvent y publier les réflexions, fruit de leur expérience, sans aucun risque, et par conséquent sans aucune réserve. Ce continent semble à présent être la grande coulisse, où les principaux acteurs de l'Europe font leur sortie, et d'où, suivant le cours des vicissitudes humaines, ils peuvent être appelés à faire leur rentrée.

Un généreux membre de la chambre des communes qui combattit l'*Alien-bill*, a dit, autant que je puis m'en souvenir, que la ligue qui existe maintenant entre les grands potentats de l'Europe, avait réalisé l'effrayant tableau tracé par la plume éloquente de Gibbon, de cette époque où les proscrits fuyaient la puissance de Rome et la trouvaient partout. La comparaison, toutefois, n'est pas exacte, puisqu'il y a aujourd'hui deux hémisphères, tandis qu'anciennement, on n'en connaissait qu'un. Au-delà de l'Atlantique les proscrits de toutes les nations européennes, quels qu'ils soient, trouvent un *Leuce* où, quand même ils apporteraient des idées propres à empoisonner leur bonheur, ils peuvent du moins goûter une entière sécurité. Je puis m'abuser, mais à en juger par les sentimens des étrangers avec lesquels j'ai eu occasion de m'entretenir, je suis portée à bien augurer de

plusieurs nations qui ont été jusqu'à présent peu considérées. La marche de l'esprit humain est silencieuse, mais rapide, et une foule de circonstances conspirent pour hâter ses progrès. L'existence politique de ce pays en dit, à elle seule, plus que des volumes. Les hommes mêmes qui n'ont jamais étudié son histoire, et que la nécessité conduit sur ses rivages, pour y trouver un havre de repos, ou un champ à des spéculations mercantiles, lorsqu'ils voient autour d'eux des hommes contens, paisibles, industrieux, et une société bien organisée, ne peuvent s'empêcher d'examiner le ressort secret qui met en mouvement une machine politique aussi admirablement réglée. Ici l'on voit penser des hommes qui n'avaient jamais pensé auparavant, et qui portent avec eux, dans des pays lointains, le résultat de leurs observations. Une étincelle tombée du flambeau de la liberté se répand toujours et se répandra jusqu'à ce qu'elle produise une flamme.

C'est une utile curiosité qui nous porte à entrer en conversation avec un étranger. Quelque borné que soit son esprit, quelque faible que soit la masse de ses connaissances, il est certain qu'il doit connaître beaucoup de choses que nous ignorons. Il y a du profit à écouter ses remarques sur les hommes et sur les objets qui l'environnent;

et lors même qu'il les voit à travers le prisme des préventions individuelles ou nationales, ces remarques peuvent être, sinon instructives, au moins amusantes; et il est probable que le premier cas arrivera souvent, car en découvrant les préjugés des autres, il nous arrive fréquemment de découvrir les nôtres. C'est toujours avec une curiosité particulière que j'écoute les remarques des Européens sur les institutions de ce pays et sur la condition de ses habitans, qu'ils comparent si singulièrement et quelquefois si tristement avec ce qui existe dans leur patrie. Un Irlandais s'écrie : ah! le beau pays! et il soupire en pensant à son île. Un Français dit : mais comme tout va doucement et sagement! Un Suédois avec lequel il m'arriva de me rencontrer, il y a quelques semaines, me dit en mauvais anglais, après quelques exclamations de surprise : Nous ne pouvons comprendre les avantages de ces peuples; ou comme il le répéta d'une manière plus intelligible en français : Nous autres Européens, nous ne saurions concevoir le bonheur de ce peuple, sans en être témoins.

L'hôte chez lequel nous nous trouvons en ce moment, et qui exerce envers nous la plus aimable hospitalité, est le parfait modèle du *country-gentleman* américain : ses enfans et ses petits

enfans témoignent pour lui ce respect et cette affection qui font le plus bel éloge du caractère d'un chef de famille. Dans sa jeunesse (je ne dirai point dans la vigueur de l'âge, tant il porte avec aisance et dignité le poids des années accumulées aujourd'hui sur sa tête), il a joué un rôle politique. En sortant du sénat, il fut chargé d'une mission diplomatique en Europe, et après avoir résidé un certain nombre d'années dans cette partie du monde, il est revenu passer le reste de ses jours sur sa ferme en Pensylvanie. Je voudrais que ceux qui se figurent le fermier américain comme un sauvage à demi civilisé, pussent contempler les traits nobles et doux de ce respectable vieillard, et le vissent remplir avec une bonté touchante et une politesse exquise, les devoirs d'un sage et tendre père, d'un bon voisin et d'un excellent ami.

LETTRE IX.

Voyage en remontant la rivière d'Hudson. — Détails sur l'Académie de West-Point. — Défilés des hauts pays. — Trahison d'Arnold. — Albany et ses environs.

Albany, juillet 1819.

La lettre que je vous ai écrite à la hâte du Connecticut, vous a expliqué, ma chère amie, mon silence inaccoutumé, et en même temps a dû dissiper la crainte que je ne me fusse cassé le cou. En vérité, vous êtes un peu déraisonnable dans vos demandes épistolaires. Vous n'aviez aucunement lieu de compter sur une lettre par la *Martha*, et cependant je vous remercie d'y avoir compté. Cela me prouve que vos pensées sont aussi souvent de ce côté de l'Océan, que les miennes du vôtre.

Nous venons de remonter la magnifique rivière d'Hudson, de New-York jusqu'ici, c'est-à-dire, dans une étendue de cent-soixante milles. Albany n'a qu'un titre (titre important il est vrai) au nom de ville, c'est celui d'être la capitale de l'état de New-York. Il est probable, au reste, que le gouvernement, à l'instar de celui de Pensylvanie, va se rapprocher du centre de la république. Déjà, en effet, Albany paraît s'attendre à la perte de ses honneurs; car, bien qu'on y trouve quelques belles rues et beaucoup de maisons élégantes et commodes, la ville, en général, a un air antique et misérable.

Je n'essaierai pas de retracer les objets que j'ai admirés en remontant la superbe rivière d'Hudson. Les beautés de la nature, si agréables à contempler, n'offrent souvent qu'une description ennuyeuse. Quelques observations sur l'école militaire de West-Point, désignée sous le nom d'académie, vous intéresseront peut-être plus que la description des rochers, des bois et des précipices au milieu desquels est bâti l'édifice qui la renferme. Cette intéressante école, qui fleurit sous la surveillance du gouvernement central, fut établie en 1802. Le congrès confia son organisation à feu le général Williams, dont les talens et l'infatigable activité honorèrent et lui-même et le

gouvernement qui mit en lui sa confiance. Le nombre de jeunes gens admis à l'académie de West-Point varie de 230 à 250. Les dépenses annuelles pour chaque élève se montent à 336 dollars (un peu plus de 1700 francs), et l'entretien de l'établissement est taxé par le gouvernement à la somme de 115,000 dollars (environ 600,000 fr.) Le cours d'études suivi à cette académie est le même qu'à celle de Woolwich et à l'Ecole polytechnique de Paris. Environ mille jeunes gens de toutes les parties de l'Union ont reçu là une éducation savante et libérale. Quelques-uns d'entre eux remplissent des postes honorables dans le génie, l'artillerie et les autres corps d'une petite armée montant à quelques milliers d'hommes, qui sont employés à la construction et à la garde des forts, ainsi qu'à la protection des frontières du côté des Indiens, au tracé des routes, etc. Le plus grand nombre abandonne ces emplois pour goûter les douceurs de la vie privée, à laquelle plusieurs se trouvent enlevés par les suffrages de leurs concitoyens, qui les appellent à remplir des fonctions civiles importantes. Tous seraient prêts, au premier signal, à voler à la défense de la république.

Ce gouvernement libéral, dans tout ce qui touche au bien-être réel et à la dignité de la

nation, pense que l'instruction militaire ne peut jamais être mal à propos donnée à un citoyen qui, quels que soient son rang et sa profession, doit toujours faire partie de la milice nationale; et, envisageant le cas toujours possible, et qu'on doit par conséquent toujours prévoir, d'une attaque de la part de quelque puissance étrangère, il regarde comme la plus sage de toutes les précautions de répandre de la sorte les semences de la science militaire parmi une population paisible. Il peut arriver, il est vrai, que ces semences ne donnent jamais de fruits. Ces jeunes soldats peuvent passer toute leur vie à cultiver le sol; mais on sait que la trompette guerrière amènerait sur le champ de bataille des têtes instruites et des bras exercés, et surtout des cœurs dévoués à la défense de la patrie.

L'établissement de West-Point présente encore un autre avantage. Les élèves qu'on y reçoit, nés dans les différens états, rassemblés du nord, du midi, de l'est et de l'ouest de cette grande confédération, et instruits à coopérer tous ensemble à la défense du grand tout, sous la direction libérale du gouvernement central, oublient nécessairement toutes ces petites jalousies et ces intérêts locaux qui, une fois, manquèrent de

rompre le lien qui unit ces intéressantes républiques, et de renverser le plus noble rempart élevé à la liberté sur la terre. Disséminés de nouveau dans toutes les parties de l'Union, ces enfans de la patrie y rapportent avec eux les principes de liberté et de patriotisme qu'on leur a enseignés; et en attendant qu'ils soient appelés à les défendre, soit dans le sénat, soit sur le champ de bataille, ils les répandent parmi leurs concitoyens, et les transmettent aux générations futures en les inculquant dans l'esprit de leurs enfans.

Un officier américain du plus grand mérite, le général Swift, auquel je suis redevable de beaucoup de renseignemens sur ce pays, et particulièrement sur l'académie de West-Point, me disait : « Les importantes conséquences que j'ai toujours vues résulter de l'éducation de West-Point, sont un sincère attachement à nos institutions politiques, un dévouement sans bornes à la patrie, et un ardent amour de la liberté. » J'ai en effet observé que chez un Américain, ce dernier sentiment annonce constamment les deux autres. Dans ce pays, le gouvernement est le palladium de la liberté; son trône est à Washington; du haut de ce trône, soutenue par les bras de tout un peuple, elle répand la lumière et la chaleur sur ses enfans et ses défenseurs. En gé-

néral, toutes les personnes attachées d'une manière quelconque au gouvernement central, qui en font partie, qui le servent, ou qui se trouvent sous sa protection immédiate, se distinguent par des sentimens élevés, un noble patriotisme et un vif enthousiasme, non-seulement pour les libertés américaines, mais pour celles du genre humain tout entier.

Les officiers placés à la tête de l'établissement de West-Point sont tous des savans distingués et d'ardens patriotes ; à ces qualités, ils joignent cette franchise mêlée de douceur, particulière au *gentleman* américain, et qui les rend éminemment propres à diriger les opinions et les sentimens de leurs jeunes concitoyens. De la part de tels maîtres, ils ne peuvent recevoir que des impulsions généreuses et patriotiques. Leurs jeunes âmes se pénètrent de vérités simples et sublimes, des grands principes d'intégrité et de justice, et de toute la fierté et l'énergie qui concourent à former des hommes libres. Il est beau de voir avec quelle promptitude ces enfans prennent l'esprit républicain. Notre vieil ami M..., dont le petit-fils avait été admis récemment à cette école, l'est allé voir, il y a peu de temps. « Je me suis cru, dit-il, au milieu d'une foule de jeunes Spartiates, et j'ai trouvé à mon petit bon-

homme, au bout de quelques semaines, l'air et le ton aussi fiers qu'à aucun d'eux. »

Parmi les élèves qui promettent le plus dans ce moment, sont deux fils de chefs indiens; ils ont remporté plusieurs prix au dernier concours. L'école a déjà possédé un sujet de ce genre, mais avant qu'il n'eût atteint sa seizième année, il abandonna ses figures de géométrie (science pour laquelle il avait montré les plus heureuses dispositions), s'enfuit dans les bois, et renonça à toute autre ambition que celle de devenir excellent chasseur. L'officier qui me cita ce fait, ajouta qu'il ne doutait pas que les deux jeunes Indiens qui se trouvaient alors dans l'établissement, ne suivissent un jour cet exemple. Ce que j'ai entendu dire de l'invincible *sauvagerie* des jeunes Indiens qu'à différentes époques on a élevés dans les divers colléges des Etats-Unis, m'a quelquefois rappelé les expériences d'une vieille ménagère philosophe du Devonshire, qui s'était mis dans a tête d'apprivoiser une couvée de perdreaux. Je me souviens, toute enfant que j'étais alors, qu'elle me mena dans son poulailler, et s'étendit en doléances sur le naturel farouche et indomptable de ces oiseaux, dont elle s'était procuré une couvée pour la troisième ou quatrième fois. « Je les ai fait éclore moi-même, disait-elle; je

les ai vus sortir de l'œuf, et pourtant il y en a deux qui se sont enfuis hier, et si je n'avais pas mis les autres dans une cage à poules, je ne les aurais plus retrouvés ce matin. » Je ne sais pas comment les perdreaux pouvaient apprendre dans le poulailler de la bonne vieille que le bonheur existait pour eux au milieu des champs; mais il est aisé de concevoir comment les jeunes Indiens, dans tous les lieux et dans toutes les situations, apprennent à trouver le leur au milieu des forêts et parmi les bêtes fauves.

D'après ce que je vous ai dit, vous concevrez que l'intention du gouvernement sous la surveillance duquel l'académie de West-Point est placée, n'a pas en vue d'en faire une pépinière de soldats. Les élèves ne sont nullement obligés d'entrer au service de la république; et, en supposant qu'ils y fussent disposés, il n'est pas souvent au pouvoir du gouvernement de satisfaire leur désir à cet égard. L'armée entretenue aux dépens du trésor national est si peu nombreuse, qu'elle n'offre guère de place à ceux qui pourraient désirer de partager le service pénible auquel elle est employée. Le gouvernement se propose à la vérité d'instruire des hommes qui puissent au besoin occuper les premiers emplois dans cette

petite armée, et de cette manière il est sûr qu'elle serait dirigée avec talent; mais, comme je l'ai dit, il a un objet plus important en vue, c'est de répandre dans toutes les parties de l'Union des hommes qui, non-seulement sont imbus des principes libéraux, mais encore ont contracté le goût des travaux scientifiques. Le cours d'études à West-Point diffère principalement de celui des autres colléges en ce qu'on y approfondit davantage les sciences, particulièrement celles qui sont essentielles aux officiers-généraux et à ceux du génie.

Il n'y a guère à craindre dans ces pacifiques états qu'une portion des citoyens se passionne pour la gloire militaire. Les forces du pays ne peuvent être employées que pour une guerre défensive. Les institutions sont contraires à tout autre genre de guerre; et les sentimens du peuple, inspirés par ces institutions pacifiques, le sont également : tout ici respire la paix et la liberté. Etablie sur la large base des droits de l'homme, la liberté américaine est amie de celle de toutes les nations. L'Amérique ne voit point avec jalousie s'améliorer le sort des états étrangers; elle n'attaquera et ne pourra même jamais attaquer que lorsqu'elle sera attaquée elle-même, ou son peuple gravement

outragé; et dans ce dernier cas encore, excepté sur l'Océan, la guerre devra être défensive. L'armée est la nation, et la nation doit rester chez elle. Il faut de toute nécessité que l'ennemi envahisse le territoire avant qu'on puisse le combattre, et ensuite nul Américain ne redoute l'issue d'une telle lutte. Une ville peut être pillée, une ferme incendiée, quelques acres de terre dévastés; mais ensuite les agresseurs doivent regagner leurs vaisseaux, ou ils sont infailliblement écrasés par la masse toujours croissante des citoyens qui courent aux armes. Les politiques étrangers qui raisonnent sur les destinées futures de la nation américaine, lui présagent une carrière semblable à celle de tous les empires; ils supposent qu'elle doit être pacifique dans son enfance à cause de sa faiblesse, ambitieuse et injuste dans sa maturité, parce qu'elle abusera de sa force, et ensuite poussée vers sa ruine par la réaction inévitable de ses aggressions : je pense qu'ils n'ont guère envisagé sa position et son caractère. Les annales du monde ne présentent aucune nation qui se soit trouvée dans une position semblable; aucune ne s'est élancée dans la carrière aussi bien équipée pour la parcourir avec succès. Elle n'a ni chefs ambitieux, ni castes privilégiées, qui puissent avoir intérêt à

detourner, au moyen de guerres étrangères, l'attention publique de l'examen trop rigoureux de la justice de leurs prétentions, ou de l'utilité de leurs priviléges; elle ne possède en outre ni colonies, ni domaines éloignés, qui réclament l'emploi d'une force armée pour les garder, et qui servent d'ordinaire à entretenir une injuste ambition.

Quel pays, avant l'Amérique, s'est vu exempt de tant de maux? Sans parler des monarchies, considérons les républiques de l'antiquité. Quel point de comparaison pouvons-nous trouver entre Rome et les Etats-Unis? Rome eut une noblesse arrogante et artificieuse, dont la politique fut de nourrir la manie des conquêtes dans le cœur du peuple, et de l'occuper à des expéditions lointaines, de peur qu'il n'aspirât à commander chez lui. Le résultat de cette politique était inévitable : l'armée devint graduellement le premier ordre de l'état, envahit la toute-puissance, et engloutit les priviléges de la noblesse avec ceux des droits du peuple que la noblesse n'avait pas déjà engloutis elle-même.

Si nous parcourons l'histoire de l'Europe moderne, nous voyons toujours les gouvernans plutôt que les peuples allumer le flambeau de la guerre, et, dans leur fol entêtement, continuer

la lutte au-delà de ce que les forces de leur nation pouvaient permettre. On peut alléguer que souvent une guerre déraisonnable a été une guerre nationale. Le fait n'est pas révoqué en doute; mais il faut mettre en ligne de compte les artifices employés dans le principe par les gouvernans pour soulever l'indignation du peuple, ou, en supposant que ce sentiment eût été éveillé sans leurs secours, tout ce qu'ils mettent en œuvre pour l'entretenir. L'orgueil et la colère peuvent faire tomber un peuple dans une erreur passagère; mais si on le laisse à lui-même, le temps amène la réflexion, et celle-ci la raison. Ici le peuple est laissé à lui-même; les citoyens sont eux-mêmes leurs gouvernans et leurs défenseurs; ont-ils jugé trop précipitamment, ils peuvent rétracter leur décision; ont-ils agi imprudemment, ils peuvent revenir de leur erreur. Il y a quelque chose de plus important encore, c'est qu'ils sont aussi leurs instituteurs. Personne ne peut leur fermer le livre de la science; au contraire, d'après une loi formelle, on doit le leur ouvrir. Tout enfant a le même droit à une éducation solide, qu'a tout homme à un vote dans le choix de ses gouvernans. L'instruction, qui est l'épouvantail de la tyrannie, est le soutien de la liberté. Eclairer

l'esprit du citoyen américain est donc une affaire d'importance, une affaire nationale. Dans sa minorité, il est, en quelque sorte, le pupille de toute la génération active, c'est-à-dire, de tous les citoyens en jouissance de leurs droits; son éducation n'est pas abandonnée au hasard; partout des écoles lui sont ouvertes aux dépens du public; il peut y apprendre à connaître les droits qu'il sera appelé à exercer un jour. C'est cette alliance de l'instruction avec la liberté qui fait la force de l'Amérique. Les droits que possède la nation américaine, elle les comprend parfaitement; les avantages qui lui sont échus, non-seulement elle en jouit, mais elle en connaît les véritables sources. Supposer alors qu'elle pourrait jamais les repousser, c'est supposer qu'elle serait frappée d'une démence subite. Quelque carrière qu'il soit réservé à cette nation de parcourir, elle doit, dans tous les cas, lui être particulière; et, pour prédire ses destinées futures, on s'appuierait en vain sur l'expérience des siècles passés.

Il est impossible d'entrer pour la première fois dans le défilé romantique, nommé le Pas des hauts pays (*Pass of the Highlands*), et d'arrêter les regards sur l'intéressante académie de West-Point, dont les bâtimens sont situés

sur l'une des cimes les plus hautes et les plus escarpées des montagnes qui bordent l'Hudson, sans se rappeler les traditions fabuleuses et les souvenirs historiques de ces lieux agrestes. Anciennement, ils inspiraient une terreur superstitieuse à l'Indien, et même au chasseur européen; plus tard, les gémissemens d'esprits imaginaires firent place au son de la trompette guerrière; et maintenant, c'est le tambour de l'école militaire qui fait retentir l'écho des rochers au milieu desquels l'Hudson roule ses eaux rapides et profondes.

Ce fut dans la forte position de West-Point, qu'au moment le plus critique pour son pays, le perfide Arnold forma le projet de sa trahison. Cet évènement renferme une moralité que l'historien nous fait remarquer. « Il prouve combien il est politique à un peuple de placer sa confiance en des hommes probes, et de la refuser absolument à ceux qui se laissent dominer par le goût des plaisirs. » On a l'habitude de séparer le caractère public d'un homme, de son caractère privé; cette distinction est plus que dangereuse, elle est moralement atroce. Il est possible, à la vérité, qu'un soldat rapace, ou un ministre sans principes, déploient dans la vie domestique quelques qualités aimables, et il est

également possible qu'un homme connu pour être licencieux et immoral dans la vie privée, conserve un caractère politique assez beau; mais c'est une chance sur laquelle on n'a pas droit de compter; et, après tout, il est à regretter que cette chance arrive. Cela ne tend qu'à corrompre les mœurs publiques, à engager des hommes d'une tête faible et maîtrisés par de violentes passions, à étaler leurs vices sans rougir, et même à s'en faire un passeport pour arriver à la célébrité. Il est probable que l'exemple d'Arnold servit de leçon aux Américains, et les engagea à prendre l'habitude de scruter la conduite privée des citoyens qu'ils investissent de la confiance publique.

Il est assez singulier que l'infâme Arnold soit né dans le Connecticut, état dont, ainsi que l'observe Ramsay, les habitans se font remarquer par la pureté de leurs mœurs, leurs principes républicains et leur patriotisme. On pourrait en conclure que la première éducation ne contribue guère à former le caractère de l'homme, mais qu'elle n'est souvent qu'un joug qui, lorsqu'on parvient à le secouer, laisse les passions plus indociles que si aucun frein ne leur avait jamais été imposé. Il peut très bien se faire que le jeune Arnold ait été élevé par des puritains vertueux, mais d'un es-

prit étroit, qui plantèrent tout d'un coup leurs doctrines dans sa tête, au lieu de les faire germer doucement dans son cœur, et qu'au milieu du tourbillon de la vie mondaine, l'arbre ayant été déraciné, il ne se trouva pas de sentimens moraux pour former une digue, et arrêter le torrent de la tentation. Un philosophe a dit, avec beaucoup de vérité : on ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu ; on se querelle sur les opinions, parce qu'elles viennent des hommes. Les Américains sont pour la plupart convaincus de cette vérité, et les citoyens du Connecticut eux-mêmes parviennent graduellement à s'en convaincre.

Il est glorieux pour la nation américaine que, dans le cours d'une lutte révolutionnaire qui dura huit années, il ne se soit présenté qu'un seul homme tel qu'Arnold. Cette exception à la loyauté du caractère américain fut, il est vrai, atrocement frappante. Arnold était né parmi une race d'hommes simples et vertueux; il s'était montré le premier et le plus ardent à embrasser la cause la plus noble pour un patriote; il avait, pendant plusieurs années, versé son sang pour une patrie qui avait reconnu ses services avec une gratitude et une générosité capables d'attendrir le cœur le plus féroce, et qui l'avait récompensé par une con-

fiance faite pour flatter la plus avide ambition : qu'un homme placé dans une telle situation, retenu par tous les liens qui semblaient propres, non-seulement à exciter, mais même à commander la fidélité, se soit, dans les dernières années de la guerre, vendu à l'ennemi, ait tramé la perte de l'armée patriote qu'il avait si souvent conduite à la victoire, et après que sa trahison a été déjouée, ait servi sous les mêmes drapeaux qu'il avait si souvent et si audacieusement bravés, ait dévasté le pays qui l'avait vu naître, pillé et massacré les citoyens qui avaient tant de fois pardonné ses fautes, et payé ses services avec de l'or si péniblement, et pourtant si volontairement tiré de leurs bourses épuisées ; il y a vraiment dans cette conduite un excès de dépravation qui fait frémir, rien que d'y penser.

On me montra sur la plage le lieu où le traître Arnold joignit le jeune et malheureux André, si peu fait pour participer à un acte de perfidie. Il semblerait que la fortune eût pris plaisir à réunir tous les contrastes qui pouvaient faire ressortir davantage la scélératesse d'Arnold. L'espion envoyé par l'ennemi se montra trop exempt d'artifice pour soutenir le rôle dont on l'avait chargé. Peindre ces deux hommes de caractères si opposés tenant une conférence mys-

térieuse dans l'ombre de la nuit, sur les rives sauvages de ce grand fleuve (1), serait une tâche digne de l'artiste ou du poète. Sur le lieu même je me suis représenté cette scène. La petite chaloupe qui a débarqué le jeune André est attachée au rivage; dans le lointain, la corvette anglaise qui doit protéger sa retraite, dort sur les eaux de l'Hudson; les feux des bivouacs américains se font apercevoir sur le sommet des rocs escarpés, du haut desquels le traître descend d'un pas précipité, mais tremblant, pour venir au rendez-vous; il promène dans l'ombre des regards inquiets, prête une oreille attentive, et tressaille au moindre murmure du zéphyr. Les guerriers se joignent, et tous deux semblent redouter que dans ce lieu sauvage et solitaire il ne se trouve quelqu'un qui puisse les entendre. L'un tremble en pensant à son iniquité; il craint que les vents n'aillent redire à la petite troupe de patriotes confians en son honneur, le secret de leur perfide commandant. L'autre est honteux du rôle qu'il remplit; l'âme d'un homme d'honneur se révolte contre l'obéissance qu'en qualité de militaire il doit aux ordres de son chef. Combien il répugne à son cœur généreux

(1) L'Hudson.

de conférer dans l'ombre avec un vil scélérat qui marchande froidement son infamie, et stipule le prix pour lequel il vendra ses compatriotes et ses compagnons d'armes, lorsqu'ils reposent sans défiance, et que la voix de leurs sentinelles vient par intervalles retentir à son oreille.

L'entrevue se prolongea jusqu'au moment où l'aube du jour leur fit craindre d'être découverts. Arnold vit avec effroi qu'André ne pouvait plus regagner sa chaloupe sans être aperçu. Il prit son parti. Après avoir fait cacher son complice dans un lieu où il devait demeurer jusqu'à ce que le retour de la nuit vînt favoriser son évasion, il retourne à son poste se présenter, sans rougir, devant les guerriers qu'il venait de vendre à leurs ennemis.

La position romantique occupée par cette portion de l'armée patriote, ajoute encore à l'intérêt du moment. Elle était, sinon imprenable, du moins tellement forte, qu'une poignée d'hommes pouvait y braver les efforts de troupes vingt fois plus nombreuses; d'un côté, elle présentait des bois et des marais impraticables; de l'autre côté, des rochers coupés à pic et baignés par l'Hudson, dont elle commandait le cours et en interdisait la navigation aux Anglais. Semblable à l'aigle perché sur son aire inaccessible, la pe-

tite armée planait sans crainte au-dessus de ses ennemis. Les braves qui la composaient avaient beaucoup de privations à endurer : la faim, la nudité, et tous les maux qu'elles traînent à leur suite; mais ils les supportaient gaîment, ne soupçonnant pas qu'un monstre chargé de défendre avec eux ces Thermopyles américaines, était sur le point de les livrer à l'ennemi, et n'avait pas manqué d'indiquer, au nombre des facilités qu'il aurait à s'en emparer, la détresse de leurs défenseurs.

Il y a quelque chose d'admirable dans la sécurité de cette petite troupe qui, sans toutefois négliger les précautions militaires d'usage, cherche l'oubli de ses souffrances dans le sommeil, tandis que son chef s'esquive en secret, et va la livrer pour de l'or. La confiance de Washington dans l'honneur de ce vieux guerrier n'est pas moins touchante. Lorsqu'Arnold sollicita le commandement de ce poste important (exprès pour le vendre à l'ennemi), quelques personnes essayèrent de faire naître des doutes sur sa fidélité, probablement à cause de ses dettes et du soupçon élevé contre lui d'avoir dilapidé les deniers publics, et pris part à des spéculations honteuses; mais le général américain, se rappelant tous les services rendus par Arnold à sa patrie,

et, jugeant par son cœur des sentimens d'un militaire, repoussa généreusement les insinuations dirigées contre un homme dont la valeur et la fidélité semblaient si éprouvées, et lui accorda ce qu'il avait demandé.

On ne peut calculer sans frémir les conséquences qu'auraient eues pour la cause de l'indépendance américaine la trahison d'Arnold, si elle eût eu un plein succès. West-Point était peut-être le poste le plus important dans toute l'étendue de l'Union. Par son commandement sur la navigation de l'Hudson, il assurait la communication entre les divers états, et protégeait tout l'intérieur du pays. L'ennemi, déjà en possession de New-York, se fût trouvé maître de tout le cours du fleuve, eût pu gagner les lacs, et y établir une ligne de communication avec le Canada. Les états de l'Est, coupés d'avec ceux du Sud, et attaqués de deux côtés à la fois, et par mer et par terre, se fussent trouvés complètement cernés, et eussent été inévitablement envahis, comme l'avaient été les Carolines par l'armée de Cornwallis. L'un des plus funestes effets de la perte de West-Point aurait encore été le coup porté à la confiance publique par une aussi infâme trahison. Le peuple aurait vu dans chaque officier un autre Arnold, et le sol-

dat aurait à l'avenir attribué tous ses revers à la trahison de ses chefs. Il ne faut pas oublier le désespoir et la rage des guerriers confians dévoués au carnage par leur propre commandant, et mêlant à leurs derniers soupirs les cris d'une juste mais impuissante indignation. L'Amérique a été préservée de ces malheurs; et le voyageur, en visitant ce site romantique, se rappelle l'aventure d'Arnold, comme celle d'un de ces personnages diaboliques, héros de la plupart des traditions fabuleuses.

Je reviens à André. Au retour de la nuit, il voulut se retirer, mais il trouva la retraite coupée du côté de la rivière; il chercha alors à gagner New-York par terre. Il n'était qu'à quelques milles de l'armée britannique, lorsqu'il fut arrêté par trois miliciens de l'état de New-York, qu'il prit d'abord pour des Anglais; et, n'étant pas habitué à feindre, il se trahit involontairement. Lorsqu'il eut reconnu son erreur, il offrit aux militaires américains tout l'or qu'il possédait, et ce qu'ils pourraient demander en outre; mais il n'avait plus affaire à un Arnold. Ceux qui l'avaient pris le conduisirent à leur colonel. On trouva sur lui des papiers qui dévoilaient tout le complot; il fut, suivant les lois de la guerre, con-

damné à mort comme espion, et exécuté (1).

Le premier soin du généreux André, après son arrestation, fut de faire passer à Arnold un avis que malheureusement celui-ci reçut assez à temps pour pouvoir s'enfuir. Il alla joindre les Anglais, et alors combla la mesure de l'iniquité. Connaissant la détresse des hommes qu'il venait d'abandonner, il en fit le tableau à l'ennemi, et se flatta de pouvoir les séduire en leur faisant des offres capables de tenter à la fois l'ambition et la cupidité, et dompter leur courage déjà abattu par la faim, les maladies et toutes les souffrances qui peuvent affliger l'humanité. Mais il y a dans le cœur de l'homme une énergie qu'un être tel qu'Arnold ne pouvait pas soupçonner; il existe une *vertu* que les Romains, dans leur langue, ont, par une belle métaphore, rendue synonyme de *force* (1); et en effet, ce courage qui ne réside que dans les nerfs, et que l'homme partage avec la brute, ne mérite pas plus d'être comparé à l'héroïsme de l'âme, que la parhélie

---

(1) Voyez à la fin du volume quelques détails concernant le major André.

(2) *Fortitudo*, dont les Anglais ont fait *fortitude;* il est à regretter que notre langue n'ait point encore adopté ce mot si sonore et si expressif.

(Note du traducteur.)

au soleil. Les promesses d'Arnold furent aussi impuissantes que ses menaces. Les soldats qu'il avait voulu trahir, se sentirent ranimer par leur indignation, et en reçurent une nouvelle valeur. La nation, de toutes parts réduite aux abois, reprit sa confiance primitive par l'effet d'une circonstance qui semblait propre à l'anéantir. Pas un seul homme n'abandonna son poste, chacun fit de ses souffrances un sujet d'orgueil et souvent de plaisanterie : être à demi nu et à demi affamé devinrent des signes auxquel on disait reconnaître un patriote. C'est ainsi que l'homme inspiré par le noble esprit de l'indépendance, s'élève au-dessus de lui-même, se montre supérieur à la fortune, et présente l'image de la divinité au milieu des douleurs et des faiblesses de l'humanité.

Nous prolongeons de jour en jour notre résidence ici, et nous ne pouvons nous résoudre à quitter la société aimable et joyeuse qui exerce envers nous l'hospitalité d'une manière si affable. Il est temps néanmoins de nous souvenir que nous avons encore un long voyage à faire, et il faut nous décider à partir aussitôt que le ciel aura repris sa sérénité accoutumée. Il a fait ici extraordinairement chaud cet été ; tout le long de la côte, il a régné une sécheresse non moins extraor-

dinaire. Quelques circonstances locales peuvent avoir influé ici sur la température de l'atmosphère, car je l'ai trouvée de quelques degrés plus basse dans d'autres endroits, quoique partout elle ait été très élevée. Presque dans tous les lieux où la terre était légère l'herbe avait totalement disparu, et des plantes d'une tige haute et forte étaient penchées et quelquefois entièrement dépouillées de feuilles. En remontant l'Hudson, nous n'eûmes pas plutôt passé les hauts-pays (*the Highlands*) que nos yeux se portèrent sur des tapis de verdure et des bois dont le feuillage était aussi frais que s'il eût été arrosé chaque jour par quelques ondées bienfaisantes. Nous nous serions imaginées jouir d'un second printemps, sans la chaleur équatoriale que nous continuions d'éprouver, et qui n'a cessé que depuis deux jours à la suite de l'orage le plus bruyant et le plus long dont j'aie jamais été témoin. Le soleil n'a pas encore percé les nuages; ce sera le signal de notre départ. J'ai trouvé cette chaleur extrême beaucoup moins accablante que je ne l'aurais cru, et je vous avouerai, dussiez-vous me croire faite pour vivre avec les géans ensevelis sous l'Etna, qu'elle m'a causé beaucoup de plaisir. Je trouve dans l'air une pureté et une élasticité qui réveille mes esprits, même lorsque je suis à moitié fondue

en eau. La chose pourra vous paraître singulière, si vous n'avez jamais fait l'observation vous-même, ou entendu dire que notre tempérament, en général, n'est pas immédiatement sensible aux effets des climats extrêmes. On remarque souvent ici qu'un étranger d'une latitude plus méridionale sent moins que les indigènes la rigueur du premier hiver, bien qu'il sente davantage celle du second ; et de même, qu'une personne d'un climat tempéré est, pendant quelques années, moins affaissée par la chaleur de l'été que celles qui y ont été constamment exposées. Ce dernier fait paraît assez facile à expliquer; mais je ne sais pas comment les physiciens s'y prendraient pour expliquer l'autre ; faute de pouvoir l'expliquer, ils le révoqueront peut-être en doute, et je ne suis pas du tout disposée à provoquer leur courroux en insistant sur sa réalité.

La nature présente dans ces environs quelques aspects faits pour exciter l'admiration. Au premier rang, je place la fameuse cataracte du Mohawk, dont les eaux se précipitent du haut d'une belle muraille de rochers, avant de s'unir avec celles de l'Hudson. On n'est pas d'accord sur la hauteur de cette cataracte; soixante pieds est peut-être celle qui approche le plus de la vérité. Sa largeur

est considérée, par quelques personnes, comme un défaut; quant à moi, je pense que c'est de là qu'elle tire sa beauté, surtout parce qu'il n'y a rien dans le paysage qui en fasse ressortir l'effet. Quoi qu'il en soit, quelques circonstances contribuèrent à nous faire trouver ce lieu charmant. Sous un ciel d'Italie, et sur un tapis de verdure où les fées eussent aimé à tracer d'un pied léger leurs cercles magiques, nous nous assîmes à l'ombre d'un arbre touffu, et nous tournâmes nos regards vers le Cohoez écumeux, dont l'eau élevée en vapeur semblait rafraîchir l'air. Quelques jeunes filles, vives et riantes, nous servirent un repas digne d'un épicurien. L'aspect de tous les objets dont j'étais entourée, et l'aimable gaîté de nos compagnons, ont gravé ce lieu dans ma mémoire, comme une de ces taches lumineuses qui parsèment d'or le sombre sentier de la vie humaine.

On trouve dans les montagnes voisines, plusieurs chutes d'eau dignes d'être vues, et quoique celle du Mohawk soit la plus remarquable pour la grandeur, il en est quelques-unes qui la surpassent en beauté. Dans la petite portion de ce vaste pays que j'ai visitée, j'ai souvent été surprise de trouver, en l'examinant plus attentivement, des beautés sauvages et roman-

tiques à un paysage qui m'avait paru, au premier coup-d'œil, offrir une triste uniformité. On trouve souvent, parmi des collines qui s'élèvent doucement du sein de plaines vastes et marécageuses, des vallons rocailleux couverts de bois épais et traversés par de torrens rapides qui forment de nombreuses cascades, ou, entre des montagnes d'une hauteur plus considérable, de belles vallées arrosées par des rivières tranquilles dont les bords formés d'alluvions, sont couverts de riches moissons. Le cours inégal et interrompu des ruisseaux et des rivières d'Amérique a, je crois, conduit les savans à supposer que ce continent est d'une formation moins ancienne que l'autre. J'entamai un jour la conversation sur ce sujet avec un naturaliste américain, que je priai de me faire part des résultats de ses recherches sur l'âge de son pays; mais je vis bientôt qu'il ne fallait pas plus en mettre en question l'antiquité que la bonté, et comme je n'ai jamais prétendu élever un doute sur ce dernier point, je brisai promptement là dessus.

LETTRE X.

Départ pour le Niagara. — Manière de voyager. — Description du pays. — Canandaigua.

Canandaigua, août 1819.

Qu'y a-t-il dans la vie, de plus agréable, ma chère amie, que de partir pour un voyage, lorsque nous avons le cœur gai, que le soleil brille au-dessus de notre tête, et que la terre rafraîchie par une pluie d'été exhale le parfum de mille fleurs? Il faut mettre encore en ligne de compte les tendres adieux de l'amitié, les vœux qu'elle forme pour notre santé ainsi que pour notre plaisir, et l'idée que nous nous faisons de trouver de belles routes, un beau ciel, en un mot, de ne rencontrer que des objets charmans. Un preux chevalier du bon vieux temps, revêtu d'une nouvelle armure bouclée par la main de sa dame, et partant pour aller chercher des aventures par le monde, pou-

vait être un personnage plus important que le paisible voyageur qui de nos jours se met en route pour aller chercher des cataractes en guise de géans, et pour observer les hommes au lieu de les tuer; mais je doute fort qu'il fût en aucune manière plus heureux que ce dernier, et qu'il sentît plus délicieusement la satisfaction de jouir de l'existence, de la santé, de la vigueur et de la liberté. Le moment dont je parle est sans doute un de ceux vers lesquels, sur le soir de la vie, lorsque nous sommes enfoncés dans une bonne bergère, nous aimons à nous reporter, et dont le souvenir réveille nos sens engourdis par l'âge : semblables à ces vieux militaires qui montrent leurs honorables cicatrices et racontent les mille dangers qu'ils ont courus sur la brèche ou au milieu du champ de bataille, nous faisons à quelque bambin le récit des aventures merveilleuses qui nous sont arrivées en voyageant sur le dos d'une mule ou dans l'intérieur d'un coche, et nous l'accompagnons d'une énumération des contusions et des membres cassés qui ont été ou qui pouvaient être notre lot dans ces périlleuses occasions. Si jamais cette manie gagne, notre voyage d'Albany pourra me fournir le détail d'un assez bon nombre de contusions; quant aux fractures, c'est pour moi un

assez grand sujet de satisfaction, sauf ce qui peut arriver par la suite, que jusqu'à présent ce chapitre soit resté en blanc.

Si notre voyage a été pénible, il fut au moins très gai; le temps était beau et nos compagnons de bonne humeur, spirituels et complaisans. Je ne sais si je dois vous recommander le *stage-coach* ou le *waggon* (1), car tantôt on voyage dans l'un et tantôt dans l'autre; le choix dépend du caractère et de la disposition d'esprit du voyageur. S'il veut observer les hommes et les choses, entendre des remarques fines et sensées sur le pays et ses habitans, et comprendre les changemens rapides qu'y amène chaque année; si, d'un autre côté, il est d'un caractère facile et n'est pas susceptible d'être incommodé par des bagatelles; s'il n'est disposé ni à se fâcher ni à fâcher personne; s'il se plaît à échanger de petites civilités avec des étrangers, et aime à faire connaissance, quand même ce ne serait que pour une heure, avec des personnes bonnes et affables, mais surtout s'il peut supporter les

(1) Faute d'une description suffisamment exacte des diverses espèces de voitures publiques américaines, nous leur avons conservé leurs noms originaux.

(Note du traducteur.)

cahots et souffrir qu'on le mène tantôt trop vite sur un chemin raboteux, et tantôt trop doucement sur une route unie; qu'il s'arrange pour occuper un coin dans le *post-coach* ou le *stage-waggon*, suivant le degré d'amélioration auquel est parvenue la diligence américaine dans la partie du pays qu'il traverse. Mais si le voyageur est un désœuvré cherchant à tuer le temps, ou un dessinateur de paysages, armé de son portefeuille et de ses crayons; ou bien si c'est quelque soi-disant philosophe muni de notions préalables sur le pays inconnu qu'il va parcourir, ayant noté, dans son cabinet, le caractère des habitans à côté du total de la population, et qui, sachant comme tout devrait être, s'imagine savoir comme tout est; ou bien enfin, si c'est un homme d'une humeur insociable, facile à mettre hors de lui-même; ou, comme on dit en Angleterre, un *gentleman très particulier* (1), qu'il achète ou qu'il loue un *dearborn* ou toute autre voiture légère, et qu'il voyage *solus cum solo*, avec son cheval; ou, comme cela peut se rencontrer, avec quelque vieux compagnon qui n'a pas de caractère à lui, ou dont on sait, par des expériences réitérées, que le caractère est toujours exacte-

(1) C'est-à-dire un monsieur très difficile.

ment le même que celui de la personne avec laquelle il se trouve. Dans quelques contrées, on peut voyager en poste; mais dans les états de l'Union il est rare qu'on en ait la faculté, à moins qu'on ne soit toujours en nombre suffisant pour remplir une *caravane :* il faut, pour cela, être huit voyageurs, qui forment trois rangs de trois personnes, en comptant le conducteur.

Dans ce voyage, ainsi que dans ceux dont je vous ai déjà adressé la relation, l'esprit de nos compagnons a fait la majeure partie des frais de notre amusement. Par un heureux hasard, en partant d'Albany, nous nous trouvâmes assises auprès d'un *gentleman* et de son épouse, qui revenaient de Washington à ce village, lieu de leur résidence. Le mari était natif d'Écosse, mais avait passé en Amérique dans sa première jeunesse. Après avoir suivi la carrière du barreau, où il acquit une assez belle fortune, il s'établit sur une ferme qu'il paraît exploiter plutôt par plaisir que par spéculation; il épousa une personne appartenante à une famille qui, après avoir émigré de la Nouvelle-Angleterre, s'était fixée dans le voisinage, et il vit au milieu, non-seulement de toutes les commodités, mais même de tous les agrémens de la vie. Nous fûmes tour à tour rejoints et quittés par des citoyens de diverses

apparences et de différentes professions : des propriétaires fonciers, des gens de loi, des membres du congrès, des officiers de marine, des fermiers, des artisans, etc. Nous remarquâmes deux traits caractéristiques par lesquels, en général, nos compagnons de voyage se ressemblaient plus ou moins, l'intelligence et la bonne humeur. Partout où le hasard m'a placée dans un voiture publique, depuis que je suis dans ce pays, j'ai trouvé ces deux qualités, que je regarde comme les meilleurs objets d'échange dans le commerce de la vie, beaucoup plus communes que je ne me rappelle les avoir vues nulle part.

Notre seconde journée fut longue et fatigante, mais en même temps très intéressante ; le temps était superbe et le paysage fort beau. La route présentait partout des traces des derniers orages. Il semblait que non-seulement la pluie, mais encore la foudre, avaient dégradé le terrain et creusé çà et là des trous, où tantôt la roue droite, et tantôt la roue gauche de notre voiture, tombait subitement ; il en résultait des cahotages tels, qu'à chaque instant nous nous croyions près d'être lancés à dix pas sur la route. Au milieu de tout cela, il y a une justice à nous rendre, c'est que nous supportâmes les nombreuses contusions que ces terribles secousses nous causèrent, avec assez

de stoïcisme et une bonne humeur imperturbable.

Quand nous eûmes gagné la rive du Mohawk, nous la suivîmes pendant les soixante milles qui séparent la cataracte inférieure du Cohoez et les chutes supérieures. Dans cette partie de son cours, le Mohawk coule paisiblement à travers une campagne d'un aspect agréablement varié. On y voit éparses, au milieu de terres bien cultivées, des chaumières d'une propreté admirable, et de jolies maisons bourgeoises ombragées de grands arbres. Le fond du tableau est formé par une chaîne de montagnes dont le pied s'avançant dans la plaine, la rétrécit en certains endroits, tandis que d'autres présentent des vallons au sein desquels les tributaires du Mohawk roulent leurs eaux. Des bois épais couvrent les sommets et les flancs de ces montagnes, chose au reste très ordinaire, car il n'y a guère de cantons dans ce vaste pays où quelques restes des anciennes forêts ne se montrent à l'horizon.

La vallée du Mohawk est principalement peuplée de colons hollandais, race d'hommes qui conservent, de génération en génération, le caractère, les mœurs, les coutumes, et souvent même le langage de leur ancienne patrie. De tous les émigrés européens, les Hollandais et les Allemands sont constamment ceux qui réussissent le

mieux ; ils se *casent* (1), comme on dit ici, avec une adresse étonnante, et cela une fois fait l'est pour toujours. Il faut que la misère qui fait fuir ces pauvres gens de leur pays soit bien grande, eux qui sont si attachés aux usages de leurs ancêtres, et qui, une fois arrivés sur une terre de laquelle, en travaillant avec activité, ils peuvent tirer leur nourriture, y fixent si tranquillement leurs pénates, et s'enracinent si fortement au sol. Le meilleur colon, après l'Allemand est l'Ecossais ; le Français, en général, se fait chasseur, l'Irlandais ivrogne, et l'Anglais spéculateur. Le premier prend le plaisir pour guide, la débauche perd le second, et la suffisance et l'obstination conduisent le troisième à sa ruine. Il y a toutefois beaucoup d'exceptions à cette règle, et le nombre en augmente journellement, par la raison que ce sont des gens d'une classe plus relevée qui émigrent maintenant, je parle plus particulièrement de l'Angleterre. Ce sont des personnes au-dessus du besoin, et possédant depuis cinq cent jusqu'à cinq mille livres sterlings, qui tentent maintenant la fortune en traversant l'Atlantique. Je connais en ce moment treize familles arrivées dernièrement des bords de la Tamise ; il n'en est pas

(1) Se logent et s'établissent.

une qui possède moins que la première de ces sommes, et plusieurs possèdent plus que la dernière. Je crains que la politique des hommes qui gouvernent l'Angleterre ne coupe les nerfs de l'état. Pourquoi voit-on ses *yeomen* (1) tomber dans l'indigence ou s'expatrier? Les dîmes, les impôts de tous genres, et surtout la taxe pour les pauvres, sont des objets qui doivent fixer l'attention, ou bien la population de l'Angleterre ressemblera dans peu à celle d'Espagne, avant la révolution de la péninsule : des mendians et des princes, c'est-à-dire la base et le chapiteau, le fût de la belle colonne aura disparu.

A un peu moins de vingt milles au-dessous d'Utica, le Mohawk forme un angle aigu semblable à celui de la rivière d'Hudson à West-Point, et se jette dans un enfoncement creusé, à une époque très ancienne et par l'effet d'une terrible convulsion, dans les rochers au pied desquels il coule ensuite si paisiblement. Ici le Mohawk a beaucoup de ressemblance avec le Lock-Katrivne aux Trosachs. On voit des rocs menaçans, des arbrisseaux qui ont poussé dans les crevasses, et de

---

(1) On appelle *yeomen*, en Angleterre, les cultivateurs propriétaires.

(Note du traducteur.)

petites anses où l'onde claire et tranquille n'agite pas la feuille qui est tombée sur son sein. Mais il n'y a ni Ben-Venue, ni Ben-Anne pour garder le passage enchanté, ni dame avec son bel esquif (1); et, à vrai dire, l'imagination n'est pas portée à y suppléer; elle peut toutefois, si elle est disposée à se créer des objets fantastiques, se représenter le sauvage indien dirigeant sa frêle pirogue, ou sautant de rocher en rocher, agile comme le chamois qu'il poursuit. Il est évident que la rivière occupa autrefois toute la largeur du ravin, époque où elle a dû être plus rapide qu'à présent. Des masses informes s'élèvent de l'eau, et semblent près de tomber sur la tête du voyageur, ou bien elles se trouvent sur le milieu de son chemin, et le forcent à prendre tantôt à droite, tantôt à gauche. Ces rochers portent sur leurs flancs des marques de l'ancienne fureur de l'élément dompté aujourd'hui, et qui, s'étant creusé un lit, laisse de la place à la route pour serpenter le long du rivage. En sortant de cet endroit, on découvre les *petites chutes*, ainsi nommées par opposition avec la cataracte plus grande qui se trouve vers l'embouchure de la ri-

(1) Allusion au poème de Walter Scott, intitulé *The Lady of the Lake.* (La Dame du Lac.)

vière. Le paysage est d'un aspect imposant, et aide l'imagination à se représenter le conflit des élémens aux diverses époques des grandes commotions qui ont changé la surface de notre globe. De quel étonnement on est frappé lorsqu'on observe, dans les sublimes ouvrages de la nature, l'action du temps, action si puissante, mais pour nous lente, silencieuse et invisible ! Toute l'histoire de l'homme ne remonte pas jusqu'à la formation de la plus petite ouverture dans une chaîne de rochers, et chaque pied creusé par un fleuve, dans son lit rocailleux, nous révèle l'existence d'une longue suite de générations qui ont disparu de la terre sans laisser de traces dans ses annales. Combien est grande et majestueuse la marche de la nature, que rien ne saurait entraver ! Les siècles sont pour elle des instans, et toute notre chronologie, une fraction infiniment petite de sa durée incommensurable.

Nous arrivâmes à Utica passablement harassées, et meurtries comme je ne le souhaiterais pas à un ennemi. Néanmoins, un jour de repos nous remit, et nous donna le temps d'examiner cette étonnante petite ville, qui date à peine de vingt ans. Un aubergiste, à la porte duquel s'arrêtent journellement une quinzaine de voitures publiques, faisait à pied, il y a dix-huit ans, le

service de la poste aux lettres de cette ville à Albany, et portait la malle dans sa poche. Utica, malgré sa récente existence, aspire déjà à être capitale de l'Etat, et le sera probablement dans quelques années, quoique Albany ne soit nullement disposée à lui céder cet honneur, ni New-York la commodité d'avoir le siége du gouvernement dans son voisinage; mais les jeunes comtés de l'ouest sont des enfans si forts et si impérieux, qu'il sera bientôt nécessaire de consulter leurs intérêts.

L'importance d'Utica ne tardera pas à s'accroître encore par l'ouverture du grand canal destiné à joindre, près de là, le Mohawk. Nous nous détournâmes de notre route le lendemain, pour aller voir ce bel ouvrage, qui est très avancé. Il offrira l'immense avantage d'une communication par eau de ce grand continent jusqu'à l'Océan; il commence au lac Erié, et se prolonge de niveau, en faisant très peu de détours, jusqu'au Mohawk. Aux petites chutes, il y a quelques écluses, et d'autres seront nécessaires à l'embouchure de la rivière où l'Hudson ouvre une large route pour gagner l'Atlantique. On pense qu'en quatre ou cinq ans l'on achèvera ce grand ouvrage. L'endroit où l'on a rencontré le plus de difficultés est le vaste marais

d'Onondaga, où un grand nombre d'ouvriers ont péri victimes de son atmosphère pestilentielle.

Au-delà d'Utica, le pays commence à prendre un aspect sauvage. On aperçoit des souches et des arbres *ceintrés* (1) qui encombrent les enclos, et des huttes en bois éparses çà et là. Les terres cultivées s'étendent rarement à un demi mille de chaque côté de la route; et la forêt, dont les bords sont rendus désagréables à l'œil du voyageur par une ligne d'arbres *ceintrés*, moitié debout, moitié tombans, couvre de son ombrage plaine, les montagnes et les vallons, et ne se termine qu'à l'horizon. Cependant quelquefois, lorsqu'on arrive sur une éminence (et le site est plus ou moins ondulé), on découvre dans cette masse immense de verdure des vides qui annoncent que

---

(1) L'expression *arbres ceintrés* (entourés d'une ceinture) est employée ici par anti-phrase, et désigne des arbres au tronc desquels on a enlevé une ceinture, ou zone d'écorce. Cette opération, pratiquée à quelques pieds au-dessus du sol, arrête la circulation de la sève, et fait périr les arbres qui couvrent un terrain qu'on ne veut pas, ou qu'on ne peut pas défricher complètement; on laboure ensuite et l'on sème entre ces arbres; et, comme ils ne tirent plus de substance de la terre, ils ne nuisent pas au développement des semences qu'on y a jetée.

(Note du traducteur.)

la coignée et la charrue travaillent à métamorphoser le sol. En conséquence de quelques contestations relativement à la propriété des terres, la culture a fait moins de progrès dans cette partie du pays que dans les districts plus à l'ouest; c'est ce que nous avons pu observer en approchant des lacs Skeneatalas, Cayuga, Seneka, Onondaga et Canandaigua. Après avoir passé le village florissant d'Auburn, nous trouvâmes le pays plus découvert; des maisons bien bâties et de jolis hameaux s'offrirent continuellement à nos regards. Le cinquième jour depuis notre départ d'Albany, nous arrivâmes dans le village d'où je vous écris, et où nos aimables compagnons de voyage voulurent absolument nous offrir l'hospitalité. Les villages qui avoisinent les lacs dont je viens de parler sont en général propres et rians; mais je pense que Canandaigua mérite la palme. Les terres y ont été divisées en lots de quarante acres chacun, et les lignes de démarcation sont tracées de chaque côté, à partir de la grande route. Les maisons sont toutes élégamment peintes. Les fenêtres, décorées de jalousies vertes, laissent apercevoir la campagne à travers le feuillage de jeunes arbres plantés le long des maisons, ou permettent à la vue de se porter sur des gazons aussi frais que ceux de l'Angleterre,

sur des parterres fleuris, où sur des vergers remplis de toute espèce de fruits, pommes, poires, coings, prunes, pêches, etc.; des champs couverts d'une moisson dorée s'étendent derrière ces charmantes *villas;* l'église avec son clocher blanc s'élève au milieu de cette masse d'objets pittoresques, et couronne agréablement le paysage.

L'accroissement de la population, l'empiètement de la culture sur le désert, la naissance de nouveaux établissemens et leur prompte métamorphose en bourgs et en villes, ne sauraient se concevoir, à moins d'avoir été témoin de ces miracles, ou de s'être entretenu sur les lieux avec les personnes qui les ont vus s'opérer. On éprouve une satisfaction inexprimable à se trouver dans un pays qui n'offre que des traces d'amélioration. Quel autre pays ne présente pas à l'esprit le souvenir de jours plus prospères, le contraste de la décadence actuelle avec la splendeur passée, ou qui, s'il s'efforce d'avancer dans la carrière de la prospérité, ne se trouve point arrêté à chaque pas par quelque obstacle physique ou politique?

Je pense que ce fut un des fils de Constantin (du moins je suis sûre que c'était un de ses successeurs) qui, revenant de faire un voyage à Rome, dit qu'il y avait appris une chose, savoir, que les hommes mouraient au sein de la reine des

cités comme partout ailleurs. Il serait peut-être plus nécessaire aux Etats-Unis qu'il ne l'était dans l'antique Rome, de rappeler à l'étranger la mortalité de son espèce. Tout ici a une telle apparence de vigueur et de jeunesse, qu'un voyageur, arrivant des tristes demeures de la décrépite Europe, et jetant les yeux autour de lui, pourrait croire qu'ici l'homme a passé un nouveau bail d'existence, que le temps a plié ses ailes, et que la parque a jeté ses ciseaux.

LETTRE XI.

Genesseo. — Visite à M. Wadsworth. — Le fermier américain. — Etablissement sur le nouveau territoire. — Aspect des forêts.

Genesseo, août 1819.

Après avoir dit un tendre adieu à nos aimables hôtes de Canandaigua, nous nous enfonçâmes dans la forêt; et au bout d'une traite assez longue, faite dans une voiture un peu rude, et par un chemin de traverse frayé parmi les souches et les troncs d'arbres abattus ou tombés, nous arrivâmes au lieu d'où je vous écris; c'est un établissement florissant, situé sur les bords de la rivière dont il porte le nom. Notre route, quoique fatigante, ne fut pas tout-à-fait sans intérêt. Le chemin que nous suivîmes présenta d'abord à notre vue des montagnes et des vallées, au milieu desquelles on

apercevait, çà et là, les murailles blanches d'habitations récemment bâties, briller au soleil et rompre la monotonie d'un feuillage sans bornes; plus loin, il était bordé, de distance en distance, par des champs de blé et des vergers plantés de jeunes arbres, principalement de pêchers et de pommiers courbés sous le poids de leurs fruits. Les arbres desséchés de la forêt entouraient ceux-ci; mais quoiqu'ils nuisissent à la beauté du paysage, ils lui donnaient un aspect qui parlait au cœur, s'il ne plaisait pas aux yeux.

Nous fûmes parfaitement accueillies par M. Wadsworth et son épouse : leur nom vous est déjà connu; il figure d'une manière honorable dans l'histoire de la Nouvelle-Angleterre. Le *country-gentleman* américain reçoit son hôte à la vraie manière de l'antique hospitalité patriarchale; il se présente à la porte en vous tendant la main, et vous en fait passer le seuil d'un air riant, qui dit plus que tous les discours possibles : il y a chez lui une urbanité et une politesse qui partent du cœur et qu'on n'apprend ni dans les cours, ni dans les villes. Rien ne semble dérangé par votre présence, et néanmoins tout paraît disposé pour votre commodité et votre agrément; vous vous trouvez au bout de quelques minutes faire partie de la famille; la confiance et l'amitié qu'on vous témoigne excitent en

vous les mêmes sentimens ; vous êtes établi à la table et au foyer, et quand vous partez enfin, vous vous sentez le cœur gonflé, comme en quittant un *chez-vous*, que l'habitude et des liens sacrés vous ont rendu cher.

La maison de nos hôtes est agréablement située sur le penchant d'une colline, d'où la vue plane sur les belles prairies qui bordent le Genessée, et sur des éminences couvertes de sombres forêts, qui terminent la perspective. Quelques bouquets de jeunes caroubiers ornent la pelouse qui s'étend devant la maison, et au-delà de laquelle, lorsqu'on est assis sous le portique ou dans la grande salle, on découvre d'abord des prairies couvertes de troupeaux, et, plus loin, les antiques forêts où l'Indien poursuit le daim sauvage. Sur la droite, on aperçoit un village dont les maisons éparses et remarquables par la blancheur de leurs murailles, viennent d'être bâties ; au milieu du groupe s'élève le clocher d'une petite chapelle ; en arrière on voit des granges, des écuries et d'autres dépendances, et enfin un vaste jardin dont les vergers contiennent des arbres chargés de toutes les espèces de pommes, de poires et de pêches.

M. Wadsworth est le patriarche du district de Genessée ; il est, comme je l'ai déjà dit, origi-

naire de la Nouvelle-Angleterre. Il n'y a guère plus de dix-neuf ans que lui et son frère, le colonel Wadsworth, pénétrèrent dans ces forêts, alors habitées seulement par le sauvage et sa proie. Les terres fertiles qui s'étendent ici le long de la rivière fixèrent leur attention, et ayant acheté une étendue considérable de terrain des propriétaires indiens, ils s'établirent au milieu d'eux. Les six premières années furent terribles. Chaque automne amenait des fièvres intermittentes et bilieuses, et ils se trouvaient dans un désert où l'on ne pouvait se procurer aucun soulagement. Quoi qu'il en soit, leur constitution rendue robuste par l'habitude de la tempérance, résista à ces maladies. D'autres colons vinrent successivement se joindre à eux, et maintenant ils ont à leur porte un riant village; de riches fermes s'élèvent de tous côtés dans la forêt, et une atmosphère pure et saine environne leur habitation. Mistress Wadsworth m'a assuré que sa nombreuse famille n'a jamais été attaquée d'aucune espèce de maladie, et nous n'avons pas ouï dire qu'il en régnât dans les environs.

Je n'avais pas encore vu de nouveaux établissemens plus beaux ni plus florissans que ceux qui m'entourent. M. Wadsworth passe pour un des plus riches propriétaires de cet état; il a bien

acquis ses richesses, et les emploie généreusement. Semblable aux patriarches de l'antiquité, il contemple ses innombrables troupeaux, ses gras paturages, ses riches moissons, et tous les biens que le ciel augmente pour lui chaque année, et il sent qu'après Dieu, c'est à lui-même qu'il les doit, qu'ils sont la récompense de son activité, et pour ainsi dire l'œuvre de sa création. C'est une chose vraiment admirable de contempler le désert ainsi métamorphosé, de voir les hommes délivrés de l'oppression, et en même temps de la misère, étendre leur domination, non pas sur leurs semblables, mais sur la surface de la terre, laisser à leur postérité les fruits de leur industrie, et, ce qui vaut mieux, l'exemple des avantages dérivant d'un bon emploi du temps. En vérité, le cœur et l'esprit se réjouissent à l'aspect de toutes ces choses.

Quelquefois je ne puis m'empêcher de comparer la condition du fermier américain avec celle du fermier anglais. Pas de dîmes, pas de taxes ruineuses, pas d'importunités de la part des candidats aux élections, ou de leurs agens; pas de craintes sur le sort de ses enfans, ni sur leur établissement; un travail peu fatigant, de bons chevaux à l'écurie, une habitation commode, la porte ouverte à l'étranger, une nourri-

ture abondante et saine, l'esprit paisible et le cœur gai, voilà ce que vous trouvez chez le fermier américain. En Angleterre. . . . . je n'achève pas.

Vous me direz peut-être qu'en comparant l'ancien monde au nouveau, je compare la vieillesse à l'enfance, et que cette comparaison est peu loyale, ou puérile. Mais en serait-il des nations comme des individus? Est-ce qu'elles ne pourraient pas avoir une seconde jeunesse? Nous n'en avons guère vu d'exemple; mais peu d'états ont, dans leur vieil âge, montré autant de vigueur que l'Angleterre. N'en a-t-elle pas assez pour opérer sa régénération? Je le souhaite trop ardemment pour ne pas le croire.

Combien, combien je t'aime, ô ma chère Angleterre!
Quel délice pour moi de penser à ces jours
Où d'un pas incertain j'errais, en cent détours,
Parmi tes bois, tes prés, tes vallons, tes collines,
Murmurant à l'écho mes rimes enfantines!
Je soupirais souvent, mais sans savoir pourquoi,
Et des pleurs de mes yeux s'échappaient malgré moi....
Oui, je t'aime!... à mes vers souris, douce Angleterre!
Ce ne sont pas les chants d'une froide étrangère.
Avant de fuir tes bords, bien que des premiers ans
J'eusse vu s'envoler les rêves si charmans,
Et que de la raison la voix sage et prudente
Soit venue à son tour calmer mon âme ardente,

Je te chéris encore, et les vœux de mon cœur
Sont tous pour ton repos, ta gloire, ta grandeur,
Et pour ta *liberté*.

(Pensées d'une récluse.) (1)

Il serait difficile d'imaginer un homme placé dans une situation plus digne d'envie, que le cultivateur du sol dans ces états. L'agriculture présente ici non-seulement cet aimable aspect, qu'on lui trouve dans les poètes de l'antiquité, mais je dirai encore, dussent quelques Européens sourire d'un air d'incrédulité, toute son ancienne dignité classique, comme au temps où Rome tirait ses consuls de la charrue. J'ai vu

---

(1) Voici le passage original :

Oh England! well I love thee; oft recall
Thy pleasant fields; thy hills' soft sloping fall;
Thy woods of massy shade and cool retreat;
Thy rivers in their sedges murmuring sweet,
Where once, with tender feet, I wont to stray,
Muttering my childish rhymings by the way;
And pouring plenteous sighs, I knew not why;
And dropping soft tears from my musing eye. —
Yes! much I love thee; — turn not then away
As tho' thou heard'st a heartless alien's lay.
Childhood and dreaming youth flew o'er this head
Ere from thy pleasant lawns the wanderer fled;
And tho' maturer years have mark'd her brow,
And somewhat chill'd perchance her feelings now,
Still does her stricken heart beat warm for thee,
Much does it wish thee great. — Much does it wish thee free.

un homme qui avait élevé sa voix dans le sénat de sa patrie, et dont les bras avaient combattu pour elle, conduire un rustique attelage, suivre minutieusement les plus petits détails du labourage, et offrir aux regards du voyageur, rempli de surprise et d'admiration, ses vêtemens couverts de terre et son visage bronzé par les rayons du soleil. Avec quel orgueil cet homme doit fouler les champs paternels! Ses vastes domaines prospèrent par ses soins et ses travaux ; ses granges et ses greniers regorgent; sa table est entourée d'hôtes nombreux et d'enfans plus nombreux encore, dont les membres sont endurcis par le travail, et l'esprit *énergisé* par la liberté. J'aime la réponse que fit un Américain à certain Européen qui, après avoir contemplé un tableau pareil à celui que je viens d'esquisser, s'écria : « Oui, tout cela est fort bien. Vous avez tout le matériel de la vie; mais il est des beautés que je cherche en vain dans votre pays. Où sont vos ruines, votre poésie ? » — « *Voici nos ruines,* répondit le républicain, en montrant un soldat de la révolution qui bêchait la terre ; puis, indiquant du doigt ici de rians pâturages couverts de troupeaux, là de riches fermes, et plus loin de jolies *villas* que l'œil découvrait à travers le feuillage d'arbres

majestueux qui leur servaient d'abri : *voilà notre poésie.* »

Ce n'est pas que le fermier puisse toujours espérer s'enrichir, comme les plus ignorans de nos émigrans le supposent. J'ai vu dans ce pays de petits propriétaires qui ont passé leur vie à travailler sans relâche, et n'ont pu procurer à eux et à leur famille guère plus que les choses de la plus indispensable nécessité. Celles-ci, au reste, l'homme laborieux est toujours sûr de se les procurer, et parfois, en changeant le théâtre de son activité, il peut s'assurer de plus abondantes récoltes. L'homme vigoureux qui émigre des cantons les plus stériles de la Nouvelle-Angleterre, pour aller exploiter les terres vierges des contrées de l'ouest, a de grandes fatigues à endurer, et trop fréquemment se trouve exposé à des exhalaisons malsaines, auxquelles il arrive que sa constitution, toute robuste qu'elle est, ne peut résister. C'est une chose merveilleuse de voir comme il brave gaîment ces obstacles physiques, et comme parfois il les surmonte promptement. Quoi qu'il en soit, quantité d'individus préfèrent une maigre pitance avec la santé, à une abondance achetée peut-être par la perte de ce premier des biens de la vie.

On apprécierait mal, au reste, les causes qui

poussent le flot de l'émigration de l'est vers l'ouest, si l'on regardait la cupidité comme donnant seule l'impulsion. Ce n'est pas un simple calcul de dollars et de centièmes, ni de quelques milliers de boisseaux de blé de plus, qui agit sur l'esprit de l'aventureux colon.

La position de ce pays, son immense territoire, la variété de son sol et de son climat, ses institutions libérales, et l'accroissement rapide de sa population, que toutes ces circonstances favorisent, se réunissent pour donner à son peuple un ardent esprit d'entreprise et un grand amour de l'indépendance. Les Américains méprisent les petites difficultés dans un étroit espace, et préfèrent avoir à lutter contre de grands obstacles dans une vaste sphère. En s'enfuyant au désert (1), ils fuient mille contraintes que la société impose toujours, même sous les lois les plus douces. Ils ne sont plus poussés et repoussés par la foule ; ils n'ont à lutter qu'avec la nature ; par conséquent leurs maux sont principalement des maux physiques, et les petites commodités qu'ils ont abandonnées sont amplement compensées par les soins et les soucis dont ils se trouvent délivrés. Il est curieux d'observer l'effet que ce

(1) Pour cette expression, voyez la page 51.

soulagement des peines morales produit sur leur constitution. Ceux qui résistent la première année aux maladies, ou qui, ayant choisi plus judicieusement le site de leur habitation, n'en sont que faiblement atteints, vivent souvent jusqu'à un âge très avancé. Un fait exact, quelque singulier qu'il puisse paraître, c'est que l'on trouve chez les citoyens des nouveaux Etats beaucoup d'exemples d'une longévité extraordinaire; ils sont, en outre, presque tous d'une haute stature. Ceci peut s'expliquer par la raison qu'ils sont plus exposés au grand air et prennent plus d'exercice que les habitans des autres états. En effet, le fermier américain présente partout la même apparence; et quoique généralement il soit d'une taille et d'une force plus grandes que les Européens, il serait peut-être plus juste d'attribuer cette différence de vigueur corporelle au plus ou moins de poids des peines de l'esprit (1).

---

(1) Je trouve dans l'ouvrage du lieutenant Hall, parmi les causes auxquelles il attribue la stature gigantesque des membres du congrès pour les états de l'Ouest, qu'il a vus à Washington, *l'absence de toute irritation mentale.* Les autres causes qu'il cite : *une nourriture frugale, mais abondante, un climat sain, l'habitude de l'exercice de plein air* me paraissent mieux expliquer la différence de

Si l'âme de l'homme était moins sensible aux attraits de la nouveauté et de l'indépendance, il n'y aurait que les nécessiteux qui iraient s'établir sur le nouveau territoire; mais on trouve des hommes riches et habitués à toutes les jouissances raffinées de la société, parmi les premiers colons du désert. Quand M. Wadsworth s'établit dans ce district, il se trouva former l'avant-garde de la civilisation. Derrière lui s'étendait une vaste forêt à travers laquelle il avait, avec beaucoup de peine, percé une route pour faire arriver tous les objets nécessaires à son établissement et à la culture des terres qu'il avait achetées. Le flot de la population a maintenant débordé vers lui, et s'étend rapidement dans toutes les directions.

Parmi la sombre verdure de la forêt qu'on voit s'étendre au-delà des terres découvertes qui bor-

---

stature entre les Européens et les Américains, qu'entre les Américains des anciens et des nouveaux territoires. Le climat des états de l'Est et du centre, quoique inférieur en beauté à celui des districts de l'Ouest, l'égalera, dans quelques années, pour la salubrité. Les habitans de tous les états de l'Union sont, en général, bien nourris, quoique frugalement, et font continuellement de l'exercice. La différence, s'il en existe sous ce double rapport, n'est guère capable d'affecter l'organisation physique de l'homme au point de produire tous les effets qu'on lui prête.

dent la rivière, l'œil distingue çà et là quelques taches d'une nuance plus brune ; elles marquent les endroits où le nouveau colon a commencé l'œuvre de sa pacifique industrie. Dans une de nos dernières excursions, j'éprouvai une vive surprise en me trouvant tout à coup en face d'un joli petit village qui s'est élevé dans l'espace de deux ans au milieu de la forêt, à quelques milles d'ici, en remontant la rivière.

Ce fut vers le soir que nous arrivâmes à ce nouvel établissement; après l'avoir traversé, nous rentrâmes dans la forêt; et, sur le haut d'une petite éminence, à l'extrémité d'une route formée de troncs d'arbres, nous nous trouvâmes sur une belle pelouse, vis-à-vis d'une maison élégante et spacieuse. Nous en connaissions déjà l'aimable propriétaire, qui, avec sa femme et sa fille, nous avaient rejoints dans la forêt.

M. Hopkins (c'est ainsi qu'il se nomme) suivit avec succès, pendant un certain nombre d'années, la carrière du barreau dans la ville de New-York. Son activité et son bon goût paraissent égaler son opulence. Le village voisin s'est élevé sous ses yeux. Sa maison offre, à l'intérieur comme à l'extérieur, l'apparence de la commodité unie à l'élégance. La manière particulière dont il a éclairci la forêt dans les environs de sa demeure,

est vraiment admirable. En général, le colon taille à droite et à gauche avec une impitoyable furie, et ne cherche qu'à se débarrasser des hautes herbes qui lui interceptent l'air et la lumière. C'est peut-être une impulsion naturelle qui le porte ainsi, sans y penser, à établir sa cabane dans un lieu totalement découvert ; mais quelques personnes pourront douter que ce soit très sage, et tout le monde conviendra que c'est de très mauvais goût. Je ne sais si d'autres ont fait cette observation avant moi, mais j'ai souvent pensé que l'ouverture que le colon fait de la sorte dans l'épaisseur de la forêt, doit former une espèce de tuyau par lequel les rayons du soleil aspirent les vapeurs malsaines des ombrages environnans. Je crois que s'il plaçait sa cabane sous un abri, et commençait son abattis à quelque distance, sa famille s'en trouverait mieux sous le double rapport de la commodité et de la santé. J'ai quelquefois interrogé sur ce sujet un fermier, qui m'a constamment assuré qu'un arbre privé de l'appui que lui prêtent ses voisins, serait infailliblement déraciné par le vent. Cela me semblait assez probable ; mais comme cette assertion était toujours accompagnée de quelques réflexions sur l'inutilité des grandes herbes, je ne me sentais pas du tout persuadée de ce qu'il me disait. Je trouvai, en

effet, que j'avais raison, lorsque nous vîmes, dans le voisinage de Canandaigua la maison d'un fermier de la Nouvelle-Angleterre entourée d'un joli bouquet de jeunes hickorys qui avaient été éclaircis avec soin, et qui poussaient à merveille, sans que l'aquilon en déracinât aucun.

M. Hopkins a essayé cette méthode sur une plus grande échelle; il a éclairci la forêt autour de sa maison, de manière à lui donner l'air d'un parc magnifique. C'est une chose merveilleuse de voir comme ces arbres gigantesques se couvrent promptement de branches et de feuillages nouveaux, et semblent se réjouir de recevoir l'air et la lumière dont ils étaient privés. Quand ils sont dégagés pour la première fois, leur tige droite, lisse et argentée ressemble à un grand mât de vaisseau couronné par un dais de verdure semblable au parasol d'un Brogdignag (1). Il y a quelque chose qui caractérise les forêts de l'Amérique septentrionale, et qui favorise singulièrement les travaux du colon qui veut l'éclaircir à la manière de M. Hopkins; c'est l'absence totale de broussailles et le beau tapis de verdure étendu par la

(1) Géans dont il est question dans les Voyages de Gulliver.

main de la nature sur la surface du sol (1). Il est indispensable, dans cette opération, de procéder avec une précaution extrême, et de consulter la nature du sol, ainsi que celle de l'arbre qu'on se propose de conserver; un abri du côté du nord-ouest est généralement indispensable. Tout semble avoir favorisé M. Hopkins dans ses embellissemens, et nous aurions été charmées que le temps nous eût permis de les examiner plus à loisir.

Nous entrâmes dans la maison, et nous nous assîmes dans une jolie salle. La brise du soir, qui se jouait légèrement sous la large *piazza* et à travers les jalousies, nous rafraîchit et nous reposa des fatigues de la journée. Des fenêtres, la vue plongeait en bas de la colline, en suivant des avenues percées avec goût dans l'épaisseur de la forêt; on découvrait la belle vallée qu'arrosait la rivière, et les terres ondulées qui s'étendaient au-

---

(1) Ne serait-ce pas là la cause qui, en offrant de grandes facilités au chasseur, servit à retenir les indigènes de l'Amérique septentrionale dans l'état sauvage? Les forêts du continent méridional sont représentées comme obstruées par une multitude d'arbrisseaux et de plantes qui forment presque partout des halliers impénétrables. L'homme banni de la sorte des lieux abrités, a dû venir chercher les plaines et les vallées, où il s'est naturellement livré à la vie pastorale et agricole.

delà de ses rives ; les derniers rayons du soleil couchant brillaient sur les maisons blanches de la petite ville de Genesseo, qu'on apercevait à l'horizon, et nuançaient d'une teinte pourprée l'océan de feuillage qui se déployait aux regards.

On nous servit des fruits délicieux ; mais pendant cette espèce de collation je ne pouvais me lasser d'admirer cette maison enchantée ; et vraiment, en pensant qu'elle renfermait tout ce que les arts et le luxe peuvent inventer pour satisfaire les besoins ou multiplier les jouissances de la vie, et qu'elle était comme isolée au milieu du désert, elle me semblait un palais de fées. Tandis que j'étais ainsi en extase, je vis entrer une jeune femme d'un extérieur agréable ; c'était l'épouse d'un colon du voisinage. Elle prolongea sa visite jusqu'à ce que le soleil eût tout-à-fait disparu ; et, après nous avoir fait promettre de venir, avant notre départ, la voir dans sa *hutte en bois* (1), elle remonta à cheval, s'enfonça dans la forêt, et se dirigea vers son habitation, située à sept milles de

---

(1) *Log-House.* Cabane construite avec des pièces de bois encore recouvertes de leur écorce, et dont certaines fabriques de nos parcs offrent une imitation.

(Note du traducteur.)

distance, guidée plutôt par la sagacité de son coursier que par la lueur des étoiles, qu'elle pouvait rarement apercevoir à travers les arbres.

Nous lui tînmes parole, et nous fûmes la visiter le lendemain. Quoique petite, et en tout peu commode pour des personnes accoutumées à toutes les aisances de la vie des villes (car son mari était un *gentleman* émigrant de Boston), sa demeure était plus grande que les *huttes en bois* ordinaires; elle contenait une salle et une cuisine, et, au-dessus de ces deux pièces, une chambre à coucher. Avec tous ces *extras*, c'était une triste habitation pour une résidence de cinq ans. Cependant les propriétaires semblaient s'y trouver bien; ils remettaient, d'année en année, la construction d'une maison plus spacieuse et plus commode, et ils goûtaient dans cet étroit réduit un contentement que beaucoup de gens ne peuvent trouver sous les lambris dorés d'un palais.

En revenant de cette excursion, nous traversâmes encore une fois les prairies qui s'étendent le long de la rivière, et forment la plus riche portion de la belle propriété de M. Wadsworth. Nous nous arrêtâmes souvent pour admirer les arbres majestueux semés çà et là par la main de la nature; attachés par leurs vigoureuses racines

à un sol formé d'alluvions, ils élevaient leurs troncs énormes, semblables aux colonnes d'un édifice gothique, puis déployaient leurs nombreux rameaux, d'où pendait un épais feuillage dont la riche verdure contrastait avec le brillant poli de leur écorce. Les plus beaux arbres que j'aie jamais vus auraient été des nains comparés à ces géans.

L'art de planter d'une manière agréable a jusqu'à présent été peu cultivé dans ces états. Les forêts primitives sont ce qu'on a le plus généralement en vue; et comme l'homme est enclin à reposer ses yeux avec plaisir sur les objets les moins communs, l'Américain regarde ordinairement une plaine découverte comme la plus grande beauté de la nature. Le premier désir du colon est de jouir librement de la vue des cieux, et lorsque sa pièce de terre est complètement nue, il vous dit qu'elle commence à être belle. Cependant, à mesure que la forêt s'éloigne, l'idée d'un arbre se trouve moins souvent associée à celles de loups et d'ours, de marécages et de fièvres, et il conçoit peu à peu le désir de voir quelques rameaux se déployer entre son toit et les brûlans rayons du soleil de juillet. Son objet, alors, est de planter l'arbre qui croît le plus rapidement, et par conséquent les nobles enfans de la forêt

sont rarement ceux qu'il préfère. Au reste, dans les anciens territoires de l'Union que j'ai visités, et particulièrement en Pensylvanie, j'ai admiré des arbres d'une magnifique apparence qui entouraient la demeure du fermier, ou qui, épars dans les champs, servaient d'abri aux bestiaux.

Le chêne d'Amérique présente plus de trente variétés, le noyer presque autant; l'orme en offre aussi plusieurs : ce dernier est un arbre d'une rare beauté. Le sycomore de l'Ohio, qu'on dit pouvoir contenir un bataillon de soldats dans son tronc, semble réaliser les fables les plus extraordinaires des voyageurs amis du merveilleux. L'érable et l'hickory sont aussi très remarquables, le premier par son élégance, et le dernier par la belle couleur de son feuillage. Je pourrais citer encore le frêne et le pin blanc, qui s'élèvent à une hauteur immense; le cèdre odoriférant, le gracieux acacia, le merisier paré de ses fruits; et, parmi les arbres à fleurs, le caroubier, qui répand une odeur de violette; le catalpa, avec ses larges feuilles et ses belles grappes de fleurs; le majestueux tulipier, qui élève sa tige unie, et dont les branches retombent chargées d'un feuillage luisant et de millions de fleurs. Mais il faut que je m'arrête, car les espèces des arbres indigènes sont variées presque à l'infini; lorsqu'on

les cultive avec soin, et qu'on les dispose avec goût, ils peuvent surpasser en majesté tout ce que l'Angleterre elle-même peut offrir dans ce genre.

Les arbres d'Amérique, soit qu'on les ait plantés pour l'ornement, soit que la main de la nature les ait répandus sur le sol avec un goût que l'art ne saurait égaler, m'ont paru avoir un aspect à la fois simple et majestueux, tandis que ceux de l'Angleterre se font remarquer par une sorte de beauté romantique et même sauvage. Le chêne touffu, dont les branches couvertes de lichens s'élancent presque horizontalement, mais d'une manière irrégulière, paraît, sous le ciel pluvieux de l'Angleterre, destiné à braver les élémens; il oppose sa tête chevelue à la tempête, et ne semble point redouter sa furie. Ici la végétation étant beaucoup plus rapide, les arbres poussent de longs scions qui s'élèvent vers le ciel, et deviennent bientôt des troncs droits, polis et argentés; ils jettent ensuite circulairement des branches tombantes à la manière des saules pleureurs, et sont ainsi balancés à tous les vents. Ceci s'applique peut-être plus particulièrement à l'orme, arbre d'une grâce et d'une beauté singulières, mais peut se rapporter plus ou moins à tous les nobles enfans des forêts américaines. En général, les arbres de ce pays

sont plus élevés que ceux de nôtre île, mais moins chargés de branches, ou, pour parler plus correctement, de rameaux. Sous un chêne d'Angleterre, on peut à peine apercevoir un ciel d'hiver ; ici, lorsqu'il est dépouillé de son feuillage, l'arbre le plus touffu n'offrirait pas le moindre abri. Les arbres d'Amérique, en un mot, présentent moins de bois, ou bien il s'élève vers le ciel en lignes plus directes ; leur feuillage, au surplus, est magnifique et de nuances extrêmement variées : ce sont ces riches teintes de l'automne qui défient la plume et le pinceau.

Les forêts américaines nées sur un sol vierge, et composées d'arbres qui sont forcés de s'élever pour atteindre les rayons du soleil, présentent un caractère particulier qui vous est peut-être connu. La sécheresse de l'atmosphère fait que l'écorce des arbres est entièrement dépourvue de mousses et de lichens. J'ai déjà parlé de l'absence totale de broussailles et du tapis de verdure qui couvre le sol. Quand ce sol est sec et ferme, rien n'est plus agréable que d'errer sous ces antiques ombrages, du moins pour ceux dont les yeux ne sont pas lassés de leur éternel aspect. Lorsque les premières ténèbres du soir viennent augmenter l'horreur des bois, on éprouve une vive impression en parcourant les sombres

détours de ces forêts, et surtout quand après la nuit close on aperçoit la lueur du foyer de quelque colon, et qu'en approchant on voit le faisceau de rayons lumineux qu'il jette, briller à travers la porte de la cabane.

Durant les nuits d'été, une *hutte en bois* présente souvent un aspect très singulier. Il est assez ordinaire dans le temps chaud d'ôter l'espèce de mortier dont on avait rempli les interstices des morceaux de bois qui, placés horizontalement les uns au-dessus des autres forment les murailles de la hutte, opération qui se pratique pour laisser un libre passage à l'air extérieur. Dans l'obscurité de la nuit et de la forêt, la clarté qui s'échappe à travers ces fentes donne à la hutte l'aspect d'une cabane que dévore un incendie encore concentré dans l'intérieur. Un peintre aimerait à s'arrêter pour dessiner le groupe que présente la famille rassemblée dans ce chétif réduit. Le père se repose des fatigues de la journée, entouré de ses enfans dont le babil innocent l'égaie, tandis que leur mère prépare le repas du soir. Il faudrait être insensible pour ne pas avoir le cœur ému en contemplant ce petit tableau de l'activité et de la félicité humaines. La lumière d'une cabane intéresse partout ; mais elle a un double charme quand elle brille au sein d'une solitude comme celle-ci.

LETTRE XII.

Village indien. — Observations sur les Indiens. — Conduite du Gouvernement américain à leur égard.

Genesseo, août 1819.

Il y a quelques jours, ma chère amie, nous fûmes, avec une nombreuse compagnie, examiner les rives du Genesseo, en remontant son cours, et en revenant nous visitâmes un village indien. Les huttes en étaient disséminées sans ordre sur le haut d'une petite colline qui s'avançait du sein de la forêt, et d'où l'on avait une vue magnifique, embrassant une partie du cours inférieur de la rivière.

Ces Indiens avaient l'air plus sauvages qu'aucun de ceux que j'avais déjà vus ; mais ceux-ci

mêmes disparaîtront bientôt et reculeront avec la forêt. Malgré leurs communications fréquentes et amicales avec les blancs, leurs voisins, ils conservent leur langage dans toute sa pureté, et leurs mœurs et leurs coutumes n'éprouvent guère de changement. La richesse du sol et la beauté du lieu semblent les y avoir attachés, car ils refusent de vendre leur patrimoine, quoique chaque année le gibier devienne plus timide, et par conséquent la chasse plus pénible et ses produits plus incertains.

Le sort de ce peuple qui disparaît de la surface du sol natal, frappe d'abord tristement l'imagination; mais les regrets qu'il cause ne sont guère raisonnables. Les sauvages, avec toutes leurs vertus, et certes il ont des vertus, ne sont après tout que des sauvages, plus nobles, sans doute qu'une foule d'hommes qui se vantent d'être civilisés, beaucoup plus nobles que toute race d'esclaves qui supporte ses chaînes, tandis qu'ils méditent fièrement sur des jours de gloire qu'ils ont vus s'éclipser; ils occupent dans l'échelle des êtres animés un rang moins élevé que les hommes chez lesquels l'esprit d'indépendance s'allie aux doux sentimens qui ne prennent naissance que dans la vie civilisée. L'accroissement de la population blanche aux dépens de la race cuivrée

peut être regardé comme le triomphe de la paix sur la violence ; c'est l'olivier de Minerve remportant la palme sur le coursier de Neptune.

Il ne faut pas croire que les indigènes de ce beau pays n'aient jamais eu à se plaindre des envahisseurs du sol. Quand l'Indien jette avec tristesse un regard sur les restes épars de sa nation jadis puissante, il se rappelle une longue série d'injures reçues par ses ancêtres, de ces étrangers qu'ils furent, dans le principe, disposés à recevoir comme des amis et comme des frères. Quoiqu'il reconnaisse que le moyen par lequel les premiers colons voulaient obtenir la possession d'une portion de leur territoire, était l'achat, il peut avec raison se plaindre que le marché ait été fait avec peu d'équité, et que souvent on a plutôt forcé ses ancêtres de le conclure qu'on ne le leur a proposé. Les premières transactions, à la vérité, furent amicales. On y mit d'un côté assez de bonne foi et de l'autre beaucoup de bonne volonté ; mais il n'était pas dans la nature humaine que les indigènes vissent long-temps sans jalousie les progrès en nombre et en force de nouveaux venus, à qui la connaissance et la culture des arts pacifiques assuraient un accroissement de population beaucoup plus considérable, et qui, presque aussi

robustes et aussi endurcis que les sauvages, deviendraient pour eux de redoutables adversaires. Poussés par cette jalousie, ils tentèrent souvent de massacrer les habitans des nouvelles colonies, trop éparses le long des rivages de l'Atlantique; et si ces projets féroces avaient été exécutés de concert par les différentes tribus et nations d'indigènes, l'extermination des étrangers aurait été consommée. Des sentimens hostiles, si naturellement nés d'un côté, en firent aussi naturellement naître de l'autre. Dans les premiers actes d'aggression, si nous n'accordions rien à la jalousie commune aux Indiens, comme hommes, et aux passions féroces qui leur étaient particulières, comme sauvages, nous pourrions trouver plus de motifs pour les accuser de cruauté et de perfidie, que pour taxer les colons européens d'injustice.

Quand on songe à ce qu'ont eu à souffrir ces intrépides aventuriers, on est rempli à la fois de pitié, d'étonnement et d'admiration. Combien doit être puissant l'attrait de l'indépendance, pour porter l'homme à endurer toutes ces souffrances; pour lui faire abandonner la vie civilisée, et venir chercher sa subsistance parmi les loups, les ours et les sauvages; tantôt exposé aux froids de la Sibérie, et tantôt

aux chaleurs de l'Afrique, souffrant la faim et respirant la maladie, s'entourant de feu la nuit pour se garantir des bêtes féroces, et redoutant à chaque instant la flèche ailée de l'Indien! On doit s'attendre à trouver une nation fière et vigoureuse dans les descendans de pareils hommes.

Les attaques des Indiens se terminèrent généralement à leur désavantage, les affaiblirent et les obligèrent à faire des concessions. A chaque traité, les frontières reculèrent, et le nouveau peuple gagnant en force ce que les indigènes perdaient, ceux-ci se trouvèrent bientôt aussi exposés à la rapacité européenne, que les Européens l'avaient été à la cruauté indienne. La lutte entre les Français et les Anglais pour la domination sur ce pays, aurait pu fournir aux naturels, s'ils eussent été unis, l'occasion d'écraser les uns et les autres; elle ne servit qu'à hâter leur ruine. La politique subséquente du gouvernement anglais, si éloquemment dénoncée par le généreux Chatham, cette politique qui, durant la lutte avec les colonies révoltées, consista à armer contre elles les tribus indiennes qui les avoisinaient, fut une nouvelle calamité pour les indigènes, dont le nombre se trouvait toujours diminué, quel que fût le résultat de leurs incursions.

Quand l'indépendance de l'Amérique fut assurée, les Indiens ne tardèrent pas à ressentir les effets de la politique sage et humaine adoptée par le gouvernement fédéral. Les traités qu'il conclut avec les naturels ne furent jamais violés de son consentement, tandis qu'il employa souvent son influence pour maintenir la paix entre leurs diverses tribus. Il chercha à les protéger contre les supercheries des traficans et des acheteurs de terres, et à les attirer à la culture des arts pacifiques. Parmi les mesures dignes d'éloges, prises par ce gouvernement, on remarque celle qui prive les particuliers de la faculté de traiter avec les Indiens pour des achats de terres, et celle qui prohibe les liqueurs spiritueuses et les armes à feu, du commerce d'échanges qui se fait sur les frontières occidentales. Il serait à désirer que le gouvernement du Canada imitât cet exemple. L'ivrognerie est devenue pour les naturels un fléau pire que la petite-vérole. Non-seulement elle redouble leur férocité, mais encore les pousse aux vices les plus détestables, et devient conséquemment pour eux la source des plus terribles maladies. Tandis que des couvertures, des habillemens, des instrumens aratoires, etc., forment les articles que les Américains échangent contre le gibier et

les fourrures des chasseurs indiens, les marchands du nord-ouest leur offrent principalement des liqueurs spiritueuses et des armes à feu. De la sorte, ils s'assurent la préférence auprès du sauvage, qui donne plus de fourrures pour un baril de whisky ou un fusil, que pour un ballot d'étoffes de laine. Quoi qu'il en soit, c'est une politique imprévoyante. Les tribus du nord, armées de fusils et enivrées de liqueurs fortes, se font la guerre entre elles, ou plutôt la font aux tribus du sud, qu'elles parviennent facilement à exterminer. Les intrigues des marchands européens, et l'espèce de marchandises qu'ils échangent avec les sauvages, ont plus contribué à la disparition de la race indigène, par la guerre et les maladies, que le rapide accroissement de la population blanche, la chute des forêts et la destruction du gibier. Ces dernières causes n'agissent que sur les frontières, tandis que les autres se font sentir jusqu'à l'Océan pacifique et aux barrières glacées du Nord. Les Indiens disparaissent maintenant de la surface de la terre, par l'action invisible, mais sûre, de la corruption et de la misère. Partout où le marchand canadien pénètre, il apporte avec lui le poison, et travaille à la destruction des chasseurs, ainsi qu'à l'anéantissement du riche trafic qu'il fait avec eux.

Les Américains sont le seul peuple qui puisse finalement profiter de la disparition des indigènes ; il est donc extrêmement honorable pour leur gouvernement d'avoir imposé au commerce des restrictions propres à favoriser les intérêts des Indiens. Les lois sur ce commerce sont soigneusement exécutées. Des agens salariés du Gouvernement sont établis sur la ligne des forts qui protègent les frontières occidentales de l'Union, et les Indiens peuvent toujours avoir recours à eux pour obtenir justice. C'est sous les yeux de ces agens que les échanges se font et que les divers articles sont mis à prix. Cette méthode a l'avantage de contraindre les marchands isolés à être honnêtes, car ils ne trouveraient pas d'acheteurs, s'ils vendaient au-dessus du prix fixé dans les établissemens du gouvernement. La fixation a lieu de manière à ce que le bénéfice suffise à l'entretien de ces établissemens, qui est réglé d'après les plus stricts principes de l'économie américaine.

En adoptant cette politique humaine, le gouvernement américain peut être considéré comme ayant eu plus en vue la protection des établissemens fondés par les blancs sur la frontière, que celle des naturels. Au reste, le fait est que l'introduction des liqueurs spiritueuses et

des armes à feu parmi ces derniers, les porte plutôt à se faire la guerre entre eux qu'à la faire aux blancs. Une querelle qui s'élève au milieu de leurs fêtes, amène souvent un meurtre, qui est ordinairement lavé dans le sang de l'agresseur et de tous ceux de sa tribu. Les incursions des sauvages sur le territoire américain ont eu quelquefois pour origine une dispute entre un chasseur blanc et un chasseur indien ; mais ces querelles étaient bientôt apaisées par l'intervention du gouvernement fédéral. Les atrocités commises sur les frontières, où les Indiens ont, à diverses époques, massacré des familles entières, les hommes, les femmes et jusqu'aux enfans à la mamelle, ont toujours été le fruit des machinations des marchands de la Floride et du Canada, ou d'émissaires européens. La politique du gouvernement américain envers les sauvages fut certainement plus humaine qu'intéressée. Les Indiens qui avoisinent le territoire de l'Union, plus pacifiques et moins habitués à se servir du fusil, ont toujours été pour elle de faibles alliés, et souvent, en implorant sa protection contre leurs féroces voisins, ils ont attiré des ennemis sur ses frontières.

On trouve, dans beaucoup d'états américains,

quelques tristes restes de la population indigène, qui sont devenus laboureurs; mais on ne peut guère leur donner ce titre, tant ils montrent peu d'habileté, ou pour mieux dire, peu de goût pour une occupation si opposée aux habitudes de leurs ancêtres.

Dans toutes les ventes de terres faites à diverses époques par les Indiens, d'abord aux Etats et ensuite au congrès national, ces anciens propriétaires du sol se sont, par stipulation expresse, réservé pour eux-mêmes quelques portions de terrain. Mais à mesure que la population blanche se porte vers ces cantons, le gibier prend la fuite et le chasseur sauvage s'enfuit avec lui. Les Indiens sont par conséquent obligés de s'éloigner en masse et de vendre finalement toutes leurs terres. Néanmoins, par l'intervention de la législature ou de quelques philantropes, les plus paisibles parmi les sauvages, ce qui chez eux veut dire les plus paresseux, consentent à rester, et abandonnent la chasse pour les travaux de l'agriculture. C'est ainsi qu'au milieu de la population blanche répandue sur le sol, depuis l'Atlantique jusqu'au Missouri, on trouve quelques Indiens épars, comme les débris d'un naufrage sur la surface de l'Océan.

Le résultat de toutes les tentatives pour civi-

liser les Indiens, a toujours prouvé plus de bienveillance que de sagesse de la part de ceux qui les ont faites. Il est triste de voir quel faible succès a jusqu'à présent couronné les efforts du gouvernement, des associations, ou de simples individus, pour améliorer la condition de ces sauvages. La malpropreté règne sur leur corps, la superstition dans leur esprit ; à très peu d'exceptions près, l'Indien, en sortant de l'état sauvage, descend au lieu de monter, dans l'échelle des êtres animés. Il faut peut-être l'attribuer à deux causes : d'abord, à ce que plus un homme a l'âme grande, plus il est attaché à sa race et à ce qu'il regarde comme tenant à la dignité de cette race. Les Indiens qui sont dans ce cas fuient la civilisation, et s'enfoncent plus avant dans les forêts, parce qu'ils identifient le bonheur avec la liberté, et la liberté avec la faculté d'errer sur la vaste étendue de la terre. Il n'y a ainsi que les plus doux et les moins actifs qui soient soumis aux expériences des gens humains ou curieux.

La seconde cause qui a agi pour empêcher les mœurs des Indiens de se rapprocher de celles des colons, consiste dans la trop grande différence qui existait entre elles. Si l'homme rouge avait été moins sauvage et l'homme blanc moins

civilisé, chacun eût cédé un peu à l'autre, et les mœurs des deux races, et les deux races elles-mêmes, se seraient, en quelque sorte, assimilées et amalgamées (1). Dans le continent méridional, le fier et cruel Espagnol a souvent daigné mêler son sang à celui du peuple qu'il avait vaincu et réduit à l'esclavage, et il est probable que plusieurs des premiers aventuriers qui firent la conquête de ce continent, consultèrent leur orgueil aussi bien que leur intérêt, en s'unissant avec les filles des Incas qu'on avait égorgés ou rendus tributaires. C'est cette race mêlée, non moins remarquable par son intel-

(1) D'après cela il peut paraître étrange de supposer que si le continent de l'Amérique septentrionale eût été colonisé entièrement par des Français, cette fusion se fût opérée. Bien que le Français soit, sous beaucoup de rapports, plus avancé en civilisation que l'Anglais son voisin, comme il a moins d'habitude de la science du gouvernement, et moins de persévérance dans son industrie, il y a toujours eu entre lui et le chasseur indien moins de distance qu'entre ce dernier et l'Anglais. Les Français ont toujours vécu plus amicalement avec les naturels que les Anglais et les Anglo-Américains. Beaucoup d'Indiens ont un mélange de sang français dans leurs veines; et dans les misérables restes des anciens établissemens français sur le territoire occidental, on trouve une population métisse à demi-sauvage et à demi-civilisée.

ligence que par son grand courage, qui travaille maintenant à délivrer son pays de l'odieuse tyrannie de l'Espagne, et qui, peut-être, est destinée, dans quelques générations, à rivaliser, pour la puissance et la civilisation, les plus orgueilleux empires de l'ancien monde.

Le mariage de Rolfe, l'un des compagnons de l'héroïque fondateur de la Virginie, avec l'aimable Pocahontas, est presque le seul exemple d'une union légale, contractée par les premiers colons avec les femmes de ce continent. D'après les habitudes morales et les principes religieux de ces hommes, il est probable qu'un commerce illicite avec les naturels, eut rarement lieu, et dans ce cas, autant par nécessité qu'en vertu des coutumes indiennes, l'enfant dut rester avec la mère et être incorporé dans sa tribu. Les indigènes étant demeurés *in statu quo*, ou peut-être même ayant rétrogradé dans l'échelle des êtres intelligens, tandis que la population nouvelle faisait chaque jour des progrès en civilisation, il est peu surprenant de trouver à peine un cas où les deux races se soient mêlées.

Pour se rendre compte du caractère indomptable de l'Indien sauvage, et du peu d'aptitude à perfectionner l'intelligence qu'on remarque chez lui, lorsqu'il est à demi apprivoisé, il n'est

pas nécessaire d'imaginer que la nature a tracé à cet égard une ligne de démarcation entre l'homme rouge et le blanc. Le sauvage ne peut être civilisé en un jour, dans un an, ni même pendant la durée d'une génération : il faut des siècles pour le façonner par degrés, comme l'eau polit la pierre sur laquelle elle coule. La main de la nature doit travailler, et non celle de l'art : ce sont les circonstances, et non les préceptes, qui doivent agir sur l'esprit du sauvage, et l'amener, à son insu, à se soumettre à des contraintes et à céder à des sentimens que ses ancêtres auraient repoussés. Il y a dans la vie du chasseur un charme auquel l'homme civilisé lui-même n'est pas insensible ; il agit sur l'imagination en même temps que sur les nerfs ; il trompe le sort, distrait des peines morales, et tout en augmentant les souffrances physiques, il façonne le corps à les supporter et l'esprit à les braver. Il faudrait de plus sages précepteurs que ceux qu'on trouve communément, pour déraciner les idées qui sont fixées dans l'esprit de l'Indien, pour rompre des habitudes qui forment une partie de son existence et ont donné le pli à son caractère ; mais trouvât-on de tels maîtres, ils devraient aller au sauvage, et non pas attirer le sauvage à eux ; ils ne devraient pas le placer au

milieu d'un monde dont les sentimens et les habitudes sont si différens des siens; dont il ne peut comprendre les vertus, mais dont il imitera certainement les vices.

On a remarqué qu'il n'y avait pas d'exemple d'un Indien qui, ayant été élevé dans quelqu'un des colléges de l'Union, eût acquis quelque distinction, ou eût pris une place dans la société civilisée. A cet égard, nous devons observer d'abord qu'il n'y a pas un individu sur mille, dans quelque race que ce soit, que la nature ait doué de manière à pouvoir se distinguer; d'ailleurs, les expériences dont il est question ont, jusqu'à présent, été peu nombreuses, et l'on sait qu'à une loterie on peut tirer bien des billets blancs avant d'amener un prix (1). En second lieu, il est à supposer que les cœurs les plus fiers, qui accompagnent ordinairement les esprits les plus forts, se sont trouvés chez ceux qui ont repoussé le joug d'habitudes et de lois étrangères à leur race, et qui ont fui, préférant aux raffinemens des étrangers, les re-

(1) Cette figure se rapporte à la loterie anglaise, qui ne se tire pas de la même manière que celle dont chez nous beaucoup de députés et d'écrivains philantropes réclament en vain la suppression depuis six ans.

(Note du traducteur.)

traites et les mœurs sauvages de leurs pères. Quel est l'enfant doué de quelque force d'âme et d'un certain enthousiasme, qui ne soit pas jaloux d'imiter la conduite de ceux qui lui ont donné l'être, et disposé à lui attribuer quelque chose de noble et de singulièrement bon? Il faut connaître ce que sent un orphelin, quand il se trouve dans une maison et dans une contrée étrangères; comme il s'émeut en entendant parler de ceux qui ont soigné son enfance, mais dont la voix et les traits se sont effacés de sa mémoire! Comme il pense à eux dans la solitude; comme il les invoque dans les momens de détresse, et s'imagine que la fortune ne lui aurait jamais arraché une larme, s'ils eussent vécu pour l'aimer et le protéger! Ceux dont le sort a été de connaître de semblables sentimens, concevront aisément comment le jeune Indien, jeté parmi des étrangers, soupire après les forêts où ceux de sa tribu marchent sur les traces de leurs aïeux, libres comme l'air, et sauvages comme le daim qu'ils poursuivent. Je ne sais si les évènemens de mon enfance ont contribué à me faire sympathiser particulièrement avec ceux qui se trouvent dans une telle position; mais la situation du jeune Indien, étranger et orphelin au milieu des Amé-

ricains, ses instituteurs et ses condisciples, me paraît singulièrement touchante.

Si nous examinons les faibles restes de la population indigène, qui se sont établis çà et là dans les états de l'Union, sous la protection des lois de ces états, et si nous nous étonnons de les voir disparaître peu à peu de la surface du sol où ils sont en proie au double fléau de l'intempérance et de la fainéantise, en dépit de tous efforts pour les corriger, nous pourrons, sans mettre en doute la sagesse de ces efforts, apercevoir qu'ils sont contrariés par des circonstances supérieures à la puissance de la législature ou des particuliers. On a constamment vu le sauvage, lorsqu'il est transplanté au milieu du monde civilisé, prendre du goût pour les jouissances grossières qu'il trouve à sa portée, avant qu'on ne puisse l'engager à se livrer à des travaux fastidieux qui ne promettent qu'un avantage modique et surtout éloigné. L'activité et la tempérance sont des vertus de calcul, et le sauvage n'est pas habitué à calculer. L'Indien tiré de ses forêts a perdu ses véhicules accoutumés ; ceux plus cachés qui l'environnent, il ne les aperçoit pas, ou, si on les lui montre, il ne les sent point. Ses anciennes vertus ne lui font plus besoin, et de longues années sont nécessaires pour

l'amener à en adopter de nouvelles. Avant que cette époque arrive, son espèce, qui décroît chaque jour, sera probablement réduite à zéro. En traversant dernièrement l'établissement d'Oneida, nous vîmes quantité de cabanes désertes, et les hommes qui habitaient le reste menaient une existence triste et nonchalante, formant un pénible contraste avec la vigueur et l'activité de la population blanche qui s'avance dans l'intérieur du pays et les laisse derrière elle. Dans plusieurs parties des anciens états, les établissemens de ce genre ont totalement disparu, mais si insensiblement, que personne ne peut dire ni quand ni comment.

Je ne saurais toutefois m'empêcher de noter une circonstance qu'on peut supposer avoir considérablement arrêté les efforts de ceux qui ont entrepris de civiliser les Indiens. La religion a été trop souvent employée comme le premier agent. Une philosophie pratique conviendrait mieux dans ce cas. Plus la religion est belle, pour ne pas dire plus elle est abstraite, et plus l'esprit devrait être préparé à la recevoir. Les oreilles novices des Indiens sont assiégées par des précepteurs de toutes les sortes. Les *Amis* et les *Moraves* sont incontestablement les meilleurs; leurs efforts obtiennent quelquefois un succès partiel; et même,

lorsqu'ils sont infructueux, l'humanité leur doit encore de la reconnaissance ; mais il y a des sectes que ce monde et l'ancien possèdent en commun, et qui, considérées en elles-mêmes, sont inoffensives, et à les juger sur l'intention, sont vertueuses, mais qui, d'après l'effet qu'elles produisent sur les hommes faibles et ignorans, sont aussi pernicieuses pour une société qu'il soit possible de l'être.

Il est étrange de trouver çà et là, parmi une nation de philosophes pratiques, une société de fanatiques insensés, et un prédicateur ambulant, auprès desquels les plus extravagans sectateurs de Wesley ou de Whitfield paraîtraient raisonnables. Ces singuliers interprètes des simples leçons de Jésus-Christ sont toujours très activement employés à porter au dernier degré la confusion dans des esprits déjà égarés, à rendre l'ignorant inepte, et l'inepte insensé. Leurs victimes sont le plus souvent de pauvres nègres qu'on voit quelquefois assemblés en foule autour d'un de ces prédicateurs qui crie et s'agite comme la Pythonisse sur son trépied. Leur succès est, en général, médiocre auprès des Indiens. Là où ils manquent à persuader, il est probable qu'ils dégoûtent, ou peut-être ils ne font qu'étonner ; et quoique ces derniers résultats soient meilleurs que l'autre, il vaudrait sans doute autant que

les hommes fussent préservés de tous les trois.

Je soupçonne que les doctrines, ou à parler plus proprement, les absurdités de ces fanatiques, sont principalement ce qui arrête les progrès intellectuels du nègre dans les états du nord de l'Union, et forment une des causes qui empêchent ceux du sauvage. Parmi des ignorans, un fou fait plus de mal que vingt sages ne peuvent faire de bien, quoique après tout il paraisse douteux qu'auprès des Indiens, des sages abandonnés à eux-mêmes puissent faire beaucoup de choses. Il semble que le destin des indigènes de ce beau pays soit réglé par des lois immuables qu'aucun effort de l'homme ne peut changer. Ils paraissent destinés à disparaître graduellement avec les forêts qui leur servent d'asile, et à n'exister bientôt plus que dans les traditions populaires ou dans les fables de quelque poète enthousiaste.

Quoiqu'il soit nécessairement très difficile d'obtenir une connaissance exacte d'un peuple tout-à-fait étranger aux arts, et qui n'a d'autre moyen de transmettre le souvenir des plus importantes révolutions nationales que la tradition orale, néanmoins les efforts persévérans de quelques citoyens et de diverses sociétés littéraires d'Amérique, ainsi que ceux de quelques voyageurs

européens d'un mérite distingué, ont beaucoup contribué à procurer des lumières sur l'état antérieur et la condition présente des tribus indigènes. La Société philosophique de Philadelphie a plus particulièrement recueilli de précieux renseignemens sur ce sujet (1).

Il est certainement bien à désirer que l'on obtienne promptement quelques notions précises sur une population qui disparaît si rapidement de la surface de la terre. Les Européens, en général, peuvent parcourir avec peu de curiosité les annales d'un peuple avec lequel eux et leurs ancêtres ne furent jamais en contact; mais, pour les Américains, ces annales doivent toujours avoir un intérêt national qui deviendra de plus

(1) Les observations de l'aimable missionnaire John Heckewelder, sur l'histoire, les mœurs et les coutumes des six nations des Delawares, des Mohicans, etc., publiées dernièrement à la requête de cette société, sont particulièrement intéressantes. Peut-être est-il un peu partial envers ses sauvages compagnons ; mais ses renseignemens sont présentés avec tant de simplicité, qu'il est impossible de ne pas les regarder comme exacts. Ce vénérable missionnaire est attaché à l'établissement morave de Bethleem, en Pensylvanie. Les Moraves se sont particulièrement distingués, non-seulement par leur zèle pour la conversion des sauvages, mais encore par leurs efforts judicieux et patiens pour les amener à la culture des arts pacifiques.

en plus romanesque à mesure qu'elles acquerront plus d'antiquité.

J'espère que je ne vou senvoie pas, dans cette lettre, une dissertation trop sérieuse. Je crains de répondre tantôt avec trop et tantôt avec trop peu de détail à vos questions et à celles de ****; mais vous devez accorder quelque chose à la plus petite somme de connaissances que je possède sur un sujet que sur un autre, et quelque chose aussi à l'humeur du moment. Adieu.

LETTRE XIII.

Départ de Genesséo. — Chute de la rivière de ce nom. — Pont singulier. — Auberges américaines. — Service de la poste aux lettres dans les districts peu peuplés. — Voyage à Lewiston. — Saut du Niagara.

Niagara, septembre 1819.

Nous avons, ma chère amie, quitté Genesséo par une belle matinée, où nous ressentîmes les premières fraîcheurs de l'automne; notre voiture était un de ces légers *waggons* dont l'usage est si général dans ce pays. Nous lançâmes, en nous éloignant, maints regards d'adieu sur la belle vallée et sur les toits qui abritaient tant de mérite et en apparence tant de bonheur. Au bout de quelques milles, notre route se trouva croiser la

grande route de l'Ouest (1), et suivre le cours du Genessée jusqu'à quatre milles de son embouchure dans l'Ontario. A ce point, la rivière présente trois sauts assez considérables. Au-dessus du premier se trouve la ville nouvelle et florissante de Rochester, et près du troisième, une petite ville moins connue, nommée *Carthage*.

Une singulière destinée semble poursuivre cette dernière. Un fermier, avec lequel je liai conversation, me dit qu'elle avait d'abord pris le nom modeste de Clyde, d'après la ressemblance qu'un des premiers colons qui s'y établirent avait trouvée entre la chute du Genessée, en cet endroit, et celle de la Clyde à Stone-Byres, ressemblance qui, par parenthèse, sauf la plus grande largeur de la rivière américaine, est assez frappante. Au bout de quelque temps, les nouveaux habitans reçurent avis qu'il existait déjà un établissement de ce nom dans le même comté (2). Pour obvier à

---

(1) Celle qui conduit à Batavia et New-Amsterdam, les deux principaux comptoirs d'une compagnie hollandaise établie, depuis quelques années, au Genessée; le dernier est situé à l'embouchure du Buffalo sur le lac Erié, près du Niagara.

(Note du traducteur.)

(2) On croit devoir rappeler ici que le mot *comté*, dans ce sens, est synonyme de *district*, comme il l'est en An-

la confusion que cela pouvait occasionner dans le service de la poste aux lettres, les Ecossais se changèrent en Puniques ; mais aujourd'hui *delenda est Carthago*, parce qu'on vient de découvrir qu'il y a deux autres Carthages naissantes qui réclament le droit de *primogéniture*.

Les comtés occidentaux de cet état présentent, il faut l'avouer, la plus étrange confusion de noms qu'on puisse imaginer. Dans un district vous avez tous les poètes, depuis Homère jusqu'à Pope ; et, autant que je puis croire, la série se prolongera jusqu'à lord Byron ; dans unautre, on trouve une collection complète des héros romains ; dans un troisième toutes les puissantes cités de l'ancien monde, à partir de celles du grand empire d'Assyrie ; et enfin on rencontre épars, au milieu de cette foule de noms classiques, quelques restes du vocabulaire indien, qui, je puis le dire, sont souvent les noms les plus jolis, et incontestablement les plus convenables.

La nouvelle population est redevable de ces noms de Romains célèbres, bons, méchans ou médiocres, qui sont si abondamment répandus

---

gleterre de *province*, et ne saurait désigner quelque apanage d'une noblesse qui n'existe point aux Etats-Unis.

(Note du traducteur.)

dans un district, à un arpenteur et à un dictionnaire classique. Invité à diviser les lots et à leur assigner un nom, le digne homme, plus versé dans la pratique de la géodésie que dans celle du baptême, se trouva bientôt au bout de son latin, et, en désespoir de cause, eut recours aux pages de Lemprière (1). Il est assez amusant de voir Caton et Régulus représentés par un groupe de maisons en bois; mais peut-être ces grands hommes n'en sont point aussi scandalisés que quelques érudits indignés pourraient l'imaginer.

Je trouvai dans ma route un nom qui me surprit un peu, et qui me parut encore plus inconvenant que ceux plus sonores empruntés de l'antiquité; aussi je ne fus pas mécontente d'apprendre qu'il avait occasionné quelque contestation parmi les colons. Je pensais avoir laissé le nom de *Waterloo* de l'autre côté de l'Atlantique décorer les rues, les ponts, les waltzes, les rubans, les hôtels et les voitures publiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. On dit que lorsqu'on fit quelques objections au fondateur du petit village qui fleurit sous ce nom, il appela à

---

(1) Auteur d'un savant ouvrage intitulé *Classical Dictionary*.

(Note du traducteur.)

son aide le ruisseau qui faisait tourner la roue de son moulin, affirmant gravement qu'il avait eu ce ruisseau dans l'idée, et non la bataille, lorsqu'il baptisa l'établissement. Le nom parle de lui-même, dit-il avec une gravité ironique, particulière aux habitans du district de la Nouvelle-Angleterre, où il est né, *Water-loo* (1). Il n'y avait rien à répondre à cela; aussi les voisins s'en allèrent en riant, et le nom de Waterloo demeura moins contesté que celui de la pauvre Carthage.

Les chutes du Genessée valaient bien la peine de nous détourner de cinquante milles de notre route pour les voir. La première est une belle cascade de quatre-vingt-dix pieds. Vue d'en bas et d'un endroit où nous ne pûmes arriver qu'en traversant un marécage et une vingtaine de ruisseaux, je me suis figuré qu'elle était une miniature du Niagara; mais c'est mesquinement comparer les petites choses aux grandes; elle forme néanmoins une belle nappe d'eau, et paraît vraiment majestueuse quand on n'a pas vu la merveille de la nature, qui gronde en ce moment à mon oreille. Je crois que nous eussions contemplé

---

(1) Il y a ici un calembour *Water-loo* tient lieu de *Water-lo*, qui veut dire: Voici de l'eau.

ce bel aspect avec plaisir, si la qualité humide et bourbeuse du terrain n'eût pas fait naître dans l'esprit de ma compagne la crainte de rencontrer des serpens à sonnettes. Cette crainte toutefois n'était pas fondée; nous ne vîmes pas de serpens à sonnettes, et je crois que quand on trouve de ces reptiles, ce n'est guère sur un sol fangeux, mais plutôt parmi des rochers baignés par de l'eau claire.

La seconde chute est peu considérable, comparée à chacune des deux autres. La troisième, quoiqu'à peine de quatre-vingt pieds, est la plus pittoresque des trois. La beauté de son aspect est aujourd'hui singulièrement augmentée par un pont gigantesque hardiment jeté d'un côté à l'autre du ravin, précisément au-dessous du bassin de la cataracte, à la manière de celui qu'on a jeté sur le Wear, à Sunderland. La largeur de l'arche est, à ce qu'on nous a dit, de plus de trois cents pieds; sa hauteur, du ceintre jusqu'à la rivière, est de deux cent cinquante. Nous désirions observer ce pont du fond du ravin; mais, pour cela, il paraissait nécessaire de descendre la rivière jusqu'a environ deux milles pour aller chercher un bateau qu'on nous assura même que nous ne pourrions guère trouver que par hasard. Pour gagner cet endroit et courir cette chance, le reste

du jour nous aurait à peine suffi. Nous y renonçâmes ; et, afin de voir de notre mieux, nous descendîmes environ un quart de la hauteur, d'abord au moyen de la charpente du pont, et ensuite en nous avançant avec précaution le long du bord du précipice, et nous tenant accrochés d'une main, jusqu'à ce que nous ayons atteint une pointe saillante formée par les racines d'un vieux pin, sur lesquelles nous posâmes nos pieds en même temps que nous embrassions son tronc brisé.

Parvenus jusqu'à cette station, qu'en l'examinant bien, nous ne nous fussions peut-être point hasardés à prendre, nous promenâmes nos regards en haut et en bas avec un sentiment de terreur que je ne me souviens pas d'avoir éprouvé au même degré plus d'une fois dans ma vie. Nous étions tellement suspendus au-dessus du précipice, qu'un caillou que nous eussions laissé échapper fût tombé dans le gouffre ouvert sous nos pieds. A notre gauche, nous apercevions la cataracte ; au-dessous de nous le bassin vaste, profond et presque circulaire ; en face un précipice pareil à celui sur lequel nous nous trouvions ; et sur la droite le pont, qui semblait suspendu au milieu des airs. Nous étions de niveau avec la naissance de l'arc, et je tremblai en observant

que, du côté opposé, les pièces de bois qui le supportaient paraissaient ne tenir qu'à un cheveu. En traçant de l'œil son demi-cercle, je m'aperçus qu'il était considérablement déprimé du même côté, à environ vingt pieds du sommet. Vous ne sauriez concevoir avec quelle terreur nous contemplâmes cette voûte menaçante. Au bout d'un instant elle nous parut faire un mouvement; une impulsion irrésistible nous fit fermer les yeux et trembler comme dans l'attente d'être écrasés sous son poids. Je ne puis encore me rappeler ce moment sans frissonner. Nos yeux étaient égarés et nos oreilles étourdies par le fracas des eaux dont l'écume vaporisée s'élevait jusqu'à la hauteur où nous nous trouvions, et la mince couche de terre qui couvrait le roc et avait jadis fourni une maigre nourriture à l'arbre qui nous soutenait, semblait s'ébouler sous nos pieds. Dans le moment je jugeai que cette dernière apparence était l'œuvre de notre active imagination. Pour remettre nos sens troublés, et nous empêcher de perdre l'équilibre, ce qui eût été pour nous la perte de la vie, nous embrassâmes plus fortement le vieux pin; et enfin ce fut en tremblant de tous nos membres, et les yeux fixés sur l'endroit où nous posions nos pieds, n'osant regarder ni en haut, ni en bas, que nous rega-

gnâmes la hauteur d'où nous étions descendus. Quand nous l'eûmes regagnée, nous nous regardâmes, et je pense que de notre vie nous n'eûmes l'air plus stupéfaits.

Après avoir traversé le pont, ce qui ne nous fit pas arriver à un point aussi bas que celui auquel nous étions parvenus de l'autre côté par une périlleuse descente, nous cheminâmes sur un tapis de verdure dont la fraîcheur est entretenue par la rosée qui s'élève sans cesse du bassin inférieur, et nous nous trouvâmes bientôt sur le bord de la cataracte et en face du pont. Pendant que nous faisions ce circuit, nous tremblâmes de nouveau en apercevant, pour la première fois, que l'endroit où nous étions descendus de l'autre côté, cachait un péril plus imminent que celui qui avait si fortement agi sur notre imagination. La terre qui se trouvait au pied du vieux pin était entièrement détachée du roc, et ne paraissait portée que par une des racines de l'arbre. Un jeune homme qui, le lendemain, devint notre compagnon de voyage, me dit qu'il avait eu tant de frayeur en nous voyant dans cette position, que son sang demeura glacé pendant quelques minutes après que nous l'eûmes quittée; il ajouta qu'il avait vu de la terre s'ébouler sous nos pieds, et tomber dans l'eau. Je ne sais si son imagination avait été aussi active

que la nôtre à exagérer nos périls, mais j'avoue qu'il y en eut assez pour me réveiller vingt fois en sursaut pendant la nuit suivante, au milieu des horreurs de chutes au fond d'affreux précipices, ou du haut en bas de ponts élevés, comme il arrive aux enfans des hommes dans la vision de Mirza. J'ai ouï dire que l'art de nager a fait perdre plus de vies qu'il n'en a sauvées; peut-être en est-il de même de l'art de grimper.

La petite ville (1) de Rochester, située d'une manière si pittoresque, a sept ans d'existence; c'est-à-dire qu'il y a sept ans, les pièces de bois avec lesquelles on a construit ses jolies maisons, croissaient dans une forêt vierge encore. Rochester contient aujourd'hui plus de deux cents maisons, bâties le long de rues très larges; des boutiques garnies de tous les objets nécessaires à la vie, et de beaucoup d'autres qu'on peut regarder comme de luxe; on y trouve plusieurs bonnes auberges ou tavernes, comme on les appelle généralement dans ces états. Nous fûmes traités dans l'une d'elles avec beaucoup d'attentions et de politesse; il est vrai de dire que nulle part

(1) La plupart des établissemens auxquels on donne ici le nom de ville ne sont à proprement parler que des villages.

dans ce pays je n'ai trouvé d'incivilité, quoique parfois j'aie pu remarquer cette sorte d'indifférence que les étrangers, habitués à l'humble soumission des serviteurs européens, confondent quelquefois avec l'impolitesse.

Dans la campagne surtout, les services, quelque bien qu'on les paie, sont une faveur qu'on reçoit. Tout homme, là, est fermier ou propriétaire; il est donc difficile de se procurer quelqu'un pour travailler, moyennant un salaire, et pour avoir des gens de cette sorte, il faut les faire venir de très-loin. Les *country-gentlemen* se plaignent beaucoup de cette difficulté; mais la plupart des choses ont leur bon et leur mauvais côté. J'ai remarqué que les propriétaires, en Amérique, possèdent plus d'activité corporelle qu'on ne le voit en général dans d'autres pays. Ils contractent dans leur enfance l'habitude de faire eux-mêmes ce que les autres exigent qu'on fasse pour eux, et sont par là préservés du péché d'insolence, qui prend si promptement racine dans une jeune âme. Quelques étrangers vous diront que l'insolence, ici, se trouve chez le pauvre. Chacun doit parler d'après sa propre expérience. Pour ma part, je n'ai rien observé de pareil, quoique, je l'avoue, j'en aurais été moins blessée que je ne l'ai été ailleurs de l'in-

solence du riche envers le pauvre ; mais l'insolence ne fait point partie du caractère de l'Américain, quelle que soit sa condition dans la société. Je pense, en vérité, qu'on irait de la frontière du Canada jusqu'au golfe du Mexique, et de l'Atlantique jusqu'au Missouri, sans recevoir, d'un citoyen natif, une parole dure, à condition, bien entendu, qu'on ne s'en servirait jamais soi-même.

En arrivant à une taverne de ce pays, vous n'excitez aucune espèce de sensation, de quelque manière que vous arriviez. Le maître de la maison vous souhaite le bonjour, et vous entrez; le déjeuner, le dîner et le souper sont préparés à des heures fixes, auxquelles vous devez en général chercher à vous accommoder. Il y a rarement plus de bras qu'il n'en faut pour faire la besogne ordinaire; vous n'êtes donc pas assailli par une demi-douzaine de domestiques occupés à deviner vos désirs, avant que vous ne les connaissiez vous-même; faites-les connaître au surplus, et, s'ils sont raisonnables, on les satisfera généralement avec assez de promptitude, et, ainsi que je l'ai toujours vu, avec une parfaite civilité. Une chose que je dois faire remarquer, c'est que nulle part on n'a de domestiques à payer. Les serviteurs ne sont pas à vous, mais à l'aubergiste, et, ex-

cepté celui-ci, personne ne vous demande rien. Cette méthode épargne beaucoup de tracas, et est en effet absolument nécessaire dans une maison où le travail d'un serviteur est ordinairement trop précieux pour qu'on le laisse à la discrétion et au caprice d'un voyageur; quoi qu'il en soit, elle dérive d'une autre cause, savoir, les habitudes républicaines et l'opinion publique. J'estime la fierté qui fait qu'un homme ne veut pas vendre ses services à son semblable, aller et venir au moindre signe d'un autre. N'est-il pas naturel qu'on éprouve à cela quelque répugnance? C'est le dernier métier auquel un homme ou une femme de ce pays ait recours; néanmoins, il y en a toujours qui s'y voient forcés, surtout parmi les femmes; mais celle qui se trouve dans ce cas prend généralement avec vous les manières d'une égale. Je ne me suis fait servir, dans ce pays, que par des personnes qui y étaient nées, et jamais je n'ai entendu sortir de leur bouche une parole incivile; mais j'ai pu m'apercevoir que de leur côté elles n'en auraient souffert aucune : honnête, fidèle et fier, tel est l'Américain en service; il a un caractère que respecteront tous ceux qui sauront l'apprécier.

A Rochester, nous renvoyâmes notre *waggon*, et le lendemain matin, entre trois et quatre

heures, nous reprîmes la diligence et nous nous dirigeâmes du côté de l'ouest, pour gagner la rivière de Niagara. Ce ne fut pas sans une muette terreur, qu'en quittant Rochester, nous repassâmes, au clair de la lune, le terrible pont (1), pour aller déposer les lettres à Carthage.

La manière dont le contenu du sac aux lettres est distribué dans les districts les moins peuplés, m'avait déjà quelquefois amusée. Je me rappelle que, suivant un chemin de traverse, dans une sorte de *caravane*, pour me rendre à un établissement situé sur le bord méridional du lac Erié, je ne fus pas peu surprise en observant une manœuvre singulière de notre conducteur. Il jetait un papier, tantôt à droite et tantôt à gauche, dans des endroits où ni l'oreille ni les yeux n'annonçaient la présence d'aucun être humain. Je lui demandai si les ours étaient curieux de nouvelles. Il me répondit que près de chacun de

---

(1) Le beau pont de Carthage qui causa à la fois tant d'admiration et de terreur à l'auteur de ce voyage, s'abîma avec un fracas épouvantable peu de mois après qu'elle l'eut visité. Ce pont, construit depuis environ un an, était regardé comme un chef-d'œuvre, et de tous côtés on venait pour l'admirer.

(Note du traducteur.)

ces endroits, demeurait un colon qui devait se trouver là, ou y avoir un de ses enfans, pour recevoir le papier. « Quand je ne les vois pas aux aguets, ajouta-t-il, je jette le papier sous un arbre, et je vous réponds qu'ils ont les yeux assez fins pour le découvrir ; on est toujours curieux de nouvelles dans ces lieux sauvages. » Il me parut qu'il disait vrai, car nous ne passions pas devant une cabane, qu'un papier ne volât de la main de ce propagateur des lumières dans le désert. Parfois, quand nous faisions halte auprès de quelque habitation isolée, le sac aux lettres et l'homme qui en avait la charge descendaient ensemble; et alors, si celui-ci pouvait obtenir l'assistance du fermier, qui remplissait les fonctions de directeur de postes, le contenu du sac était étalé à terre : toutes les mains et tous les yeux s'occupaient à trier les lettres; celles qui étaient adressées à des habitans du district environnant, étaient mises à part, et les autres réintégrées dans le sac de cuir, qu'on replaçait dans la voiture. Je me souviens qu'une fois, on ne put trouver ni homme, ni femme, ni enfant ; le conducteur eut beau siffler, appeler, parcourir la maison et les champs de maïs, et faire retentir ses cris à l'entrée de la forêt, personne ne parut, et nous repartîmes. Je de-

mandai alors au conducteur comment les lettres que nous remportions parviendraient à leur adresse. « Oh, oh! répondit-il, elles reviendront ici de manière ou d'autre; il est probable, au reste, qu'elles descendront l'Ohio, et feront peut-être le tour des Etats; mais il y a une chance pour qu'elles arrivent enfin à Washington, et de là, on les réexpédiera directement pour ce district, où elles seront de retour dans un an ou deux au plus tard. »

A Carthage, nous trouvâmes le maître de poste profondément endormi. Après qu'on eut longtemps frappé contre sa porte et ses murs de bois, il parut, une chandelle à la main, et, selon l'usage, le sac de cuir fut vidé sur le plancher. Le pauvre Carthaginois se frottait les yeux, en prenant l'une après l'autre chaque lettre du tas qu'il avait devant lui; mais il semblait encore environné de ses songes. « Je ne puis pas voir un mot, s'écria-t-il, en se frottant les yeux et en mouchant sa chandelle. L'ami, aidez-moi, ou bien vous pouvez remporter tout le tas avec vous. » — « Je ne suis pas trop habile à lire l'écriture à la main, répondit le conducteur. » — « Eh bien! donc, il faut que j'appelle ma femme, car elle est fine comme une aiguille. » La femme fut appelée et se présenta en coiffe

de nuit et en jupon. La chandelle et les papiers furent placés dans le milieu de la pièce, et la femme, le mari et le conducteur se mirent à déchiffrer les hiéroglyphes. Si la femme n'avait pas eu la réputation d'être *fine comme une aiguille*, j'aurais mal auguré des travaux de ce triumvirat. Bien ou mal, le triage fut bientôt fait, et le *budget* (1) remis dans la voiture.

La route entre Carthage et Lewiston est principalement remarquable en ce qu'elle est l'ouvrage de la nature. On découvrit un lit de gravier qui se prolongeait presqu'en ligne droite, et dont la largeur était à peu près égale à celle de la route qui va au Niagara et commence à quatre milles de Genesséo. Entre Utica et les petites chutes du Mohawk, la grande route de l'ouest passe sur un lit de gravier du même genre, à l'exception qu'il traverse une profonde vallée, tandis que celui-ci s'élève à peine au-dessus de la terre végétale au milieu de laquelle il se trouve. Pendant une étendue de quarante milles, cette

---

(1) Ce passage rappellera à nos lecteurs que le mot *budget*, adopté aujourd'hui dans la langue financière, est le nom du sac dans lequel les ministres anglais font porter au parlement les papiers qu'ils ont à lui communiquer. Il pourrait bien n'être qu'une corruption du vieux mot français *bougette*, qui signifiait un sac, ou une poche de cuir.

(Note du traducteur.)

chaussée naturelle, qui formait autrefois le rivage de l'Ontario, n'est coupée que par quelques ruisseaux bourbeux où viennent se rassembler les eaux des vastes marécages, dont les exhalaisons malsaines causent, pendant les mois d'automne, des fièvres bilieuses et intermittentes aux nouveaux habitans de ce territoire. Il y a cinq ans, il n'existait qu'une hutte en bois, entre Rochester et Lewiston. Durant la matinée, nous eûmes pour compagnon de voyage, pendant une douzaine de milles, un homme qui exerçait les trois professions de médecin, de fermier et de peintre; je crois qu'il me dit avoir trente-cinq patiens dans une étendue d'un mille de rayon. Cela peut vous donner en même temps une idée, et de la rapidité avec laquelle les établissemens se multiplient ici, et des maux physiques auxquels les premiers cultivateurs du sol sont exposés. Nous n'entrâmes dans aucune maison sans trouver au moins deux personnes alitées, ou qui, d'après leur mine, n'eussent dû l'être. L'automne est toujours la saison critique, et les chaleurs excessives et prolongées qu'il a fait cet été, l'ont rendue encore plus fatale qu'à l'ordinaire. Ces maladies terribles ne sont, au surplus, que passagères; et à mesure qu'on abat des arbres et qu'on dessèche des marécages, le

mal'aria recule avec la forêt. Il reculerait plus rapidement, si les nouveaux colons tâchaient de se passer de moulins, ou du moins n'en établissaient qu'un petit nombre. L'action d'un soleil très ardent sur les eaux des ruisseaux et des marais, en extrait des miasmes putrides qui rendent dix fois plus pernicieux l'air naturellement malsain de tous les terrains humides et marécageux. Je ne passais pas auprès d'un de ces foyers de maladie sans sentir mon cœur se serrer; j'éprouvai surtout cet effet en voyant un fermier faire monter avec peine auprès de nous son fils qui paraissait exténué par la maladie. Pendant que je l'établissais à la place la moins mauvaise de notre incommode voiture, et que je lui faisais un coussin avec une peau de buffle et un manteau, il me dit qu'il relevait d'une fièvre intermittente, et que pour changer d'air, il allait à la maison d'un voisin, à vingt milles de chez lui. Sa famille, émigrée de la Nouvelle-Angleterre depuis deux ans, avait joui d'une parfaite santé jusqu'à l'établissement récent d'un moulin dans le voisinage de leur habitation. Après avoir fait environ quinze milles avec nous, ils nous quitta pour être cahoté sur une route de troncs d'arbres qui coupait à angle droit celle que nous suivions, et qui paraissait faite pour briser des

membres moins faibles que ceux de ce spectre vivant. « Dieu te soit en aide ! » dis-je tout bas en voyant transporter dans une autre voiture le pauvre enfant à demi-évanoui.

A quarante milles de Lewiston, le lit de gravier est interrompu pendant une certaine étendue, et l'on ne peut suivre qu'à pied la grossière chaussée en troncs d'arbres établie sur le marais profond qui interrompt la route. Fatiguées et brisées comme nous l'étions, il ne nous fut ni commode ni agréable de faire de la sorte ce trajet qui, bien qu'assez court, nous parut d'une longueur mortelle. Nous aurions pu nous arranger de manière à ne pas faire immédiatement cette traite pénible ; car quantité de maisons décorées d'une enseigne suspendue à une perche devant la porte annonçaient des auberges et, d'après l'expérience que nous en avions faite dans les nouveaux établissemens que nous avions trouvés jusque-là sur la route, et qui fleurissaient sous le nom de villes avec l'apparence de villages, ces *caravanserais* avaient assez bonne apparence ; mais nous avions un vif désir de soulager nos yeux de la vue de figures livides et décharnées, et de ne plus entendre retentir éternellement à nos oreilles le mot de *fièvre*, ce que nous nous flattions de faire en nous éloignant de ces lieux.

Pendant les quarante premiers milles, la route se trouva bordée, à quelques endroits près, par une ligne de terres cultivées, ou bien, là où la charrue n'avait pas encore retourné le sol, la hache faisait la guerre aux arbres. Plus loin, nous trouvâmes la forêt offrant à de longs intervalles des portions de terrain en défrichement, et couvertes de bois déjà brûlé, ou qu'on brûlait encore.

Une route en troncs d'arbres ou chaussée, ainsi qu'on l'appelle, est très incommode pour les membres du voyageur; et quand elle traverse une forêt épaisse et marécageuse, elle n'est pas très récréative pour les yeux. Ce qui n'est guère plus agréable, c'est, lorsqu'au lieu de troncs d'arbres, c'est sur leurs racines et sur un terrain rempli de trous que vous êtes traînés. Les orages ont exercé aussi leurs ravages dans cette partie du pays; d'énormes troncs d'arbres ont été déplacés, et la route qui, dans son plus bel état, n'est jamais unie et douce, a été dégradée de manière à devenir dix fois plus rude et plus dangereuse. Cependant si la saison eût été plus saine, ces mortels milles ne nous auraient pas paru tout-à-fait sans intérêt. On n'y trouve, il est vrai, ni rochers, ni vallons, ni collines, mais seulement la cabane isolée du colon, et, de distance

en distance, un village naissant adossé à la forêt. Néanmoins si la santé s'y fût montrée compagne du travail et de l'activité, l'œil aurait pu trouver quelque beauté à ce paysage monotone. Dans l'état où il se présentait, tout était morne et affligeant sur ce nouveau territoire. Les coups de la coignée retentissaient tristement à notre oreille, quand nous pensions que la main qui la levait était affaiblie par une maladie passée ou prochaine ; la cabane du colon n'offrait rien qui annonçât le mouvement de la vie humaine ; une espèce de spectre ambulant était quelquefois la seule créature vivante qu'on apercevait dans son enceinte. Je n'oublierai de long-temps l'aspect d'une jeune famille que je vis sur un petit tertre qui s'avançait de la forêt vers un ruisseau fangeux, dont les eaux sortaient, en serpentant, de dessous ces antiques ombrages. Un groupe de marmots, les uns assis et les autres debout, s'étaient réunis là, peut-être pour voir passer notre voiture; leurs regards éteints et leurs joues livides me frappèrent tellement, que l'image de ces pauvres petites créatures ne me sortit pas de devant les yeux pendant plusieurs heures.

Les feux des colons ont chassé les loups et les ours qui, il n'y a pas cinq ans, régnaient sans

contestation sous ces vastes ombrages (1). Encore un pareil nombre d'années, et peut-être les vapeurs malsaines auront été chassées également; il est possible néanmoins que les terrains bas et situés dans le voisinage des grandes eaux du Nord-Ouest ne soient jamais totalement affranchis des maladies d'automne. Il nous est arrivé quelquefois de faire lever un daim, et une autre fois nous en aperçûmes un troupeau entier; ces animaux nous regardèrent pendant quelques instans, puis ils prirent la fuite; et, après avoir franchi un ruisseau, disparurent dans l'épaisseur de la forêt.

La lune était levée avant que la monotonie de la triste plaine où nous avions cheminé pendant si long-temps fût rompue par l'aspect de la chaîne de hauteurs au milieu desquelles le Niagara s'est ouvert un passage. Nous suivîmes pendant quelques milles le pied de ces hauteurs, sur une route ferme et unie qui eût soulagé nos membres fatigués, s'ils ne l'eussent été trop pour que rien pût les soulager; la fraîcheur d'une soirée d'au-

---

(1) Cette figure n'est pas dépourvue de vérité, comme on pourrait le croire; les loups et les ours régnaient en effet sur les daims, les chevreuils, les élans et les chamois.
(Note du traducteur.)

tomne succédant aux chaleurs d'une journée d'été, avait encore augmenté notre malaise quand nous entrâmes sur le territoire du village de Lewiston.

En descendant à une petite taverne, nous trouvâmes la seule salle publique suffisamment pleine; en conséquence nous prîmes la liberté d'entrer dans une petite pièce qu'à la lueur d'un feu assez ardent nous reconnûmes être la cuisine, et, pour le moment, la résidence de la famille du maître de ce logis. Une affluence extraordinaire de voyageurs avait mis tout sens dessus dessous dans la maison. L'active maîtresse avait à la mamelle un enfant qu'elle tenait d'une main, pendant que de l'autre elle faisait la cuisine; elle paraissait épuisée de fatigue et presque hors d'elle-même. Une légion de bambins enlevés à leur repos par ce mouvement inaccoutumé, étaient étendus à moitié endormis, les uns sur le plancher, et les autres sur un lit qui remplissait environ le tiers de la pièce. On nous permit de nous asseoir auprès du feu; et, ayant soulagé notre hôtesse de ce qui l'embarrassait le plus, elle reprit sa bonne humeur et s'occupa de préparer notre souper.

Pendant que je berçais son nourrisson, je remarquai avec plaisir les joues vermeilles de cette innocente créature, et le beau teint des autres enfans qui nous entouraient. Il n'était pas néces-

saire de nous apprendre que nous étions alors sur un terrain salubre. La mère nous dit cependant qu'il avait régné quelques fièvres, mais que les malades avaient été très peu nombreux. La saison aura probablement été mauvaise partout.

Dans la nuit, quand tout fut calme, j'entendis le premier mugissement de la cataracte. Privée de sommeil par un excès de fatigue plutôt que par aucune incommodité du local, je me levai plus d'une fois pour écouter un bruit que ceux dont les oreilles sont le moins sensibles, ne peuvent entendre pour la première fois sans émotion. En ouvrant ma fenêtre, je distinguai un son sourd comme celui d'un orage lointain, qui interrompait le silence de la nuit; et quand, par intervalles, il retentissait plus fort, je retenais mon haleine, et j'écoutais avec une sorte d'effroi : c'étaient des instans solennels.

Cette majestueuse cataracte n'est plus un des grands mystères de la nature; des milliers de curieux y vont maintenant en pélerinage, non à travers des *lacs, des gouffres profonds et d'affreux précipices* (1), mais par une large route qui, à la vérité, n'est pas des plus unies, mais

(1) *Lakes, fens, bogs, dens, and caves of death.*
(MILTON.)

qui ne présente ni obstacles ni dangers. Cette circonstance peut, jusqu'à un certain point, diminuer la terreur avec laquelle on approche de cette imposante merveille ; et même, aujourd'hui, je ne suis pas fâchée d'avoir suivi une route plus sauvage et moins fréquentée que la route ordinaire.

Le lendemain matin nous partîmes dans une petite voiture, par un brillant soleil et une brise passablement fraîche. Sept milles d'une route agréable, et qui montait par une pente assez douce les hauteurs que nous avions aperçues la veille, nous amenèrent à la cataracte. En chemin, nous mîmes pied à terre pour jouir de la vue qu'on avait d'une plate-forme de rochers située au bord du précipice, à un détour de la rivière. Les eaux bleues de l'Ontario bornaient un tiers de l'horizon. Nous aperçûmes le fort Niagara sur le rivage américain, et le fort George sur celui du Canada; ces forts défendent l'embouchure de la rivière, et sont bâtis près de l'endroit où elle se jette dans le lac. En approchant des bords du Niagara, ils nous parurent bien boisés et formant des contours qui tantôt cachaient et tantôt laissaient apercevoir ses ondes majestueuses. Je n'oublierai jamais le moment où, jetant les regards en bas de moi, je découvris, pour la première fois,

ces ondes limpides comme du cristal, et vertes comme l'Océan, roulant à travers un lit de rochers avec une majesté au-dessus de tout ce qu'on m'avait dit et de ce que j'eusse jamais pu imaginer. On voyait et l'on *sentait* (1) tout d'un coup que ce n'était pas une rivière qu'on avait sous les yeux, mais une mer emprisonnée; et en effet, tels sont les lacs de ces contrées. La rapidité des eaux du Niagara après la chute, et jusqu'à ce qu'elles sortent du gouffre auprès de Queenstown, en passant par-dessus une barrière de rochers, doit être très grande; mais leur profondeur les fait paraître couler lentement. Je ne puis vous donner une idée de la beauté sublime de cette mer mouvante. Nos yeux en suivirent les vagues jusqu'à ce qu'ils fussent éblouis à force de les regarder. Nous demeurâmes dans un état d'immobilité et de stupeur complètes; et si notre jeune guide ne nous eût pas fait tressaillir en lançant dans l'eau un fragment de rocher, je ne sais quand nous nous serions éveillés de notre rêve.

Un mille plus loin, nous obtînmes une pre-

---

(1) Cette expression est soulignée dans l'original comme ici, ce qui prouve que l'auteur ne s'en est point dissimulé l'extrême hardiesse.

(Note du traducteur.)

mière vue d'une partie de la cataracte, sur laquelle le soleil réfléchissait pour le moment ses rayons comme sur un rideau argenté suspendu dans le ciel. La forêt nous la déroba bientôt, à l'exception du nuage blanc qui s'élevait dans l'air et marquait le lieu d'où venait le tonnerre que nous entendions gronder. Pleins d'une impatience toujours croissante, nous pressâmes notre conducteur. Enfin, au bout de quelques milles, il arrêta ses chevaux à la porte d'une petite auberge; nous y laissâmes notre rustique équipage, et nous nous dirigeâmes en toute hâte vers le point qu'on nous avait indiqué.

Deux ponts pour les piétons, ont été jetés par des hommes audacieux et habiles, d'une île à l'autre, du côté du rivage américain, et à quelques centaines de pieds au-dessus de la chute. Ces ponts nous conduisirent dans la grande île qui divise la cataracte en deux parties inégales : nous en fîmes le tour à loisir. De la pointe inférieure, nous obtînmes une vue imparfaite du saut de la rivière; de l'autre pointe, nous jouîmes du beau spectacle que présente le canal supérieur. En ce dernier endroit, rien n'annonce la terrible commotion qui va bientôt avoir lieu; le tonnerre, il est vrai, se fait entendre derrière vous, et les *rapides* roulent et écument de cha-

que côté; mais plus haut la vaste rivière promène ses eaux unies comme une glace, entre des rives basses et jolies comme celles de la Tamise. En revenant, nous nous arrêtâmes encore longtemps sur les ponts, à contempler les *rapides* qui roulaient au-dessus et au-dessous. Les eaux, d'un beau vert couronné d'argent, passaient sous nos pieds avec la rapidité de l'éclair, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le bord de la cataracte; elles semblaient alors s'arrêter et comme rassembler leurs forces pour la terrible chute. Anciennement on voyait quelquefois un hardi voyageur descendre jusqu'à la pointe de l'île dans un canot habilement conduit. Cela se pratiquait en gagnant avec adresse l'endroit où les courans qui longent l'île à droite et à gauche laissent entre eux, en se séparant, un espace où les eaux ont un mouvement, lequel, comparé à celui qui les entraîne de chaque côté vers la cataracte avec une rapidité extrême, présente l'apparence d'un contre-courant assez fort (1).

---

(1) Ce n'est point une simple apparence. D'après les lois de la Physique, il doit s'établir là un courant opposé aux deux autres, et auquel convient le nom de *remoux*, donné par les marins aux contre-courans de ce genre.

(Note du traducteur.)

Ce n'est qu'une faible portion de cette mer emprisonnée qui coule du côté du rivage américain; mais elle suffit pour exciter l'admiration. Nous cherchâmes à nous approcher du pied de cette petite chute; mais, en descendant ce qu'on nomme l'échelle, et qui présente aujourd'hui des degrés commodes, il s'éleva du bassin une bouffée de vent très violente, qui nous chassa aveuglés, hors d'haleine et n'en pouvant plus. Un jeune homme qui voulut imprudemment descendre encore quelques degrés, fut renversé sur le dos; et, d'après la nature du terrain sur lequel il tomba, nous eûmes quelque crainte qu'il ne se soit grièvement blessé. Il nous rejoignit avec peine, en gravissant des pieds et des mains, et heureusement il en fut quitte pour quelques légères contusions. Nous tournâmes d'un côté où le rocher, moins à pic, est boisé jusqu'en bas. Là, nous reprîmes haleine, et nous exprimâmes l'eau de nos cheveux et de nos habits. En levant les yeux, nous obtînmes une vue partielle du haut de cette belle portion de la cataracte qui planait au-dessus de la masse d'arbres comme le sommet d'une montagne couverte de neige. La blancheur éblouissante de l'onde brisée et réduite en poudre contrastait, d'un côté, avec le vif azur d'un ciel sans nuage, et de l'autre, avec la brillante verdure d'un feuil-

lage rafraîchi par une éternelle rosée. Le vent qui, pendant une heure, souffla avec furie dans la direction du cours de la rivière, enlevait du haut de la cataracte une certaine quantité d'eau qui retombait en pluie. Les rayons du soleil réfléchis par les plus grosses gouttes les faisaient étinceler comme des diamans, tandis qu'un bel arc-en-ciel qui tantôt s'arrondissait au-dessus de nos têtes, et tantôt se courbait sous nos pieds, suivait tous nos mouvemens, et semblait marcher avec nous. La grande division de la cataracte était cachée à notre vue par les masses de vapeur que le vent chassait avec force d'un bord à l'autre de l'immense bassin, et directement vers nous. Quelquefois, néanmoins, une brise contraire divisait ces nuages épais, et nous découvrait en partie les deux chutes, qui ressemblaient plutôt à deux énormes colonnes d'émeraudes qu'à des nappes d'eau courante. Nous nous assîmes au bord de cette mer agitée. Le soleil brillait sur nos têtes, et, grâces à lui, nous eûmes l'avantage de prendre un bain de vapeur ; ses rayons ardens séchaient nos vêtemens dans un instant, et l'instant d'après une bouffée de vent, qui s'élevait du bassin, les trempait de nouveau. Le vent s'étant enfin un peu apaisé, et le batelier se trouvant disposé à tenter le passage, nous nous fîmes transporter sur la rive canadienne. Les bras nerveux

d'un seul rameur nous firent traverser ce courant rapide précisément au-dessous du bassin des chutes, et parmi les tourbillons qui s'y forment. Une brise impétueuse du nord-ouest s'éleva pendant notre passage, et agita encore plus les vagues qui nous portaient. Aveuglés par les masses de vapeur que le vent poussait sur nous, nous perdîmes la vue panoramique de la cataracte, que, par un temps plus calme, ou d'autres vents, on a en faisant ce trajet. La force du vent et l'agitation de l'eau nous firent descendre la rivière plus bas que nous n'aurions voulu, car nous vîmes qu'un peu plus nous eussions été poussés parmi des brisans d'où dix bras comme ceux de notre habile et vigoureux conducteur n'auraient pu nous tirer.

Nous prîmes terre à deux tiers de mille au-dessous de la cataracte, et nous suivîmes un chemin très difficile parmi d'énormes rochers, au milieu desquels notre guide disparut souvent; après cette marche pénible, nous arrivâmes au pied des degrés par lesquels descend le voyageur du côté du Canada. De ce point, une marche moins pénible sur des galets nous amena à la caverne formée sous une partie avancée du rocher par dessus lequel l'eau roule, et qui est connu sous le nom de rocher de la Table.

L'obscurité de cette caverne, le vent qui y souffle perpétuellement, le grondement étourdissant des eaux précipitées dans l'abîme qui règne sous vos pieds, et leur nappe tombante suspendue sur votre tête, tout frappe non-seulement les yeux et les oreilles, mais même le cœur. Pendant les premiers instans le sublime de cette scène est porté jusqu'au terrible. Cette position, incontestablement la plus belle pour observer la cataracte, ne présente plus de sûreté. Une portion du rocher de la Table est tombée, l'année dernière, et dans celle qui reste, l'œil découvre une alarmante fissure, de sorte que la voûte de cette sombre caverne semble détachée de la masse des rochers, et, de quelque manière qu'elle tienne encore, on voit qu'elle cède à la pression de l'eau. On ne peut regarder cette crevasse et les masses énormes récemment tombées avec un fracas que les habitans du voisinage prirent pour celui d'un tremblement de terre, sans frémir en pensant à la terrible possibilité d'être écrasé sous des ruines encore plus énormes que celles que l'on voit au-dessous de soi.

La caverne formée par le rocher de la Table s'étend à quelques pieds en arrière de l'eau, de sorte que si l'on y pouvait respirer, il serait très facile de se tenir derrière la nappe tom-

bante. J'ai vu des gens qui disent l'avoir fait ; quant à moi, à peine eus-je descendu quelques pas de plus dans cette sombre grotte, que je fus obligée de rétrograder précipitamment pour reprendre haleine. Mes poumons ne sont certainement pas des meilleurs ; mais ceux-là sont presque miraculeux, qui peuvent jouer au milieu du vent et de l'écume qui s'élancent des profondeurs cachées de cette humide caverne. Il est probable, au reste, que la rupture d'une partie du rocher a considérablement rétréci l'entrée de la caverne, et par conséquent augmenté la force du vent qu'on rencontre en y voulant pénétrer.

De ce lieu (sous le rocher de la Table), vous sentez plus que de tout autre la hauteur de la cataracte et le poids de ses eaux. Elle semble un océan tombant; et vous, quel faible atome vous paraissez parmi ces œuvres grandes et éternelles de la gigantesque nature! Le vent était un peu apaisé et en outre nous nous trouvions du côté où il soufflait, de sorte que nous pouvions le voir jouer avec la vapeur sans en être aveuglés. Du sein de l'immense bassin dans lequel les eaux se précipitent d'une hauteur de 140 pieds, des masses de vapeurs blanches s'élevaient, tantôt semblables aux nuages que l'on voit quelquefois à l'horizon pendant une belle soirée d'été, et

tantôt en pointes pareilles à celles des glaciers des Alpes. Ces vapeurs, comprimées d'abord par le vent, rassemblaient ensuite leurs forces et gagnaient les hautes régions de l'air, où elles se dispersaient, et formaient un voile argenté, le seul qui cachât le pur azur du ciel. Au centre de la chute, là où l'eau se précipite avec le plus de force, elle tombe en une masse unique du plus beau vert, et, en beaucoup de places, elle descend en colonnes de cette même couleur, jusqu'à ce qu'elle rencontre la blanche écume qui bouillonne dans l'immense bassin. Sans le terrible fracas, l'obscurité et le souffle impétueux du vent qui s'opposaient à une telle illusion, j'eusse pris ces nappes d'eau pour les murailles du palais de quelque fée dont la puissante baguette les avait formées d'émeraudes et d'argent. Jamais sans doute la nature n'unit d'une manière si fantastique tant de beauté à une grandeur aussi imposante. Je ne dois pas oublier de parler du bel arc-en-ciel qui, dans ce moment, planait sur l'autre partie de la cataracte, qu'il embrassait en entier; au milieu du rideau argenté sur lequel il se peignait, s'étendait une zone de pourpre et d'or sur laquelle il semblait s'appuyer. Différente de toutes les autres merveilles de la nature que j'ai pu observer, la cataracte du

Niagara est vue avec plus d'avantage par un brillant soleil. Les teintes qu'offrent les vapeurs sont alors plus variées et plus brillantes, et la beauté de ces teintes est au-dessus de toute description. L'obscurité de la caverne (car je parle toujours comme si j'étais sous le rocher de la Table) n'a pas besoin des ombres du soir, et l'effrayante majesté de l'ensemble n'est pas moins sentie pour être distinctement vue. Nous remontâmes du côté du Canada; et après avoir, du rocher de la Table, contemplé long-temps encore ce magnifique spectacle, nous allâmes chercher des vêtemens secs et un peu de repos à une auberge voisine.

Nous avons visité de nouveau cette merveille de la nature, à notre retour du lac Erié, et nous l'avons observée par toutes les clartés et à toutes les heures : au lever, au coucher et au méridien du soleil, et quand la pâle lune *brillait au plus haut point de sa course.* A cette dernière heure, on n'approche pas sans terreur le bord du rocher de la Table. Toutes les teintes magiques se sont évanouies, excepté un fantôme d'arc-en-ciel qui s'appuie sur un abîme impénétrable à l'œil. Les rayons du flambeau des nuits percent faiblement les épaisses vapeurs qui chargent l'atmosphère; ils effleurent seulement les eaux sur

le bord de la cascade, et laissent apercevoir à peine la moitié supérieure des colonnes alors noires comme de l'ébène, et qui se plongent dans une masse confuse de nuages agités, dont la profondeur et l'étendue ne peuvent s'apercevoir. C'est l'image des élémens dans le chaos. Le mortel tremblant s'arrête sur le bord de cet abîme, comme le démon effrayé s'arrêta *sur les confins du monde, incertain s'il était dans l'Océan ou dans l'air* (1).

La buia campagna
Tremò si forte, che dello spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.

(DANTE.)

---

(1) *on the bare outside of this world,*
Uncertain which, in Ocean or in air.

(MILTON.)

LETTRE XIV.

Le lac Erié. — Aspect général des eaux d'Amérique. — Massacre sur la rivière Raisin. — Combat naval sur le lac Erié. — M. Birkbeck.

Erié, septembre 1819.

C'est un petit voyage fort agréable, ma chère amie, que d'aller du lac Ontario au lac Erié, en suivant les bords du magnifique Niagara. Il y a quelque chose de vraiment sublime dans l'aspect des eaux de l'Amérique. Ses lacs sont de petites mers méditerranées dont les ondes pures et profondes réfléchissent l'azur d'un ciel sans nuage ; ses fleuves grossis par les eaux qui descendent de nombreuses chaînes de montagnes, ou qui serpentent dans d'immenses plaines, roulent majestueusement pendant des milliers de

milles, formant en divers endroits des cataractes auprès desquelles les plus fameuses cascades de l'ancien hémisphère ne sont que celles de faibles ruisseaux, et transportant jusqu'au vaste et lointain Océan les trésors de tout un monde. Les lacs, les fleuves et les rivières de ce continent semblent dédaigner les beautés auxiliaires de la nature et de l'art, et se fier à leur seule majesté, pour produire une vive impression sur les yeux et sur l'esprit. Sans le secours de montagnes rivales des Alpes ou de ruines couvertes de mousse, ils frappent le spectateur d'étonnement et d'admiration. Etendue et profondeur, voilà les qualités par lesquelles ils lui imposent; leur caractère particulier est celui d'une grandeur simple. Lorsque vous vous arrêtez sur leurs rives, que vous voguez sur leur sein, ou que vous contemplez leurs *rapides* et leurs superbes cataractes, vous êtes forcés de reconnaître à la fois leur immensité et leur force, ainsi que votre faiblesse et votre insignifiance. On trouve parfois, néanmoins, des exceptions à cette règle de beauté simple et majestueuse. Je me rappelle en ce moment les rives charmantes du Passaic, ses jolies cascades, les murailles de rochers qui bordent ses eaux, les vertes collines et les beaux paysages qu'elles réfléchissent avec la voûte de

saphirs qui couronne tous ces objets; de tels tableaux sont dignes du pinceau d'un Claude. Les eaux du Nord-Ouest que je viens de voir, n'offrent rien de semblable; leur lit est creusé au milieu de plaines vastes et unies, et elles sont bordées par de sombres et immenses forêts, d'où le bruit de la coignée vient de chasser la panthère et le sauvage.

Le Niagara et la frontière du Nord-Ouest présentent encore quelques faibles traces de la guerre; on a vu, il est vrai, les villages et les villes renaître de leurs cendres, comme le phénix; mais il aurait été à désirer, pour le bien de l'humanité, que cette heureuse faculté n'eût pas été autant éprouvée.

L'incendie de Newark, par les Américains, fut l'acte d'un individu, désavoué sur-le-champ par le gouvernement, et blâmé par la nation américaine. Le gouverneur du Canada se déclara satisfait de l'explication qui fut donnée, et il eût été bien qu'on eût changé alors le système de guerre.

On aurait pu croire que l'incendie de Newark avait été l'effet d'une vengeance aveugle du massacre de Frenchtown, s'il n'eût pas paru prouvé qu'il avait été causé par une méprise d'ordres, et s'il n'eût pas été si honorablement désavoué

par le gouvernement. Le général M'Clure fut renvoyé immédiatement du service, et couvert d'opprobre par ses concitoyens, qui ne voulurent pas admettre une méprise d'ordres pour excuse d'un acte d'inhumanité.

L'honneur d'un gouvernement peut souvent être compromis par des officiers agissant en son nom, mais d'une manière contraire à ses desirs et à ses instructions. Une enquête et la condamnation des transgresseurs peuvent, dans ce cas, mettre l'honneur de ce gouvernement à l'abri; mais si, au contraire, des faveurs et des récompenses sont accordées aux coupables, on peut justement imputer tous leurs crimes à ceux qui les ont employés. Ces réflexions se présentent naturellement à l'esprit du voyageur, lorsqu'il approche de la frontière du Nord-Ouest.

Nous devons détourner nos regards de la rivière Raisin. Plût au ciel que nous trouvassions, non pas une excuse, car ce serait impossible, mais quelque palliation aux horreurs commises dans ce lieu! Il serait bien d'ensevelir cet évènement dans l'oubli, si ce n'était à cause de la leçon qu'il offre, et qui ne doit jamais sortir de la mémoire du peuple anglais. Plusieurs de ses hommes d'état les plus généreux se sont élevés contre l'usage d'allier les tribus indiennes aux

troupes britanniques. S'il existe encore en Angleterre quelque partisan d'une ligue entre des hordes sauvages et les nations civilisées, qu'il vienne visiter les bords de cette rivière. Le sang qui crie vengeance du sein de la terre qu'il a arrosée; ce sang, non de soldats tués dans l'ardeur du combat, mais de prisonniers blessés qui s'étaient rendus par capitulation et se confièrent à l'honneur britannique, le convaincra, eût-il même entendu sans émotion les paroles foudroyantes d'un Chatham.

Un faible détachement, composé de l'élite des enfans du Kentucky, dont plusieurs tenaient aux familles les plus distinguées de cet état, s'était avancé jusqu'au petit village de Frenchtown, situé entre les *rapides* et Détroit, sur les bords du canal par lequel les eaux des grands lacs du Nord-Ouest se déchargent dans l'Erié. Leur mission était de protéger les habitans contre un parti d'ennemis d'autant plus redouté, qu'il était composé moitié d'Anglais et moitié d'Indiens. Cette entreprise était difficile et périlleuse. La petite troupe de volontaires avait néanmoins, avec une grande bravoure, déposté et repoussé l'ennemi. Ayant été rejointe ensuite par le général Winchester, du corps duquel elle avait été détachée, elle éleva à la hâte quelques ouvrages en

terre, et se retrancha au nombre d'environ sept cent cinquante hommes, pour résister à plus de quinze cents hommes commandés par le colonel Proctor et deux chefs indiens. Après plusieurs sorties et diverses escarmouches, dans l'une desquelles le général Winchester avait été fait prisonnier, les Américains furent sommés de se rendre. Ils avaient perdu environ un tiers d'entre eux, lorsque le parlementaire anglais, qu'ils avaient renvoyé deux fois, revint avec une lettre du colonel Proctor, qui leur déclarait que s'ils ne se rendaient sur-le-champ, il livrerait eux et les habitans du village à la furie des Indiens. Ils se déterminèrent enfin à capituler à des conditions honorables : on leur garantit la sûreté du village, le soin des blessés, la sépulture des morts et la protection des prisonniers. Comment ces engagemens sacrés furent-ils remplis ? Le commandant anglais retira ses troupes, et remit ses prisonniers à la charge des sauvages, les laissant, ainsi que les blessés et les mourans, exposés à tomber sous le *tomahawk* (hache d'armes des Indiens), ou à être rôtis au poteau (1).

---

(1) Je ne retrace pas toutes les atrocités de la scène à laquelle je fais allusion dans le texte, parce qu'elles seraient trop révoltantes pour l'âme du lecteur et pour celle de l'écrivain; mais il y a une circonstance que je ne dois pas

Les foudres du gouvernement anglais ne tombèrent-elles pas sur cet officier? Fut-il félicité dans son pays, comme à Montréal, sur sa bravoure et son humanité? J'ai la confiance que le gouvernement anglais ne se montra pas assez peu jaloux de l'honneur d'une nation qui a toujours prétendu à une réputation de générosité, pour ne pas instituer d'enquête sur les horreurs de cette journée, encore moins pour récompenser par de l'avancement l'officier sous les yeux duquel elles

---

omettre. On se servit du général Winchester, fait prisonnier dans une sortie, pour tromper et perdre ses propres soldats. Le colonel Proctor (aujourd'hui, je crois, général) lui ayant dit qu'une reddition immédiate pouvait seule les garantir d'être livrés aux sauvages, et de voir le village devenir la proie des flammes, il se décida à envoyer lui-même un parlementaire à ses compatriotes pour les presser d'accepter les conditions proposées. Qui pourrait peindre ce qu'éprouva cet officier en voyant qu'on l'avait rendu complice de cette abominable perfidie! Il y eut quelques officiers anglais qui, dans cette circonstance, sentirent et agirent comme ils le devaient pour l'intérêt de l'humanité et l'honneur de leur pays. Le major Muir, les capitaines Curtis et Aikens, le révérend M. Parrow et le docteur Bowen, quoiqu'ils n'aient reçu aucune marque publique d'approbation de la part de leur gouvernement, se sont acquis l'estime des vrais Anglais, comme ils possèdent celle du peuple américain. Le vertueux M'Intosh vivra à jamais dans la mémoire de ce peuple; il n'épargna

furent commises (1). Quoi qu'il en soit, ces atrocités ne demeurèrent pas sans punition. Le sort de la guerre, au commencement de la campagne suivante, fit tomber entre les mains des amis et des parens des malheureuses victimes du massacre de Frenchtown, les mêmes ennemis qui les avaient si indignement trahis. Avec un raffinement de cruauté qui doit avoir torturé l'âme de leurs prisonniers, ces dignes citoyens évitèrent même de leur adresser un regard qui exprimât un reproche de leur conduite; ils les logèrent dans leurs mai-

---

aucun effort pour sauver la vie des infortunés captifs; il fut à la recherche des Indiens au milieu des forêts, et racheta à un prix considérable ceux des Américains que les sauvages fatigués de carnage avaient épargnés pour leur infliger des tortures plus lentes. Lorsque, quelque temps après, cet homme généreux visita les Etats-Unis, sa bienfaisante humanité reçut une noble récompense. Son entrée à Baltimore, ainsi qu'à la Nouvelle-Orléans, eut l'apparence d'un triomphe. Toute la population de ces villes se pressa sur ses pas pour le voir, et on lui rendit tous les honneurs que l'enthousiasme put imaginer.

(1) Une grande partie de la population du Canada racheta l'honneur de cette colonie en exprimant son étonnement et son indignation des félicitations données par le gouverneur, et des récompenses accordées par les autorités de la métropole à l'officier qui avait ainsi déshonoré sa profession et son pays.

sons, et furent aux petits soins pour eux (1). Vous pouvez vous souvenir que lord Castlereagh, en réponse à quelques réflexions faites dans la chambre des communes sur l'humanité des Américains envers leurs prisonniers, l'attribua à la *crainte*. Il serait peu surprenant que ce noble Irlandais se fût senti intéressé à confondre les mots de *courage* et de *cruauté*. Le peuple anglais, toutefois, n'est pas habitué à les regarder comme synonymes; et s'il était décrété par la Providence que les Anglais et les Anglo-Américains, que la nature a si bien faits pour être amis et frères, dussent encore devenir ennemis, puisse la voix de ces deux nations être entendue, et empêcher le *tomahawk* indien de s'unir encore à l'épée britannique! En Europe, on connaît peu la manière

---

(1) Parmi les personnes massacrées à Frenchtown, se trouvaient des propriétaires et des sénateurs du Kentucky, des membres du congrès, etc.; car c'était de citoyens aussi distingués que se composaient les volontaires de l'armée de l'Ouest. Un d'entre eux était proche parent de M. Clay, orateur et homme d'état distingué; et presque tous étaient alliés aux familles les plus éminentes du Kentucky, ou de l'état de l'Ohio. Tous les habitans du premier de ces états avaient pris le deuil, et à peine venaient-ils de quitter leurs vêtemens noirs, quand ils reçurent leurs ennemis captifs dans leurs maisons.

horrible dont les Indiens font la guerre : faire traquer un peuple par des chiens (1), n'est rien en comparaison. Le cri de guerre des Indiens est le hurlement des démons. L'âge, le sexe, ni les infirmités, rien n'est épargné par les sauvages, et ce n'est pas la mort seule qu'ils donnent à leurs captifs, mais la mort aggravée par des tortures et des cruautés infernales, qui poussent leurs malheureuses victimes au dernier degré de la rage et du désespoir avant de les achever. La seule excuse qu'on essaya de forger en faveur du colonel Proctor, fut qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'intervenir, et que chercher à arrêter la férocité de ses sauvages alliés, aurait été risquer de perdre leur amitié et leur coopération pour l'avenir. Un tel argument, sans mettre le colonel à couvert, démontre parfaitement l'atrocité d'employer de pareils auxiliaires dans une guerre entre deux peuples civilisés. Si l'on pouvait faire le dénombrement des êtres sans défense, femmes, vieillards et enfans qui ont expiré au milieu des tortures par la main des sauvages ligués avec des

(1) Allusion à une pratique abominablement atroce, employée en Amérique à diverses époques, et par des hommes de différentes nations, depuis la découverte et la conquête du Nouveau-Monde jusqu'à nos jours.

(Note du traducteur.)

gouvernemens européens, il ne serait pas impossible qu'on fît frémir ceux même qui les ont employés. Espérons que les dernières de ces cruautés ont été commises, et que désormais les Américains trouveront, dans leurs frères les Anglais, ou des amis zélés ou de nobles ennemis.

J'écarte, avec plaisir, les souvenirs horribles réveillés par le nom de Frenchtown. La vaste mer intérieure qui s'étend devant moi me rappelle une scène guerrière d'un caractère tout-à-fait différent. La bataille navale livrée sur ces belles eaux fut également honorable aux combattans des deux nations : on y vit des hommes généreux aux prises avec d'autres hommes qui ne leur cédaient point en générosité. Les éloges donnés par le commandant anglais à l'héroïsme de son adversaire, lui font autant d'honneur que la victoire de celui-ci. La guerre, conduite de cette manière, est dépouillée de la moitié de ses horreurs ; bien plus, elle offre quelque chose de noble, quand nous la voyons faire éclater à la fois tous les genres d'énergie et tous les sentimens généreux qui entrent dans notre nature.

Ceux qui jugent de l'importance d'un combat naval par la grandeur des vaisseaux engagés, peuvent trouver peu d'intérêt à celui qui fut livré sur le lac Erié ; et pourtant les flottilles opposées

l'une à l'autre dans cette action opiniâtre doivent être regardées comme très formidables quand on songe qu'elles flottaient sur une mer d'eau douce. Les bâtimens de guerre réunis sur le lac Ontario étaient égaux, et, en dernier lieu, supérieurs en grandeur aux plus belles frégates qui eussent jamais flotté sur l'Atlantique. Le lit de ces eaux magnifiques, devenant par degrés plus profond en allant vers le centre, et formant une espèce d'entonnoir, comme le cratère d'un volcan épuisé, laisse un champ libre à la navigation : celui du lac Erié, au contraire, est coupé par des bas-fonds qui présentent dans leurs intervalles des passes difficiles, même pour les bateaux à vapeur qui naviguent aujourd'hui sur ces eaux.

Là les Américains opposèrent neuf bâtimens portant ensemble cinquante-quatre canons, à six bâtimens plus grands, et dont l'artillerie se montait à soixante-trois bouches à feu. Il est possible que vous ne connaissiez pas la circonstance qui décida le combat.

Le commodore Perry (alors capitaine), ayant lutté pendant deux heures contre deux bâtimens d'une force égale au sien, et l'état du vent s'opposant à ce que le reste de sa division vînt lui prêter assistance, se décida à abandonner un navire qu'il ne pouvait plus manœuvrer. Il roula

le pavillon sous son bras, sauta dans son canot, et se tenant debout, brandissant son épée d'un air de triomphe, pendant que les balles pleuvaient autour de lui, il passa au milieu des bâtimens de l'ennemi. On assure que le commandant anglais laissa échapper un cri d'admiration en voyant son jeune et noble adversaire passer sous son feu sans recevoir une seule blessure. Perry ayant gagné le plus fort bâtiment de sa petite flottille, revint sur les bâtimens ennemis, et, coupant leur ligne, en combattit seul quatre à la fois. Le vent ayant permis ensuite au reste de sa division de venir le joindre, la victoire fut bientôt décidée. Alors on vit succéder à cette lutte opiniâtre ces actes de courtoisie noble et généreuse que les braves savent échanger entre eux. Le respectable capitaine Barclay, vieux marin, qui avait perdu un bras à la bataille de Trafalgar, se fit gloire de déclarer publiquement que la conduite du commodore Perry envers lui et les autres prisonniers, officiers et matelots, aurait suffi seule pour l'immortaliser. Je m'arrête avec plaisir sur ce combat : il ne contribua pas à éloigner, mais bien plutôt à rapprocher deux nations qui ne devraient jamais être en guerre, ou, dans ce cas, devraient lutter pour la supériorité, non par la seule action de la force brutale, mais en déployant toutes les vertus

grandes et généreuses qui, pouvant seules ennoblir la victoire, peuvent aussi honorer la défaite (1).

En se rappelant les évènemens de la guerre dite *des frontières*, entre le Canada et les Etats-Unis, il y a un fait singulier qui se présente sans cesse à l'esprit, et qui offre une importante leçon : quand les Américains prirent l'offensive, ils furent ordinairement battus; sur la défensive, ils obtinrent aussi communément des succès. C'est dans cette dernière situation que gît la force de la milice contre des troupes réglées; et c'est elle aussi qui donne un caractère particulier et si intéressant aux deux guerres dans lesquelles la jeune Amérique s'est trouvée en-

---

(1) Le commodore Perry, qui paraissait réunir toutes les qualités propres à former un héros, bravoure, magnanimité, patriotisme, générosité, désintéressement, douceur et modestie, mourut de la fièvre jaune à Angustura, vers l'époque où cette lettre fut écrite. Il avait été chargé par son gouvernement d'une mission auprès des patriotes de l'Amérique du Sud. Quand la nouvelle de sa mort prématurée parvint à Washington, les membres des deux chambres du congrès prirent le deuil, honneur qui n'est jamais rendu qu'aux plus respectables et aux plus distingués des enfans de la république. On vota aussi une pension à sa veuve, et ses enfans furent adoptés par la nation.

gagée. Je sais qu'en Angleterre on a, généralement parlant, fait peu d'attention aux événemens d'une guerre qui était, pour cette puissance, une partie peu intéressante, alors qu'elle se trouvait engagée dans une autre, où elle jouait son va-tout. Il est probable en effet qu'une moitié de la nation se souvenait à peine qu'elle était en guerre avec sa jeune rivale, dans le Nouveau-Monde, jusqu'au moment où l'Angleterre vit ses bâtimens de guerre pris un à un par ceux d'un peuple qu'elle avait à peine daigné regarder comme tenant la place d'une nation indépendante. Les Anglais ouvrirent les yeux, et s'irritèrent; ce qui, sans doute, n'était pas sage, mais peut-être était très-naturel; et ceux qui humiliaient l'orgueil d'un des plus puissans empires existans alors en Europe, peuvent bien excuser ses habitans d'en avoir témoigné de l'indignation. Mais il est temps que cette jalousie s'éteigne. Les hommes les plus éclairés et les plus généreux considèreront aujourd'hui, avec beaucoup d'intérêt, la modeste histoire de cette lutte qui consolida l'indépendance de l'Amérique, fixa et éleva son caractère national, et lui donna une occasion de déployer cette énergie et ces vertus que la liberté avait nourries en secret dans le cœur de ses citoyens. Les Améri-

cains peuvent être fiers de cette dernière guerre : elle fait honneur à leur tête, ainsi qu'à leur cœur ; ils combattirent une seconde fois pour leur indépendance et leur existence nationale ; et, ainsi que tous ceux qui combattent pour ces grands intérêts, ils triomphèrent.

Les établissemens se multiplient rapidement sur la lisière des forêts qui bordent le lac Erié ; cette position est extrêmement avantageuse au fermier. J'ai déjà parlé du canal dont le creusement est si avancé, qu'il va bientôt ouvrir une libre communication entre ces eaux et celles de l'Atlantique. On a le projet de creuser un autre canal de quelques milles seulement de longueur, pour joindre le lac avec l'Alleghany, un des principaux affluens de l'Ohio ; ce qui complèterait la communication avec le golfe du Mexique, dans une étendue de 3400 milles (plus de 1000 lieues).

Il est impossible de ne pas être frappé d'admiration, en considérant la navigation intérieure de cette magnifique contrée. Du beau bassin de l'Erié, vous entrez, au nord et à l'ouest, dans des lacs et des rivières qui, dans peu d'années, y apporteront les productions d'états qui ne sont pas encore nés. Au nord-est, on s'est ouvert un chemin vers l'Atlantique, par le beau fleuve

de Saint-Laurent; au sud-est, l'Erié est sur le point de communiquer avec l'Océan, par la magnifique rivière d'Hudson; au sud et à l'ouest, coulent les belles eaux du Mississipi et d'un million de tributaires de ce grand fleuve. Il y a quelque chose de sublime dans l'aspect de ce vaste domaine terrestre, surtout quand on songe avec quelle rapidité la vie, l'activité et la puissance y croissent. Un peuple industrieux et éclairé fonde, dans le désert, républiques sur républiques, dont les lois sont basées sur la justice et les droits imprescriptibles de l'homme! Quel cœur serait assez froid pour contempler ce tableau sans être vivement ému?

L'autre jour, voulant respirer l'air du matin, je sortis du village où nous étions logées, et, après avoir traversé un petit bois marécageux, je gagnai les bords du lac. Je contemplais les premiers rayons du soleil que je voyais briller sur les eaux et dorer le sommet des petites vagues qui en ridaient la surface azurée et venaient se briser sur un lit de cailloux avec un murmure semblable à celui des flots de l'Océan par un temps calme. Tout à coup je me trouvai en face d'un être solitaire, assis sur un petit rocher au bord de l'eau : c'était un Indien. Son *toma-*

hawk reposait sur son épaule; ses *moccasins* (1) étaient ornés de plumes de porc-épic, et sa coiffure grotesquement décorée de plumages et de bandes d'étain poli. Sa figure avait un air de dignité et de fierté sauvages ; ses pommettes n'étaient pas aussi saillantes, ni son visage aussi plat que cela se voit ordinairement chez les Indiens. Il ne faut pas croire néanmoins qu'il était beau : bien au contraire, son teint cuivré, rendu encore plus brun par l'ardeur de quarante soleils d'été, une cicatrice sous l'œil gauche, et quelques autres marques pouvaient le faire trouver hideux. Il souffrit que je le regardasse (comme le souffrent d'ordinaire ceux de sa race) sans détourner la tête. Je ne sais s'il méditait sur la grandeur déchue de sa tribu, et s'il pensait avec regret à ces jours où ses ancêtres poursuivaient le gibier dans des forêts vierges et des prairies désertes, où l'on voit maintenant de rians hameaux et des blés ondoyans : j'aurais, en ce moment, pu méditer pour lui sur toutes ces choses, et soupirer en regrettant que ce triomphe des arts pacifiques sur la vie sauvage ait été obtenu aux dépens de sa race farouche. Mais pourquoi ? Elle est si

(1) Espèce de brodequins faits de peau de daim ou d'élan. Ils sont fabriqués par les femmes indiennes.

étonnante, si avantageuse à l'humanité, et si glorieuse, cette métamorphose qui a fait des vastes retraites des panthères, des loups et des sauvages, le paisible séjour de l'industrie et l'asile tutélaire des opprimés. Quel noble édifice a été élevé ici pour servir de refuge à la liberté persécutée! Il est impossible de fouler le sol de l'Amérique sans le bénir; il est impossible de contempler la richesse et la force croissantes de ce pays sans ressentir une vive joie.

Nous ne désirions pas peu de pousser vers le sud, d'Erié à Pittsburg, pour voir de nos propres yeux les merveilleux progrès des établissemens de l'Ouest; mais nos dispositions ayant été prises antérieurement pour la descente du Saint-Laurent, nous revînmes sur nos pas, en dirigeant notre course vers l'Ontario.

Vous m'avez témoigné, dans vos dernières lettres, quelque curiosité touchant la situation de l'établissement de M. Birkbeck sur le territoire d'Illinois, ajoutant à vos questions que le bruit courait que ces courageux émigrans avaient conçu d'abord de trop brillantes espérances, et n'avaient pas assez prévu les difficultés que le colon le plus heureux dans ses entreprises doit toujours rencontrer. Ce bruit, je crois, a été répandu par M. Cobbett, qui jugea à propos de prononcer sur la condition du

fermier dans le pays d'Illinois, sans sortir de sa résidence sur l'île Longue. D'après l'intérêt que je prends aux succès de nos compatriotes établis dans l'Ouest, je me suis donné quelques peines pour me procurer des renseignemens sur leur condition actuelle. Ceux que je vous transmets sont principalement extraits des lettres de deux Américains de notre connaissance qui viennent de visiter l'établissement. Ils m'apprennent que la colonie jouit de tous les avantages positifs annoncés par M. Birkbeck; que les plus grandes difficultés ont été surmontées, et qu'elles ont toujours été moindres que celles qu'on rencontre fréquemment dans un nouveau pays.

Le village d'Albion, centre de l'établissement, contient à présent trente habitations: on y trouve un maçon, un charpentier, un charron, un chaudronnier et un maréchal; une boutique bien assortie, une petite bibliothèque, une auberge, une chapelle et un bureau de poste, où la malle arrive régulièrement deux fois par semaine. Etant situé sur une éminence, entre le grand et le petit Wabash, ce village se trouve, par sa position élevée et son éloignement de quelques milles des rivières, jouir d'un air singulièrement sec et salubre. On dit que la prairie au milieu de laquelle il est situé est magnifique. Les environs

présentent des tapis d'une verdure perpétuelle étendus sur de belles collines et dans de rians vallons, et ombragés çà et là par de jolis bouquets d'arbres semés par la main de la nature, avec un goût que l'art ne saurait égaler; toutes ces beautés se déploient sous un ciel serein, dont l'azur efface l'éclat des saphirs. Les plus beaux parcs de l'Angleterre, écrit notre ami, ne sauraient entrer en comparaison avec ce lieu charmant. Le sol est extrêmement fertile, et conséquemment offre un grand avantage, sur les terres plus boisées qui ne peuvent guère être défrichées pour moins de douze à quinze dollars par acre. Le fermier d'Illinois peut, en général, faire défricher les siennes pour moins de cinq dollars, et ensuite adopter un mode de culture beaucoup plus avantageux. Ce qu'on reproche le plus fréquemment aux belles prairies de l'Illinois, est le manque de sources et de ruisseaux pour établir des moulins : ceci peut, en effet, être incommode pour le colon, quoique sa santé doive y gagner. La rivière la plus proche d'Albion est le Wabash, éloigné de huit milles; le ruisseau le plus voisin qui ne soit pas sujet à se dessécher au milieu de l'été, est le Bonpaw, distant seulement de quatre milles. Les mares d'eau pour abreuver le bétail étaient susceptibles de se tarir dans trois ou quatre semaines,

et l'on appréhendait quelques inconvéniens passagers de cette circonstance. On peut obtenir partout de l'eau en creusant à vingt-cinq ou trente pieds au-dessous du sol. Ces puits ne manquent jamais; mais on éprouve, comme de raison, de la difficulté à se procurer de l'eau par ce moyen dans un nouvel établissement (1).

L'établissement d'Albion doit incontestablement présenter un attrait particulier à l'émigrant anglais, en ce qu'il espère y jouir de la société de ses compatriotes, avantage réel ou idéal auquel il est rarement insensible. Cependant, généralement parlant, il vaudrait mieux, pour l'émigrant comme pour la société à laquelle il s'attache, qu'il s'incorporât promptement avec le peuple qu'il trouve sur le sol. Tout homme n'est pas doué de la force d'esprit et des sentimens libéraux de M. Birkbeck : beaucoup d'émigrans apportent avec eux des préjugés et des prédilections qu'ils ne

(1) Le même inconvénient, le manque de fontaines et de ruisseaux, existe, au dire de M. Brackenridge, dans les prairies du Missouri; et l'on m'a assuré qu'il en est généralement de même dans toutes celles des territoires de l'Ouest lorsqu'elles ne se trouvent pas dans le voisinage immédiat des grandes eaux. M. Brackenridge donne aux puits du Missouri une profondeur égale à celle qu'on a supposée ci-dessus à ceux de l'Illinois.

peuvent perdre que par de fréquentes relations avec les hommes nés dans le pays. En prenant rang tout d'un coup parmi eux, ils acquerront plus promptement une connaissance exacte de leurs institutions politiques, et apprendront à estimer les importans priviléges qu'elles leur confèrent; et, s'attachant de la sorte à leur patrie adoptive, non pas uniquement par des motifs d'intérêt sordide, mais par principe et par sentiment, non-seulement ils se *naturalisent*, mais encore ils se *nationalisent*. Je n'ai rencontré que trop d'Européens qui n'avaient fait que la première de ces choses. Je dois observer aussi que le fermier et l'artisan européens sont ordinairement de beaucoup inférieurs à l'Américain en connaissances générales et pratiques, ainsi que pour l'esprit d'entreprise. Vous trouvez, chez le fermier des états de l'Union, une masse d'instruction, une adresse dans tous les arts manuels, et souvent une élévation de sentimens patriotiques, auxquels rien ne peut se comparer chez les hommes de la même classe, dans aucun autre pays. Il donne toujours franchement et de bon cœur son avis et son assistance à ceux qui les réclament, et cette conduite est infiniment avantageuse à un étranger; elle l'empêche souvent de se livrer à des spéculations trop hasardeuses,

en même temps qu'elle le dispose à voir et à sentir tous les avantages essentiels dont il est environné.

Il est très amusant d'observer l'importance que se donne souvent l'émigrant Européen, en arrivant dans ce pays. Le Français s'imagine qu'il doit organiser sur un nouveau plan la milice nationale, ou pour le moins tout le département de la guerre; l'Anglais pense qu'il opérera une révolution dans l'agriculture, en introduisant la culture du *turnip* (navet d'Angleterre), et la méthode de planter tout par rangs; l'Ecossais compte qu'il doublera les produits du sol, en envoyant les femmes travailler dans les champs; enfin, il n'y a pas jusqu'au pauvre Allemand, qui espère donner du nerf à l'Etat, augmenter le parfum du tabac de Kentucky, et faire épanouir l'âme des citoyens qui le fumeront (1).

---

(1) L'importance que se donne l'Allemand a été manifestée dernièrement d'une manière très amusante dans l'ouvrage d'un M. Vän Fürstenwärther, intitulé *L'Allemand en Amérique*. Ses observations écrites après un séjour de trois mois aux Etats-Unis; et avec une faible teinture de la langue anglaise, sont vraiment amusantes. Je ne puis m'empêcher d'en citer quelque chose « : Si les Américains sont justement fiers de leur liberté civile, de leur liberté

La France et l'Irlande, l'une par l'effet de ses révolutions politiques, et l'autre par suite de ses malheurs, ont envoyé aux Etats-Unis, parmi la foule des pauvres émigrans, quantité d'hommes remplis de talens et doués d'un esprit libéral, qui se sont placés à un rang distingué dans la société de ce pays; mais jusqu'à ces dernières années, l'Amérique fédérale n'a guère vu de nos compatriotes, excepté des hommes vulgaires et illétrés. Les exceptions à cette règle se multiplient d'année en année; il en résultera que la nation américaine sera mieux connue, et par

---

de penser, de parler et d'écrire, et de celle qui règne chez eux dans la société, ils ne connaissent pourtant pas cette plus grande liberté, celle de l'âme, qu'on ne trouve qu'en Europe, et, j'ose le dire, plus abondamment *en Allemagne que partout ailleurs.* » Je dois la connaissance que je possède de ce livre curieux à un article inséré dans le *North American Review*, ouvrage périodique publié sous la direction de M. Everett, professeur à l'université de Cambridge, et qui peut être lu avec un égal intérêt dans l'un et l'autre hémisphère. Je ne prétends pas être capable d'en apprécier tout le mérite; mais les personnes qui ne sont pas en état de rendre justice à la profonde érudition qu'on y trouve, peuvent admirer la critique juste, impartiale et polie qu'exercent ses rédacteurs, ainsi que leur style élégant, leurs vues libérales et leur saine philosophie.

conséquent plus estimée dans notre île. Un ami de l'Angleterre ne devrait peut-être pas se réjouir de cette circonstance. Voir ce pays abandonné par ses meilleurs citoyens, pourrait justement exciter le regret des Anglais patriotes et la jalousie de leurs gouvernans; et pourtant que pourraient dire les derniers? Si ces nouveaux Hampden restaient, ce serait peut-être pour les pousser hors de leurs siéges, comme il arriva à leurs prédécesseurs; ils partent, et laissent les puissans orgueilleusement assis, jusqu'à ce que leurs siéges s'écroulent sous eux.

C'est en vain que les voyageurs calomnient l'Amérique, et présentent de fausses peintures de cette nouvelle Hespérie : ils peuvent tromper beaucoup d'ignorans et quelques hommes instruits; mais ensuite?.. Le pauvre est-il rendu plus riche et le mécontent plus satisfait? Le fermier se plaint qu'il sème et moissonne pour d'autres; que le clergé, l'Etat et les pauvres de la paroisse enlèvent les gerbes et ne lui laissent que les glanes. « Ce n'est pas ainsi en Amérique! » s'écrie-t-il. On lui répond qu'en Amérique, *il ne trouvera pas la moindre candeur ni la moindre honnêteté ;* qu'*un bill de non-importation a été passé contre les sciences, les mœurs et la littérature;* qu'*à Philadelphie, les couleurs des femmes sont*

artificielles ; et que *tout homme, aux Etats-Unis, se croit arrivé à la perfection* (1). Maintenant, quand toutes ces absurdités seraient vraies, quelle réponse offrent-elles à la remarque du fermier ? Il se plaint des dîmes, des impôts et de la taxe des pauvres, et on lui parle de sciences, de mœurs et de fard sur les joues des femmes. J'en ris ; mais en vérité il y aurait plutôt lieu de soupirer. Attachera-t-on les *yeomen* anglais (2) à leurs foyers, par de semblables bavardages? Espère-t-on les retenir chez eux, en leur présentant des épouvantails qui feraient rire un enfant? En vérité, on insulte davantage le peuple que l'on veut duper ainsi, que celui qu'on calomnie de la sorte. Si les tombeaux pouvaient rendre leur proie, de quel œil les vigoureux patriotes des temps plus heureux de l'Angleterre verraient-ils tout cela?

---

(1) *Essais sur l'Amérique*, par Fearon.

(2) Voyez la note, page 224.

NOTES.

(*Page* 124.) Nous pensons que les lecteurs nous sauront gré d'avoir inséré ici cet éloquent manifeste du peuple américain.

Déclaration unanime des treize Etats-Unis d'Amérique.

Quand, dans le cours des évènemens, il devient indispensable pour un peuple de rompre les liens politiques qui l'attachaient à un autre peuple, afin de prendre parmi les puissances de la terre le rang distinct et égal auquel les lois de la nature et du Dieu de la nature lui donnent des droits, le respect convenable pour les opinions des hommes demande qu'il proclame les causes qui le déterminent à cette séparation.

Nous regardons comme évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : que tous les hommes sont créés égaux ; qu'ils ont été doués par leur créateur de certains droits inaliénables ; que parmi ces droits sont la vie, la liberté et la recherche du bonheur ; que, pour assurer ces droits, les gouvernemens sont établis parmi les hommes, et tiennent leur juste pouvoir du consentement des gouvernés ; que, lorsqu'une forme de gouvernement devient contraire à ce but, le peuple a le droit de la changer ou

de l'abolir, et d'établir un nouveau gouvernement, en plaçant ses bases sur tels principes, et en organisant ses pouvoirs sous telle forme qui lui paraîtra la plus convenable pour produire sa sûreté et son bonheur. La prudence, à la vérité, enseigne que les gouvernemens établis depuis long-temps ne doivent point être changés pour des causes légères ou passagères; l'expérience a aussi prouvé que les hommes sont plutôt disposés à souffrir, tant que les souffrances sont supportables, qu'à se faire droit à eux-mêmes en abolissant les formes auxquelles ils étaient accoutumés. Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpations tendant invariablement au même but, prouve évidemment le dessein de réduire un peuple sous le joug d'un despotisme absolu, il est de son droit, il est de son devoir de se débarrasser de ce gouvernement et d'établir de nouvelles sauve-gardes pour sa sûreté future. Telle a été la patience de ces colonies dans leurs souffrances, et telle est maintenant la nécessité qui les force de changer leur ancien système de gouvernement. L'histoire du roi actuel de la Grande-Bretagne est une histoire d'injustices et d'usurpations répétées, qui toutes avaient pour but direct l'établissement d'une tyrannie absolue sur ces états. Pour le prouver, soumettons les faits à un monde impartial.

Il a refusé son consentement aux lois les plus salutaires et les plus nécessaires pour le bien public.

Il a défendu à ses gouverneurs de rendre des lois d'une importance immédiate et urgente, à moins qu'il ne fût sursis à leur exécution jusqu'à ce que l'on eût obtenu son consentement; et quand elles ont été ainsi suspendues il a définitivement négligé de s'en occuper.

Il a refusé de rendre des lois pour l'établissement de

grands districts, à moins que le peuple de ces districts n'abandonnât le droit d'être représenté dans la législature; droit inestimable pour un peuple, et qui n'est formidable qu'aux tyrans.

Il a convoqué des corps législatifs dans des lieux inusités, incommodes, et éloignés de leurs archives publiques, dans la seule vue d'obtenir d'eux par lassitude la sanction de ses mesures.

Il a dissous plusieurs fois des chambres de représentans, parce qu'elles s'opposaient avec une noble fermeté à ses empiétemens sur les droits du peuple.

Après ces dissolutions, il a refusé pendant long-temps de faire élire d'autres chambres de représentans, et par là le pouvoir législatif, qui n'est point susceptible d'être anéanti, est retourné au peuple en masse pour être exercé par lui; l'état restant pendant ce temps là exposé à tous les dangers d'invasions extérieures et de convulsions au-dedans.

Il a cherché à mettre obstacle à l'accroissement de la population de ces états. Dans ce but, il a mis empêchement à l'exécution des lois pour la naturalisation des étrangers; il a refusé d'en rendre d'autres pour les encourager à émigrer sur ce continent, et il a élevé les conditions pour les nouvelles acquisitions de terres.

Il a gêné l'administration de la justice, en refusant son assentiment à des lois pour l'établissement de pouvoirs judiciaires.

Il a rendu les juges dépendans de sa seule volonté pour la jouissance de leurs charges et pour le taux et le paiement de leurs émolumens.

Il a créé une multitude de nouveaux emplois, et envoyé

dans ce pays des essaims d'employés pour vexer notre peuple et pour dévorer sa substance.

Il a entretenu parmi nous en temps de paix des armées permanentes sans le consentement de nos législatures.

Il s'est appliqué à rendre le militaire indépendant de l'autorité civile et même supérieure à elle.

Il a combiné ses efforts avec ceux d'*autres personnes* (1) pour nous soumettre à une juridiction étrangère à notre constitution et non reconnue par nos lois, en donnant sa sanction à leurs actes de prétendue législation, lesquels actes avaient pour objet,

« De mettre en quartier chez nous de gros corps de troupes;

» De protéger les individus de ces corps par un simulacre de procès, contre la punition des meurters qu'ils auraient commis sur la personne des habitans de ces états;

» De détruire notre commerce avec toutes les parties du monde;

» D'imposer sur nous des taxes sans notre consentement;

» De nous priver, dans plusieurs cas, du bénéfice du jugement par jurés;

» De nous transporter au-delà des mers pour nous y faire juger sur de prétendus délits;

» D'abolir le système libéral des lois anglaises dans une province voisine, d'y établir un gouvernement arbitraire, et de reculer ses limites, afin de faire à la fois

---

(1) Avec le parlement britannique.

(Note du traducteur.)

de cette province un exemple et un instrument propre à introduire le même gouvernement absolu dans ces colonies;

» De nous enlever nos chartes, d'abolir nos lois les plus précieuses, et d'altérer jusque dans leurs bases les formes de nos gouvernemens;

» De suspendre nos propres législatures et de se déclarer investis du pouvoir de faire des lois obligatoires pour nous dans tous les cas quelconques. »

Il a abdiqué le gouvernement de notre pays en nous déclarant hors de sa protection et en nous faisant la guerre.

Il a pillé nos vaisseaux, ravagé nos côtes, brûlé nos villes et massacré nos concitoyens.

Et maintenant il transporte de grandes armées de mercenaires étrangers, pour accomplir l'œuvre de mort, de désolation et de tyrannie, qui a déjà été commencée avec des circonstances de cruauté et de perfidie dont on aurait peine à trouver des exemples dans les siècles les plus barbares, et qui sont tout-à-fait indignes du chef d'une nation civilisée.

Il a forcé nos concitoyens, faits prisonniers en mer, à porter les armes contre leur pays, à devenir les bourreaux de leurs amis et de leurs frères, ou à tomber eux-mêmes sous les coups de leurs concitoyens.

Il a excité parmi nous des troubles domestiques, et il a cherché à attirer contre les habitans de nos frontières, les Indiens, ces sauvages sans pitié, dont la manière connue de faire la guerre est de tout massacrer, sans distinction d'âge, de sexe, ni de condition.

A chaque époque de cette série d'oppressions nous

avons demandé justice dans les termes les plus humbles : nos pétitions réitérées n'ont reçu pour réponse que des injustices répétées. Un prince dont le caractère est ainsi marqué par tous les actes qui peuvent caractérier un tyran, est indigne de gouverner un peuple libre.

Quant à nous, nous n'avons pas manqué d'égards pour nos frères les Bretons. Nous les avons de temps en temps avertis des tentatives faites par leur gouvernement pour étendre sur nous une injuste juridiction. Nous leur avons rappelé les circonstances de notre émigration et de notre établissement dans ces contrées. Nous en avons appelé à leur justice et à leur magnanimité naturelles, et nous les avons conjurés par les liens de notre origine commune de désavouer ces usurpations qui devaient inévitablement amener l'interruption de nos relations et de notre commerce. Eux aussi ont été sourds à la voix de la justice et de la parenté. Nous devons donc céder à la nécessité qui ordonne notre séparation, et les regarder, ainsi que nous regardons le reste du genre humain, comme ennemis pendant la guerre et comme amis à la paix.

En conséquence, nous, les représentans des Etats-Unis, assemblés en congrès général, appelant au juge suprême du monde, de la droiture de nos intentions, nous publions et déclarons solennellement, au nom, et de l'autorité du bon peuple de ces colonies, que ces colonies unies sont et ont droit d'être des *états libres et indépendans ;* qu'elles sont dégagées de toute allégeance envers la couronne de la Grande-Bretagne ; que tout lien politique entre elles et l'état de la Grande-Bretagne est et doit être entièrement rompu ; et que, comme *états libres et indépendans*, elles ont pleine autorité de faire

la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce et de faire tous les autres actes ou choses que les *états indépendans* ont droit de faire; et pleins d'une ferme confiance dans la protection divine, nous engageons mutuellement au soutien de cette déclaration, nos vies, nos fortunes, et notre bien le plus sacré, l'honneur.

John HANCOCK, *président.*

(*Pag.* 210.) Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis la mort du major André, lorsque le gouvernement anglais chargea le consul américain à New-York de réclamer les restes de cet officier et de les faire transporter en Angleterre pour y être enterrés avec honneur. On assura même alors que Westminster était le lieu destiné à leur sépulture. La cérémonie de l'exhumation eut lieu le dix août à une heure après midi, en présence d'un concours immense d'individus de tout âge et de tout sexe, réunis pour en être témoins. Le consul anglais, accompagné du propriétaire du champ où le major avait été enterré, et de quelques ouvriers, s'était rendu dès le matin sur les lieux et avait fait commencer les travaux. On ôta d'abord un tas de pierres qui entouraient et couvraient en partie la fosse; on enleva ensuite avec beaucoup de précaution un jeune pêcher que le consul anglais a envoyé en Angleterre pour être planté dans un des jardins royaux. On craignit d'abord de ne pas retrouver le cercueil, parce que le bruit courait qu'on l'avait enlevé quelques années auparavant; cependant à la profondeur de trois pieds on le découvrit; le couvercle en était brisé vers le centre et s'était enfoncé en partie. En le levant on aperçut le squelette de l'infortuné

André; il parut dans son entier, chacun de ses os occupant sa place naturelle; mais on ne trouva aucun autre vestige de son corps, excepté quelques touffes de ses cheveux; il ne restait rien non plus de ses vêtemens, excepté un cordon de cuir. On releva soigneusement le squelette et on le déposa dans un magnifique cercueil semblable à ceux dont on se sert en Europe pour renfermer les restes des personnages illustres. Le cercueil recouvert fut ensuite transporté à bord d'un bâtiment anglais chargé de le conduire en Europe. Avant leur départ, les restes du major André ont été exposés pendant quelques jours aux regards des curieux, qui se sont rendus en foule à bord du bâtiment qui les portait.

L'exhumation des restes du major André a fait naître quelques contestations sur les circonstances qui accompagnèrent la fin tragique de ce jeune et brave officier, évènement qui excita un touchant intérêt en Europe aussi bien qu'en Amérique, et qui forme un triste épisode de la guerre de l'indépendance. Le cordon de cuir qu'on trouva avec le squelette, paraît être celui qui attachait les cheveux du malheureux André; et de ce qu'on n'avait trouvé aucun débris de ses vêtemens, quelques personnes conclurent que le tombeau d'André avait été violé pour s'emparer de ces chétives dépouilles, ce qui, au reste, pourrait avoir été fait après que l'armée américaine se fut retirée des environs du lieu de l'exécution; car personne, dans cette armée, ne pouvait être capable d'un pareil acte. D'autres personnes, par une susceptibilité assez singulière pour l'honneur de l'habit militaire anglais, sont parties de là pour affirmer qu'André n'avait pas été exécuté sous son uniforme. D'anciens militaires américains qui avaient as-

sisté à l'exécution, ont jugé à propos de démentir cette assertion : ils soutiennent qu'André était en grand uniforme lorsqu'on le conduisit à la mort, et, comme pour donner du poids à leur dire, ils rappellent certaines particularités qui marquèrent l'exécution d'André. Presque tous les officiers de l'armée américaine y assistèrent, mais on n'y vit point Washington. Ceux de ces officiers qui étaient à cheval avaient été rangés le long du chemin qu'André avait à parcourir pour se rendre, de la maison où il avait été détenu, jusqu'à l'endroit fatal. En passant, il salua avec une extrême politesse tous les officiers qu'il connaissait, et en particulier ceux qui avaient siégé au conseil de guerre qui l'avait condamné ; ses saluts lui furent rendus avec ce respect mêlé d'intérêt qu'inspire toujours une grande infortune. Presque tous les spectateurs avaient les larmes aux yeux : on regardait André comme une victime sacrifiée par le perfide Arnold, et quoiqu'on envisageât son exécution comme juste et nécessaire, on ne le considérait pas comme un malfaiteur ordinaire. Le genre de supplice auquel André fut condamné excita une vive indignation en Angleterre; ce fut à tort. Le commandant en chef de l'armée américaine eût bien voulu céder au désir d'André qui demandait à être fusillé; mais la chose était impossible. André avait été jugé et condamné, sur ses propres aveux, comme espion, et les lois de toutes les nations condamnaient l'espion à la potence. Changer son supplice aurait été en quelque sorte avouer qu'il n'était pas un espion, et le monde eût pu considérer alors son exécution comme un assassinat. La conduite d'André prouva qu'il n'avait réclamé qu'une faveur, et qu'il savait que le genre de mort qu'on lui

réservait était légal, quelque horrible qu'il pût lui paraître. Il avait aussi la conscience de n'être pas regardé comme un criminel par les ennemis politiques qui l'entouraient au moment de son supplice. Avant de tenter son entreprise, il était bien convaincu du sort qui l'attendait s'il se laissait prendre, et que son devoir était de s'y soumettre paisiblement.

M. Barbé de Marbois, pair de France, a publié dernièrement une relation du complot d'Arnold; il a su y répandre beaucoup d'intérêt, quoiqu'il n'ait pas tout dit. On sait que le jour où André fut arrêté, les généraux Washington, Lafayette et plusieurs officiers supérieurs américains arrivaient chez Arnold, en revenant d'Hartford, où ils avaient tenu une conférence avec les généraux français : Arnold averti n'eut que le temps de s'enfuir à bord du *Vautour*, bâtiment anglais; il voulut retenir à bord les cinq rameurs américains qui avaient conduit son canot; ceux-ci rejetèrent avec mépris les offres qui leur furent faites, et réclamèrent du commandant anglais les droits du pavillon parlementaire sous lequel ils étaient venus. Ils rapportèrent une lettre très insolente d'Arnold. Pendant ce temps, madame Arnold était dans sa chambre, livrée à la plus violente douleur; le premier mouvement de Washington, en recevant cette lettre, fut l'indignation; mais, au bout d'un instant, il se tourna vers un de ses aides-de camp : « Montez, lui dit-il, chez madame Arnold, et dites-lui qu'il était de mon devoir de faire courir après son mari et de prendre tous les moyens de le saisir; mais que n'ayant pas réussi, je m'empresse de la prévenir qu'il est en sûreté à bord d'un bâtiment anglais. » Madame Arnold alla de la Rivière du Nord à Philadelphie, lieu de sa nais-

sance, et de là à New-York, où elle fut conduite sur un parlementaire, sans que, malgré l'indignation générale contre la trahison de son mari, et le soupçon assez répandu qu'elle n'avait pas ignoré le complot, elle eût essuyé aucune insulte de la part de qui que ce fût.

Le major André fut traité avec de grands égards par toute l'armée, à commencer par les officiers généraux qui composaient le conseil de guerre : on lui témoigna même plus d'intérêt dans cette armée que dans l'armée anglaise. La conduite qu'on tint envers lui est fort différente de celle que tinrent les Anglais à l'égard d'un major américain qui avait été pris sur *Long-Island*, dans la même situation que le major André, mais seulement pour reconnaître les postes ennemis. Il était déguisé et fut condamné comme espion : c'était tout simple. Mais pendant qu'on le conduisait à l'échafaud il fut accablé d'outrages; son bonnet était déjà rabattu sur ses yeux, déjà il était attaché à la potence, et la fatale charrette allait marcher et se dérober sous ses pieds, lorsqu'il entendit des officiers anglais crier : « Voilà une belle mort pour un officier! » — « Messieurs, dit-il en relevant son bonnet, toute mort » est honorable, lorsqu'on meurt pour une si belle cause. »

FIN DU TOME PREMIER.